

Introduction : les deux premiers chapitres

Avant de relire le chapitre 3, il faut tout de même dire deux mots des chapitres précédents, donner simplement deux ou trois pistes bien précises.

1) **L'homme a besoin de recevoir de ce qui n'est pas de lui pour devenir lui.** Et pour recevoir vraiment de ce qui n'est pas lui ce qui lui est nécessaire pour devenir, il lui faut une activité qui n'est pas que de lui. Comme vous le savez, ça veut dire, pour moi, de Dieu, mais sans préciser rien de plus. Donc je peux recevoir d'autrui. Je peux recevoir de ce qui n'est pas moi sans que cette activité intervienne, quand ça ne serait que par la conséquence que j'ai un corps. D'une certaine façon, les déterminismes qui agissent dans le milieu dans lequel je vis vont avoir sur moi une importance qui me formera dans une certaine mesure. Donc je peux recevoir, plus ou moins passivement, ce qui n'est pas moi pour devenir moi. Pour que ça devienne vraiment moi, c'est-à-dire pour que ça ne soit pas simplement la conséquence des déterminismes qui pèsent sur moi de par le fait du milieu dans lequel je vis, il y a besoin d'une activité qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi comme les autres, qui n'est pas de moi comme les autres. Tout ceci, je crois que personne ne peut le contester. Où la contestation est possible, c'est-à-dire où chacun de nous intervient d'une façon proprement personnelle, originale, c'est dans la mesure où en disant : puisque ce n'est pas de moi comme les autres, ce n'est pas que de moi, et en sous-entendant je ne suis quoi dont on ne peut rien dire mais qui fait que, dans une certaine mesure, il y a comme une affirmation qui s'ouvre sur l'impensable, tout en n'ignorant pas que cet impensable puisse exister, malgré que je ne puisse pas le penser. Alors, si vous voulez, voilà les bases sur lesquelles j'ai construit les choses.

2) **Les différents milieux où on se trouve**

Or il y a différents milieux dans lesquels je me trouve : je suis dans une société, je suis soumis à des lois, je suis soumis à un enseignement. Ma manière de me comporter vis-à-vis de cette loi et de l'enseignement va dépendre à la fois de la puissance du gouvernement et de la vigueur des médias, mais aussi, dans une certaine mesure, de la manière dont je me comporterai.

3) **Vie de simple moralité et vie spirituelle**

J'appelle "vie de simple moralité" ce que je vis lorsque je ne fais que subir ce qui s'impose à moi du dehors; le dehors étant d'ailleurs dans une certaine mesure du dedans, ce qui s'impose à moi par hérédité par exemple. La vie de simple moralité est ce qui s'impose à moi du dehors. Par conséquent, je suis dans une société, une loi s'impose. Je suis dans une société où les gens ont des pensées, où il y a une certaine orthodoxie qui s'impose pour réaliser une certaine unité de la société. Je peux le recevoir mais sur un plan, je dirais de parfaite passivité, qui fait que, quel que soit l'individu dont il s'agit, la manière dont il va se comporter sous l'action de la loi ou sous l'action de l'enseignement, va être le même. Donc la vie de simple moralité est une vie qui cherche l'unité de la société. D'ailleurs la société la cherche dans l'uniformité de ses membres.

J'appelle "vie spirituelle" le moment où naît en moi, donc que j'y corresponds, des exigences personnelles qui peuvent être provoquées du dehors de la même manière pour tous, mais qui, chaque fois que j'y corresponds, prend un caractère personnel qui me singularise par rapport aux autres. De telle sorte que la vie spirituelle, pour moi, émerge, au moins d'une façon explicite, lorsque je me rends compte que les exigences auxquelles j'ai à correspondre avec fidélité, ne sont pas du tout nécessairement à connaître par les autres; que, s'ils en connaissent la matérialité, la manière dont ils correspondront à cette matérialité va dépendre évidemment de la réalité qu'ils sont eux-mêmes.

Donc autant, si vous voulez, la vie de simple moralité intéresse la surface, ce qui est visible, ce qui est communicable, et c'est pourquoi d'ailleurs c'est enseignable dans une certaine mesure, c'est même imposable, autant la vie spirituelle se dégage de toutes ces possibilités de communication. Elle doit être découverte par chacun, pour chacun, par ses propres moyens, sans que rien de l'extérieur ne puisse véritablement l'imposer, mais peut-être simplement le provoquer dans une certaine mesure mais c'est une provocation qui est tout de suite impuissante s'il n'y a pas quelque chose qui y corresponde.

Alors, ceci est très important pour moi, la vie spirituelle est l'activité de l'homme qui, recevant ce qui n'est pas de lui en fait une nourriture et est l'occasion d'un développement personnel qui le singularise parmi tous les autres.

4) **Collectivité et communauté**

Alors vous voyez apparaître la différence entre un groupe d'hommes qui s'efforce d'être une collectivité où l'unité de chacun se cherche dans l'uniformité qui peut s'imposer, et une communauté qui est un groupe d'hommes où chacun s'efforce d'être fidèle à ce qu'il doit être. On ne peut pas aider directement les autres à être fidèles à ce qu'ils peuvent être mais chacun est fidèle essentiellement à ce qu'il doit être. La chose importante, c'est que, par le fait même que nous sommes

plus profonds que nous ne le pensons, lorsque nous voyons un être debout, ça nous fait découvrir que nous pourrions l'être nous-mêmes. C'est à nous de le découvrir.

Dans une communauté, si chacun est fidèle, ce n'est la conséquence ni d'un enseignement ni d'un gouvernement. Cette fidélité qui m'est personnelle n'est pas sans avoir quelque écho (le mot est bon) dans la fidélité que les autres doivent avoir de leur côté suivant leur propre chemin et leur propre cadence. C'est ainsi que cette communauté va se trouver une, non pas dans la visibilité des comportements, puisque tous ces comportements seront différents, mais dans la manière dont chacun se comportera, il y a ce quelque chose d'invisible, une unité invisible. Alors on se rend compte que cette unité n'est pas, contrairement aux autres, désincarnée car elle est incarnée, mais elle est tout de même hors du temps et des lieux. C'est dans ce sens que l'on peut parler d'universalité. Dans mon langage, quand je parle du général, nous sommes sur un tout autre plan qui est marqué par les temps et les lieux, où les choses dont on parle s'organisent, se développent.

Voilà à peu près les idées fondamentales qui sont sous-jacentes à ce qui va être dit maintenant. Alors je vais essayer de vous le lire aussi intelligemment que possible. Je vais d'abord essayer de me comprendre parce que ces choses, je les ai écrites moi-même, je ne les ai pas copiées. J'étais dans un certain climat. Ce climat est très important comme toile de fond d'une pensée qui s'explicité d'une manière ou d'une autre, mais qui est tout de même différente par le fait même que la toile de fond est importante. L'abbé Joffre qui a fait mon portrait me disait que le plus important dans un tableau, c'est le fond. Il ajoutait : "Je n'ai pas encore découvert comment le fond met en valeur la forme". Je ne sais pas si c'est vrai ou non mais l'idée est tout de même vraie dans un certain sens. C'est dans le fond de ce que je pouvais vivre au moment où j'écrivais ces choses que je dois me rejoindre, et non pas à travers la lettre qui est tout de même une lettre compréhensible à tout le monde, n'importe quand, qui reste sur le plan grammatical.

Il faut donc qu'il y ait, pour que je puisse vous le lire convenablement, comme une redécouverte de ce que j'ai écrit. Ce n'est pas absolument impossible par le fait même que c'est tout de même de moi mais le climat dans lequel je peux le dire à 90 ans n'est pas le même que celui où j'écrivais, il y a 20 ans.

Pour vous, c'est la même chose. Alors comme toujours, vous m'arrêtez sitôt qu'il y a quelque chose qui ne marche pas car un des intérêts d'une lecture comme cela, c'est de susciter des questions vraies. Je pense que, lorsqu'on suscite une question vraie, dans ma manière d'être, il est peut-être plus facile d'avoir des réponses véritables qui ne sont pas seulement, d'une façon ou d'une autre, des échappatoires.

N.B. : le numéro des pages qui est indiqué est celui de l'édition ACML 1997

Nous avons pratiquement 12 séances. Je pense que, en partant du chapitre 3, on doit arriver jusqu'à la fin. C'est exceptionnel dans la lecture de mes livres.

Chapitre III - Approche et accueil de l'autre (page 59)

L'appropriation du règlement dans le métier, de la loi dans la nation, de la discipline et de la doctrine dans la collectivité idéologique à laquelle parfois

le mot "parfois" est presque de trop, nous sommes toujours, que nous le sachions ou non, dans une perspective idéologique

à laquelle parfois l'homme appartient, provoque la naissance en lui d'exigences que nulle autorité ne saurait enseigner ni imposer. Non seulement ces exigences dépassent de beaucoup ce qui peut être demandé à tous, mais elles concernent chacun d'une façon particulière. Elles permettent à l'homme un premier accès à la vie spirituelle qui, sans en être séparable bien que devant en être distinguée, est tout autre qu'une vie de stricte conscience professionnelle, de rigoureuse légalité, d'obéissance et d'orthodoxie.

Ce que j'appelle "d'un tout autre ordre", correspond à un mot qui n'est pas encore venu sous ma plume, à savoir la vie de simple moralité.

C'est la vie spirituelle seule qui amorce et développe en l'homme l'être singulier qu'il deviendra s'il correspond avec fidélité à ce qui le sollicitera progressivement dans l'intime.

On peut critiquer. J'ai mis beaucoup de temps à m'apercevoir que j'étais "platonicien", c'est-à-dire que je pensais que ça existait avant que je l'atteigne. L'obscur est là. Pour que ce soit plus précis, il faudrait dire "l'être singulier qu'il devient s'il correspond avec fidélité à ce qui le sollicite", il faut supprimer le futur, même si ce n'est pas faux. Ce sont des nuances mais c'est important parce que si, en se refusant d'imaginer l'être parfait qu'on sera plus tard, on a comme l'idée qu'on s'en

approche, tandis qu'en définitive, on le devient. Il y a une différence considérable. Je dirais même que ça a une très grande importance en science aussi. La notion de modèle est infiniment plus souple que la notion de vérité, la notion d'approche. Quand je fais l'approche de la vérité, je suis platonicien, mes différentes approches forment une suite convergente. Donc je ne supporte pas que cette suite connaisse des accrocs, c'est-à-dire des reculs, des divergences. Si, au contraire, j'accepte que le but n'est pas le..., mes différents modèles ne sont pas nécessairement convergents. C'est là, la chose singulière, c'est que ce que nous devenons n'est pas déjà donné. C'est à nous de le découvrir, voilà encore un terme platonicien, c'est à nous de le devenir. Cela touche fondamentalement à la notion de Dieu. Sitôt que nous posons Dieu avant, au départ, en disant que nous approchons petit à petit de lui, nous sommes platonicien. Je pense qu'une des choses les plus importantes à notre époque, c'est ce que la science provoque dans l'esprit humain, dans la mesure où des problèmes nouveaux se présentent, c'est de supprimer tout cet esprit platonicien qui, pendant des siècles, a pesé sur l'esprit humain en lui donnant, soit immédiatement la vérité, soit en concevant une approche de la vérité qui serait une approche convergente.

La dernière tentative qui a été faite dans cette direction et qui a été extrêmement utilisée au début du siècle, c'est Newman qui a parlé du développement du dogme. C'était un développement qui, pour lui, ne pouvait être que positif. Sitôt que vous introduisez "ne peut être que positif", vous êtes déjà dans une perspective proprement platonicienne.

Est-ce que ce qu'on a appelé "le plan de Dieu", est-ce que vous estimez que c'est platonicien ?

Tout à fait, grossièrement platonicien. C'est important parce que le grand problème qui ne s'est jamais posé, c'est Dieu. Il ne s'est jamais posé parce que, d'une certaine manière, il était résolu. Actuellement la conception qu'on a spontanément de Dieu, de par le père Cromagnon, n'est plus supportable. Donc si nous n'avons pas autre chose, nous sommes athées, que nous le voulions ou non, dans le sens concret du terme. Alors tous ces travaux dont nous faisons l'approche actuellement sont des moyens de découvrir petit à petit, au-delà des idées a priori sur Dieu dont "le plan de Dieu" est une des manifestations les plus grossières, une réalité qui devient.

Pour continuer à parler dans ce sens. Vous avez deux mots, qui sont voisins et que j'ai constamment dans mes bouquins : Dieu se déploie et Dieu devient. Dieu se déploie, Platon est là derrière, qui se couche dans l'affaire. Dieu devient, je n'ai pas de culture philosophique mais, d'après ce qu'on m'a dit, les présocratiques n'étaient pas du tout sur le plan de la réalité selon Platon, mais sur le plan du devenir. Il y aurait donc un retour aux présocratiques, si je ne dis pas de bêtises, dans les perspectives précisément où nous ne pouvons plus nous satisfaire d'une idée a priori sur Dieu qui nous paraît objective. C'est tout le travail théologique de notre époque.

Au sujet de la première phrase, "l'appropriation... provoque la naissance d'exigences", est-ce qu'il n'y a pas un mouvement dans les deux sens, à savoir que ce sont aussi les exigences qui sont en nous qui nous permettent cette appropriation ?

Je penserais qu'il y a des amorces en nous, des potentialités plutôt, qui nous permettent d'avoir une correspondance. Le mot "provoque" est important pour moi. Il y a une distinction entre provoquer et fonder, ça provoque, ça ne fonde pas, parce que précisément il y a en nous quelque chose qui correspond à ce qui est provoqué. Ceci est important, surtout qu'on peut se dire, dans les perspectives théologiques que je peux avoir, que le fondement, ce qui fonde, c'est cette action en moi qui n'est pas que de moi. C'est à cette profondeur qui est en moi, qui ne peut pas être sans moi mais que je ne peux pas atteindre autrement que par une action qui n'est pas que de moi. C'est d'ailleurs un des aspects de "l'homme est mystère", il dépasse ce qu'il fait, ce qu'il dit, la conscience qu'il a de lui-même. La seule manière de pouvoir un peu approcher de cette réalité autre que ce qu'il fait, ce qu'il dit, c'est de prendre une conscience suffisante de son histoire. En prenant une conscience suffisante de son histoire, il y a quelque chose de plus que les examens ponctuels des exigences qui montent en nous.

Quand vous dites "appropriation", ça veut dire appropriation également dans la contestation ?

L'appropriation n'implique pas du tout approbation. L'appropriation implique une prise de position personnelle vis-à-vis de ce qui se propose à moi du dehors et qui s'est manifesté sous la forme d'une contestation ou d'une approbation.

Les décisions que chacun a ainsi à prendre sont déjà secrètement préparées par ce qu'il est. Les activités que, par la suite, il a à inventer et à mener sont enracinées en lui bien plus profond qu'il ne peut le savoir.

On pourrait ajouter "qu'il ne peut s'atteindre". C'est ce qu'on disait tout à l'heure.

En effet, dans ces décisions et dans ces activités n'entrent pas seulement ce qu'il pense et ce qu'il fait, soumis qu'il est alors à tel climat intérieur, à tel événement, à telle situation. En elles se manifestent,

d'une part la poussée du passé lointain, ignoré de lui sans recours, dont il a hérité, et du sien propre qu'il a d'ailleurs vécu

On peut le penser parce que, aujourd'hui, nous ne voyons pas tout à fait notre passé sous le jour où nous le vivions sur le moment même. C'est la notion de "l'existence" par rapport à la notion de "vie". Mon regard sur mon existence doit dépendre de ce que je suis aujourd'hui, tout en étant très influencé par ce que je suis, et va se modifier, tandis que ma vie passée est ce qu'elle a été, pas plus. bien au-delà de la conscience qu'il en a eue jadis et même de celle qu'il en a aujourd'hui, et d'autre part l'appel d'un avenir qui, bien que déjà il lui soit relativement possible de l'entrevoir selon ses grandes lignes, lui reste cependant encore inconnu dans le détail, tant cet avenir dépend d'une évolution personnelle qu'il ne peut guère pressentir, de circonstances sur lesquelles il n'a pas de prise, du mouvement de l'histoire dont il n'a pas le secret.

L'approche et l'accueil de l'autre en ce que celui-ci est en lui-même vont multiplier et diversifier les occasions de l'avènement de ces exigences, étendre le domaine où celles-ci ont à se développer dans le champ de la conscience de l'homme, affiner l'attention qu'elles lui demandent pour être le mieux perçues ("*mieux*" est un peu vague) dans leur totalité, accentuer ainsi la singularité que les réponses qu'il leur donne peuvent lui faire atteindre à partir de ses potentialités. Sans être les seules, en général au contraire liées à presque toutes les autres, ces exigences, nées de l'approche et de l'accueil d'autrui, comptent parmi les plus nombreuses et les plus puissantes pour approfondir l'homme. Elles promeuvent ses secrètes grandeurs, celles susceptibles de donner à son existence consistance et durée, unité et unicité; grandeurs qui ne peuvent pas ne plus être après avoir été, et qui, lui ayant fait atteindre à la simplicité de l'essentiel et à la transparence qu'aucune contingence ne voile, lui assurent intimement, bien que d'une manière inconcevable, qu'il "sera" après avoir passé...

C'est toujours la même histoire, c'est que ces choses sont dans le temps mais ne sont pas que du temps. Elles sont liées à un temps et à un lieu mais elles ne sont pas que du temps et du lieu. Nous sommes immergés. Mais sans doute cette activité intérieure, par certains côtés, tout en étant très incarnée dans le milieu dans lequel nous vivons, dans les conditions où nous vivons; c'est tellement personnel que, dans une certaine manière, ça ne dépend pas que de l'espace temps.

Alors mon idée, j'y tiens assez mais ce n'est pas indispensable pour ce que nous sommes en train de dire, c'est que, tout ce qui est en moi n'est que de moi doit disparaître, mais tout ce qui en moi n'est pas que de moi, tout en étant de moi d'une manière ou d'une autre, ne peut pas disparaître. En ce moment, j'aime beaucoup cette phrase : "L'éternelle présence d'un passé qui n'est plus", le passé n'est plus mais il est présent. Tout ce que je vis maintenant est informé par l'éternelle présence mais le passé n'est plus.

Au niveau phénomène, au point de vue espace-temps, ça a disparu, un énorme gouffre de rien, mais à travers ce que je suis, "l'éternelle présence". Je sais bien que ça ne veut pas dire grand-chose mais, tout de même, c'est ce qu'il faut dire, l'éternelle présence demeure. Alors comme dans toutes mes phrases on m'a souvent reproché de doubler le mot "présence" au mot "souvenir". Alors on peut reprendre deux phrases qui sont, à mon sens, très significatives de la chose : "éternelle présence d'un passé qui n'est plus; souvenir indicible qui se couvre de silence".

Autrement dit, un souvenir qui suppose, pour que cette présence existe, que je sois présent à moi-même à travers une attitude de silence qui est pour ainsi dire la manifestation extérieure du recueillement intérieur.

L'éternelle présence d'un passé qui n'est plus, ça peut s'appliquer à l'ère après moi, à la mort ?

Absolument, ça correspond à ce que vous disais tout à l'heure. Ce passé que j'ai vécu, c'est foutu. Mais dans la mesure où je l'ai vécu vraiment par une activité qui n'est pas que de moi, par une activité qui, par certains côtés, m'est singulière, elle est présente en moi, sinon aux autres, présente en moi d'une façon éternelle. Prenez le mot "éternel" dans un sens très précis, ça veut dire que c'est hors des temps et des lieux, c'est universel.

Quand on dit que ce qui restera de nous, c'est ce que nous sommes fondamentalement.

Cela veut dire à peu près ça; seulement le mot "fondamentalement", c'est comme tous les mots bouche-trous, ils disent tout et ne disent rien, parce qu'on peut mettre sous ces mots tout ce qu'on veut.

L'obéissance de fidélité et la relation avec autrui (page 61)

En principe, les lois qui fondent et maintiennent l'ordre du moment dans une société sont aussi conçues pour faire respecter les intérêts de chacun. Ainsi en est-il de nombre de règlements imposés par l'exercice des métiers et des fonctions (*allusion au chapitre précédent*). L'observance de ces lois et de ces règlements, précisément parce que la préoccupation d'autrui ne leur est pas étrangère, donne à

l'homme une occasion de découvrir plus aisément l'obéissance de fidélité dans son originalité, *L'obéissance de fidélité, c'est-à-dire que la manière dont j'obéis n'est plus simplement, uniquement, commandée par ce qui peut m'être imposé du dehors mais que j'y mets en moi quelque chose que chacun a à y mettre à sa manière. Je ne fais pas simplement que m'y prêter, dans la mesure où je vais être fidèle, je m'y donne. Vous savez la différence d'ordre entre "se prêter à quelque chose" et "se donner"; se donner n'est pas se prêter davantage. D'ailleurs au point de vue existentiel, c'est très net. Quand on se prête convenablement, utilement, en bon technicien, on en est satisfait. Quand on se donne totalement, on en a de la joie. La satisfaction sépare mais la joie a besoin de se communiquer pour exister.*

Il y a toutes sortes de notes qui caractérisent, sur un plan très simple, les réalités fondamentales que nous vivons, bien au-delà souvent de la conscience que nous en avons.

et souvent lui ménage pour l'exercer une facilité plus grande que lorsqu'il se livre à des travaux étrangers aux rapports inter personnels.

Évidemment. Il faut dire que c'est encore en rencontres directes avec l'autre plutôt que dans cette rencontre indirecte qui consiste à observer les feux rouges pour ne pas tamponner la voiture du voisin que se trouvent les réalités les plus possiblement spirituelles.

Cependant cette observance ne demande pas que l'on comprenne l'autre en profondeur, qu'on le rencontre là où il est lui-même et non tel autre. Simplement, elle humanise la relation entre ces deux hommes, tout en les laissant étrangers l'un à l'autre. La qualité déjà spécifiquement humaine que peuvent présenter de tels rapports avec autrui est due au rayonnement

J'avoue que je ne me satisfais pas du mot "rayonnement", j'avoue que ce mot est un peu facile.

Qu'est-ce que le rayonnement ? Il faut au moins accepter de dire ce que ce mot cache, il ouvre un inconnu qui dépasse de beaucoup ce qu'on peut concevoir, quel que soit l'état spirituel où on se trouve du rayonnement. A mesure que la vie spirituelle se développe, nous avons un certain vocabulaire. L'important, c'est que notre vie spirituelle donne du poids à notre vocabulaire, à mesure qu'elle en a besoin parce que, si jamais nous reprenons simplement la légèreté du vocabulaire que nous avons reçu, nous nous en habillons, je dirais que nous nous en maquillons, si on veut, mais ce n'est pas une doctrine. Un des aspects importants de la vie spirituelle, c'est de s'apercevoir du creux, c'est ce que disait le théologien Rahner, c'est de s'apercevoir du creux des expressions dont on se contente en général pour penser.

Quand vous parlez de Rahner, ça voudrait dire qu'il reconnaît que ce qu'il a pu affirmer ne sont que des modèles ?

Je pense que Rahner était certainement au courant de ces choses. Il était effrayé du creux, du vide des notions avec lesquelles il a manœuvré toute sa vie, au niveau de la théologie. Il est donc très important que chacun de nous, s'il veut vivre vraiment dans ce sens, donne du poids à sa parole à partir de son expérience personnelle spirituelle. C'est tout à fait à l'opposé des perspectives scolastiques où on prône au contraire une séparation radicale entre l'intellect et la vie, ce sont deux domaines à part. La Science, avec un grand S, est plus réellement vécue dans la scolastique que dans les sciences telles que nous les avons au niveau proprement laïques.

C'est ce qui originalise d'ailleurs la pensée d'un être par rapport aux autres, c'est que les mots, tout en étant grammaticalement les mêmes, n'ont pas le même poids pour l'un et pour l'autre. L'important pour chacun d'entre nous, c'est de veiller à ne pas utiliser des mots vides en croyant qu'ils sont pleins et de s'apercevoir que c'est à travers son expérience personnelle que ces mots prennent une dimension qui permet précisément d'y correspondre utilement, d'en recevoir utilement quelque chose de plus que ce que n'importe qui peut y mettre.

que chacun développe autour de lui à travers ses comportements vis-à-vis de l'autre, grâce à la manière dont personnellement il s'y attache et ainsi s'y manifeste. Ces comportements sont dans ces conditions revêtus d'un caractère nouveau; la présence physique de chacun vis-à-vis de l'autre est alors élevée à un niveau proprement spirituel. Une telle présence pourrait amorcer des relations plus profondes entre ces deux hommes si la rencontre qui la provoque était moins occasionnelle, si elle était plus spécialement désirée et accueillie. Cependant déjà, bien que fortuite et éphémère, elle est ressentie dans sa qualité humaine sans qu'il soit besoin de l'explicitier. Elle s'accorde avec ce qu'il est bon de vivre. Ce rayonnement de la présence est souvent ignoré de celui qui en est l'origine et qui cependant en éprouve quelque bonheur, comme s'il lui revenait en se réfléchissant dans l'autre, duquel parfois il reçoit une puissance accrue. Aussi bien cette joie de vivre, tout autre qu'une satisfaction de soi qui sépare et parfois agace, appelle au partage et par là se communique.

L'adhésion de foi et la relation avec autrui (page 62)

On peut développer des considérations semblables au sujet de l'adhésion de foi et de la relation avec autrui. Toutefois l'adhésion de foi marque la relation avec autrui d'une façon plus puissante que ne fait l'obéissance de fidélité. En effet, il s'agit en l'occurrence de relations plus importantes car elles sont plus proches de l'essentiel. Quand un croyant de foi est profondément porté par la réalité secrète de l'autre à expliciter ce dont il vit, dans la mesure même où alors véritablement il se livre, il charge de ce qu'il est son dire et toutes les manifestations corporelles qui s'y ajoutent et le complètent,

C'est là que nous avons un premier progrès sur le rayonnement. Le rayonnement se fait à travers des modalités très matérielles, comme la parole, l'attitude, le rire, la grimace, tout ce que vous voudrez... mais, par le fait que celui qui porte la grimace..., s'avoue, se livre, à ce moment-là, il y a quelque chose de plus que ce que la photographie peut prendre et c'est le rayonnement. Autrement dit, la photographie ne prend pas le rayonnement.

tons de la voix, silence d'un instant, expressions du visage, sourires furtifs, regards persistants qui appellent la compréhension, amorces alertes de gestes décidés. Ce sont là manières dont nulle technique ne permet d'atteindre la liberté et la justesse, et qui d'autre part ont la discrétion dont est incapable l'homme centré sur son idéologie, tout porté, par son zèle et par les convictions qui le possèdent, au propagandisme et au sectarisme.

Parce qu'en effet, il y a des manières de faire des grimaces, de dire des astuces, qui sont, dans une certaine mesure, des procédés de séduction qui, par suite, font qu'on échappe au sérieux de la rencontre que l'on pourrait faire. C'est une tentation continue. D'ailleurs, il faut bien l'avouer, quand le public n'est pas capable de vous recevoir, on n'a plus qu'à le séduire. Alors si on est du midi, on va lui faire faire des astuces, on va faire allusion à des opinions politiques du moment, des trucs comme ça. Les gens vont rire et... le lapin passe et s'en va.

Par ce qu'il est, plus encore par ce qu'il dit et par la façon dont il l'expose, ce croyant de foi (Vous savez la différence entre croyant de foi et croyant de croyance) confère à la doctrine dont il vit (c'est mauvais, "dont il use", autrement on est encore un croyant de croyance. Voilà de petites choses qui échappent) une qualité qui peut la transfigurer aux yeux d'autrui,...

transfigurer aux yeux d'autrui la doctrine. Quand quelqu'un est suffisamment vivant pour ne pas simplement vivre de la doctrine, il sera propagandiste mais, dans une certaine manière, la doctrine l'a aidé à vivre ce qu'il vit. C'est au-delà de la doctrine. Il va parler de cette doctrine qui n'est pas directement à la base de sa vie mais elle en est tout de même un élément important puisque ça lui a permis d'atteindre le niveau de la foi. Il va en parler de telle façon que cette doctrine va devenir intelligente. C'est une chose importante. Un texte n'a véritablement toute sa valeur que quand on le relit dans le climat qui a été à l'origine de sa création.

... lui redonner une chaleur et une profondeur que très généralement celle-ci avait peu à peu perdues à force d'avoir été entendue sans avoir été au préalable recréée par celui qui l'enseignait. Cette doctrine, toute abstraite et étrangère qu'elle pouvait apparaître ordinairement, est ainsi rendue de nouveau capable d'éveiller l'attention et d'interpeller.

Il est certain que si nous pouvions atteindre le Thomisme par la médiation de St Thomas et non par la médiation des thomistes, nous aurions probablement une idée du Thomisme tout à fait différente de ce que nous pouvons avoir maintenant.

Du trésor ancien sont ainsi tirées des ressources nouvelles qu'à certaines heures de sa vie, sans le savoir, tout homme appelle par ce que, obscurément, il pressent pouvoir être. Aussi bien ces ressources sont-elles nouvelles, non par suite de quelque présentation au goût du jour, non par la réanimation artificielle de ce qui en était arrivé à perdre son caractère vivifiant et à mourir de stérilité à force d'être devenu trop étranger à ce qui sollicite fondamentalement l'homme, mais par une sorte "d'accomplissement".

Voilà encore un mot, rayonnement, accomplissement... Autant que possible, ne pas utiliser les mots sans leur donner du poids par une explication suffisante, par une prise de conscience de ce qu'on vit.

Cet accomplissement est toujours condamné, certes, à rester limité mais, à chaque génération, il doit être repris et poursuivi "avec authenticité", (le mot authenticité est important parce que, dans ce domaine, l'authenticité, par certains côtés, est le label de qualité) avec les moyens du temps afin de conserver fécondité à ce trésor légué par le passé. Comment autrement, si cet héritage n'était pas sans cesse renouvelé, parce que sans cesse redécouvert, ne deviendrait-il pas insensible par les certitudes à bon compte qu'il permettrait ?

L'intelligence de l'autre est liée à l'intelligence de soi (page 64)

Dans la mesure où on se fait des illusions sur soi, on peut se faire des illusions sur l'autre. Dans la mesure où on se fait des illusions sur soi, on a tendance à se faire des illusions sur l'autre.

Dans ce chapitre, il s'agit d'une rencontre avec l'autre qui aille bien au-delà de ce que sur le moment on sait de ce que celui-ci fait et pense, d'une rencontre qui se situe là où l'autre est (*là, on aurait pu mettre "est" avec des guillemets pour montrer que le verbe "être" n'a pas là tout à fait la même portée que d'habitude*) et se développe dans la solitude inviolable de sa réalité singulière, réalité issue, dans le secret, d'une histoire qui ne se limite pas, et de loin, à son passé personnel connu ou encore inconnu de lui, qui est tendue en outre aveuglement vers une destinée liée sans nul doute à beaucoup d'autres. Est-il concevable que l'intelligence que j'ai aujourd'hui de l'autre puisse être totalement indépendante de celle que j'atteins actuellement de moi-même ? Si pour une part importante, cette intelligence relève de ce que l'autre est en lui-même (*de ce qu'il manifeste de lui-même*), si de la sorte elle n'est pas seulement, ni le résultat finalement dérisoire des idées que je me forge sur lui de façon abstraite à partir de ce que je connais objectivement de lui comme peut le faire quiconque, ni la conséquence des pulsions que je subis sous l'effet de sa proximité physique - attirance ou quelque chose qui approche du contraire - elle dépend cependant, en ce qu'elle comporte de plus réel (*ça veut dire "de plus actif. Nous prenons le mot "réel" au niveau de la Vérité avec un grand V*) pour moi, de l'intelligence que je puis atteindre de celui que je suis.

Présence à soi et présence en soi de l'autre (page 64)

Ainsi cette intelligence que j'ai de moi-même est à l'origine de la présence que je porte en moi de l'autre, en tant qu'il est sujet, comme je suis sujet pour moi-même quand il m'est donné de m'atteindre au niveau de mon existence proprement dite.

L'opposition est ici entre sujet et objet. Un objet, je peux le connaître. Un sujet, en tant qu'objet, je le connais mais, dans une certaine mesure, j'ai une connaissance du sujet qui dépasse la connaissance que je peux avoir de l'objet qu'il est pour moi.

Le mot "existence" doit être pris dans le sens très précis, différent de la "vie". Je pense que tout le monde sait la différence que je fais entre vie et existence. Je peux connaître ma vie en me fiant simplement à ma mémoire. L'existence, telle que je peux la saisir aujourd'hui, n'est pas totalement à ma disposition parce que ce n'est pas simplement ce que la mémoire me fournit mais il y a une activité spirituelle sur cette mémoire qui me fait passer d'un niveau de la vie au niveau de l'existence. Toute activité spirituelle dépend, dans une certaine mesure, de ma propre volonté mais ce n'est pas le fruit de ma volonté. Certains jours, aux grandes heures de l'existence, j'ai un regard sur ma vie qui dépasse par son intelligence et sa profondeur ce que je peux avoir en temps normal.

Cette présence de l'autre, créée à partir de ma propre substance, je ne puis la susciter mais, en temps opportun, quand elle m'est proposée, j'ai à l'accueillir et à la cultiver. Elle a la vitalité de la présence que j'ai de moi-même à moi-même. Sans cette présence de l'autre en moi, puis-je lui être vraiment présent autrement que de façon physique sans le simuler d'une manière ou d'une autre ?

Il y a le mot "présence". Un autre mot, je ne sais pas si je l'ai utilisé ici mais il est aussi très utilisé, c'est le mot "demeure", l'autre fait sa demeure en moi. Demeure, présence, ce sont deux mots semblables qui chacun présente certain aspect qui leur est propre.

Présence à l'autre, foi en l'autre, fidélité à l'autre sont ainsi intimement liées à présence à soi, foi en soi, fidélité à soi. C'est pourquoi si je m'approche suffisamment de l'autre dans sa réalité unique - réalité qu'il m'est demandé de "reconnaître" bien au-delà de toutes les connaissances objectives, toujours partielles, toujours limitées, que je puis avoir de lui - en retour il fait naître en moi à son sujet des exigences que la loi peut bien m'imposer de façon générale, d'ailleurs relativement grossière, *comme elle s'impose à tout le monde, de façon d'ailleurs relativement grossière, ça ne va pas dans le détail, dans la finesse des comportements*

mais que je suis seul en mesure de me préciser eu égard à ce qu'il est pour moi, à ce que je suis pour lui, à ce que nous sommes l'un et l'autre en nous-mêmes. A ce niveau de relation qui parfois porte à un recueillement singulier de simplicité, recueillement certes éphémère à cause de la hauteur spirituelle exigée pour qu'il soit quelque peu stable -

c'est amusant, on pourrait tout aussi bien dire la profondeur au lieu de la hauteur

l'autre, en tant qu'il est lui-même dans sa totalité, par l'approche que je fais de son mystère, devient, à proprement parler, mon prochain. Mais alors je peux commencer à être aussi le prochain de l'autre, si celui-ci y consent et m'accueille.

Présence à soi et présence de soi en l'autre (page 65)

Aussi bien quand je suis présent à moi-même et à l'autre de cette façon, j'appelle, sans pouvoir davantage la susciter, une présence de moi en lui.

Je ne peux pas la susciter, ça dépend de lui mais, dans une certaine mesure, à ce niveau-là, ce que j'ouvre, ce que j'avoue, est, si on le reçoit, une ouverture sur ce qu'il est lui-même.

S'il répond à cet appel qui, pour silencieux qu'il soit, n'en est pas moins réel,

Il ne peut pas être autrement que silencieux mais pas un silence vide, un silence plein, un silence de présence, pas un silence de parole

je l'aide, au-delà de tout projet de ma part et de toute conscience de la sienne - non pas seulement du dehors sous l'effet d'une proximité physique, mais encore et surtout par l'intime - à être présent à lui-même, à atteindre une conscience de soi que seule peut promouvoir de sa part une activité par ailleurs pour l'essentiel nécessairement personnelle.

C'est, si vous voulez, la communication à l'autre niveau que la communication ordinaire au niveau intellectuel, au niveau affectif, au niveau des comportements. Dans tous mes livres, comme dans "l'homme à la recherche de son humanité", toujours en arrière-fond, il y a Jésus. Cet homme me découvre à moi-même en s'ouvrant à moi et qui est essentiellement présent à lui-même dans la mission qu'il exerce. C'est ainsi qu'il peut, en un certain sens, m'aider moi-même à devenir. Ceci est fort important parce que, jusqu'à présent, dans le christianisme, on ne s'est pas occupé de Jésus, on s'est occupé de doctrine sur Jésus, de telle sorte qu'on s'est beaucoup disputé à approfondir des choses sur la doctrine.

Ainsi, sans que j'aie à en prendre nulle initiative, seulement grâce à celui que je suis, j'ai part à la naissance en lui, à partir de ce qu'il est en lui-même, d'exigences intimes qui lui sont propres et dont l'observance est indispensable pour son développement spirituel.

De la sorte, je suis appel et ferment en lui comme lui l'est en moi par ce qu'il est pour moi. Mais aussi, s'il ne correspond pas à ces exigences comme il le devrait de par ce qu'il est en puissance, je lui deviens pierre d'achoppement, comme il l'est pour moi si, de mon côté, je faillis aux responsabilités que je me trouve avoir prises dans sa vie.

La notion de "pierre d'achoppement" est symétrique de la notion d'appel ou de la notion de ferment. La manière dont la pierre d'achoppement se manifeste, c'est que l'on ne reste plus simplement au niveau du vocabulaire. Ce matin, je vous ai dit quelque chose d'important, à savoir que chacun d'entre nous doit charger son vocabulaire de son expérience de la vie. Dans la mesure précisément où on a le vocabulaire et que, sous l'influence de l'autre, on a déjà une certaine activité et qu'on ne charge pas le vocabulaire qui est commun à tous de la réalité spirituelle qui nous est propre à chacun, à ce moment-là, c'est la pierre d'achoppement, une forme de pierre d'achoppement.

Mystérieuse solidarité pour le bien et pour le mal d'où peut émerger la fraternité dans l'humilité, quand les destinées, d'ordinaire plus entremêlées qu'associées,

La différence est grande entre mêlé et associé. Dans associé, il y a une activité individuelle de chacun; entremêlé, c'est presque mécanique.

plus discordantes qu'harmonieuses, sont non seulement accueillies mais encore épousées par chacun, quand, quel que soit ce que l'un et l'autre est devenu, tous deux savent partager, dans le silence qu'imposent sans rémission des distances souvent encore infranchissables la simple et pure joie d'être.

Je pense que c'est une illusion encore un peu idyllique mais c'est ce qu'on pourrait souhaiter. Quand nous étions jeunes jadis, on disait : à la fin de la vie, on aura une possibilité de communication particulièrement développée à cause de l'expérience qu'on aura eue chacun de la vie. L'expérience montre que ce n'est pas du tout cela. Au contraire, les expériences que nous avons de la vie en chargeant notre conscience et notre intelligence de beaucoup d'éléments, ne favorise pas cet échange parce que ces choses étant différentes à leur niveau nous opposent, au moins nous séparent plus qu'elles nous unissent. Supposez qu'à partir d'un certain moment, qui est un peu difficile à dire, tout ce qu'on a vécu est bon mais ce n'est encore que de la mousse; l'essentiel n'est pas dans ce à quoi j'étais particulièrement attaché sur le moment même des grandes décisions de ma vie. Tout cela passe, l'essentiel demeure. Si j'ai une compréhension suffisante de mon existence qui déborde de beaucoup tout ce que la vie peut m'apporter, que l'essentiel de ce que j'ai à vivre, c'est exactement l'essentiel de ce que l'autre avait à vivre et que, dans une certaine mesure, si, à ce moment-là, on s'assied pour mieux le vivre et on se dit des vérités, non pas des vérités avec un petit v, mais la prise de conscience de la réalité fondamentale qui se développe pour chacun d'entre nous à travers des histoires très différentes mais qui, en définitive, finalement, sont convergentes, à ce

moment-là, il peut y avoir entre les deux êtres une relation d'un tout autre ordre que celle dont nous avons jusqu'à présent parlé. C'est la rencontre de M et Mme Denis qui sont perclus de rhumatismes, qui, après avoir parlé au coin du feu des événements du Golfe, se mettent à parler de choses sérieuses; ça correspond à ce qu'ils sont. Ce qu'ils ont vécu l'un et l'autre, dans des conditions pas toujours très extraordinaires, tout ça, c'est de la mousse, ça va, ça part mais l'essentiel de ta fidélité et l'essentiel de la mienne se joignent. Là, je peux te rejoindre, comme je ne t'aurais peut-être pas rejoint le jour où je t'ai découvert dans l'amour naissant. Il y a entre deux vieux qui sont suffisamment fidèles pour prendre conscience en profondeur de la réalité fondamentale de leur fidélité, malgré tous les avatars que ça peut présenter, quelque chose de plus important, de plus définitif, que les éléments affectifs ou autres qui se sont manifestés au départ, quand l'homme et la femme se sont rencontrés.

Cette complexe interdépendance des hommes s'engendrant mutuellement, vaille que vaille et dans une commune ignorance, à leur humanité, semble pouvoir les conduire à atteindre, dans le cas où chacun aurait fait heureusement la percée vers sa destinée, ...

Cela veut dire une compréhension en profondeur de l'essentiel qu'il a vécu, du sens de sa vie, pas du sens qu'il s'est donné, du sens qui petit à petit s'est développé à travers ce qu'il a vécu, bien au-delà des idées qu'il pouvait en avoir.

...à une communion qui puisse les englober sans les dissoudre en elle.

Ce n'est pas une fusion, c'est une communion mais d'un niveau extrême.

Certes la réalité impensable et la qualité sans pareille de cette communion ne concernent pas ce monde...

C'est-à-dire ne concerne pas ce qui s'est passé, même si on le comprend d'une façon suffisamment intelligente dans nos propres histoires.

Cependant, on peut percevoir celle-ci au-delà des horizons actuellement visibles quand, dégagé de toutes les contingences de son histoire, on s'entrevoit en profondeur dans sa totalité à travers l'ensemble de ce qu'on a vécu de façon proprement personnelle, et que, grâce à cette saisie intime, on pressent ce que les autres, de même, vivent dans la noblesse de leur solitude infrangible. A certaines heures, on peut percevoir en soi quelque lueur de cette communion, comme parfois on voit se refléter dans le ciel la splendeur de l'aube encore lointaine...

Le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre (page 67)

Sans nul doute, la plupart des rencontres avec autrui, même lorsqu'elles ne sont pas seulement provoquées par le métier, par la fonction dans la société, n'approchent pas, de loin, de ce haut niveau où le mystère de l'homme se laisse deviner. Cependant plus qu'une quelconque solidarité, la secrète appréhension de ce mystère appelle spontanément l'homme à respecter l'autre.

Ce n'est pas simplement un fait de solidarité psychologique ou sociale, se comportant uniquement au niveau des événements, des comportements. Si j'accepte que l'autre est mystère en lui-même, il n'est pas simplement un phénomène parmi les autres que je rencontre.

Elle le pousse intimement à lui porter intérêt. En toute occasion, elle donne un certain climat aux comportements, même les plus simples, les plus élémentaires. C'est au point que ceux-ci en reçoivent une portée tout autre, autant pour celui en est l'agent que pour celui qui se trouve en être l'objet.

Quand nous voyons un jeune de 15-20 ans en plein devenir, qui n'a encore rien connu de la vie véritable, toutes ses potentialités, toutes les difficultés, les impasses et tout, comment va-t-il s'en sortir ? Il y a en lui une grandeur qui n'est pas simplement à la portée des événements particuliers qu'il aura à connaître et qui lui seront imposés par son hérité peut-être ou bien par la société dans laquelle il vivra. Il est plus grand que cela et il ne le sait pas. Je peux l'affirmer de foi. Évidemment, ça commande ma manière de me comporter vis-à-vis de lui, d'une autre manière que si j'étais simplement au niveau de la confiance, je suis au niveau de la foi. Alors tout ce que nous allons voir dans ce chapitre sur le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre, ça peut se prendre à un premier niveau qui est celui du spirituel. Ce n'est plus au niveau de la confiance, c'est au niveau de la foi.

Ce respect et cet intérêt sont assurément à la base des relations entre les hommes dignes de leur humanité, quelque soit l'approfondissement que chacun peut avoir atteint, quelle que soit l'étape où il se trouve dans son cheminement vers elle. Pourrait-on en effet concevoir un commerce autre que de politesse et de mondanité avec qui se refuserait à ce respect et à cet intérêt, les considérant comme préjugés venus des temps d'obscurantisme ou issus d'un idéalisme pratiqué par les hommes qui s'efforcent, d'ailleurs bien vainement, de se dissimuler, voir d'atténuer la dureté de la condition humaine ?

Insuffisance de la loi pour imposer le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre (page 67)

C'est évident, la loi est générale et tout ce que nous avons à vivre est particulier à la fois pour les deux agents de la communication. Donc cela va de soi.

Aucune loi, certes, ne peut édicter dans le détail tout ce qu'implique le respect d'autrui - respect qui concrètement dépend de ce que chacun est - (*J'aurais pu ajouter : de ce que chacun est dans sa singularité*) mais elle en porte assez ordinairement la préoccupation. Aussi bien, très généralement, ce respect est-il à l'origine d'exigences que beaucoup observent d'une façon ordinaire sans même qu'il leur soit besoin d'en prendre au préalable une particulière conscience.

Nous avons cela dans le sang pratiquement. Il faut être déjà développé pour que le sang se nettoie de ce virus.

L'intérêt appelé par la présence de l'autre demande un approfondissement plus poussé. Ce souci de l'autre est souvent dominé chez l'homme par celui de son propre intérêt. La loi est habituellement plus inspirée par la préoccupation de défendre cet intérêt - que nous supposons ici, pour simplifier, de bon aloi - que par celle de promouvoir la sollicitude pour autrui et d'en préciser les modalités. C'est pourquoi ce souci qu'on a de l'autre, par sa nature même, est, si on sait les reconnaître et s'y soumettre, source d'exigences beaucoup plus importantes et plus diverses que ce que la loi peut édicter dans ce domaine. Plus encore que ce qui est imposé par le respect d'autrui, ces exigences sont caractéristiques de celui que l'on est et de celui qu'est l'autre. Elles vont même parfois de façon directe et lourde à l'encontre de l'intérêt fort légitime de l'homme qui se sent dans l'obligation personnelle de leur répondre. En général elles sont peu communément reconnues dans leur caractère impératif. Elles paraissent relever de la "bonne action" et de la "vertu". Beaucoup en dénoncent le caractère utopique. Aussi a-t-on spontanément tendance à se soustraire à ces exigences, à s'y dérober - d'autant plus qu'elles demandent davantage - en se réfugiant dans une obéissance résolue, exacte et stricte de la loi qui, elle, sauf dans les situations extrêmes (dangers menaçant gravement la vie) reste étrangère à ce genre de soucis.

Je ne connais qu'un seul cas où cette clause intervient, quand quelqu'un est en danger, nous avons le devoir de lui porter secours et on peut nous accuser de ne pas avoir porté secours. Mais je ne connais pas la législation et je crois bien que, dans tous les autres cas, ça n'existe pas.

Certes, cette sollicitude envers l'autre doit en outre être tout inspirée du respect qu'on lui porte pour ne pas être la conséquence, non reconnue ou à demi avouée d'un intérêt personnel caché, d'un "paternalisme" inconscient ou de doctrine, cela d'autant plus que, à tort ou à raison, elle a tendance à en éveiller le soupçon.

Tentations que l'enseignement rencontre s'il veut respecter l'autre et lui porter intérêt (page 68)

L'idée est la suivante. La communication que nous venons de décrire ne relève pas de l'enseignement mais l'enseignement, d'une certaine manière, est plus à notre disposition que cet état intérieur qui nous est nécessaire pour que, entre nous, existe une relation d'un autre ordre que l'enseignement. Alors fatalement, dans le moins être, ce difficile approfondissement, cet état intérieur difficile qui ne nous est pas donné tous les jours, qui permet de porter intérêt à l'autre ou de le respecter dans la finesse que ne peut imposer la loi, on a toujours tendance à la réduire progressivement à ce que la loi peut imposer, les coutumes et ainsi de suite. Alors c'est là que se trouve la raison de ce chapitre, si vous voulez, c'est le procès du Pharisaïsme, si vous prenez ce mot, non pas dans le sens trop facile d'hypocrite, mais dans le sens de quelqu'un qui s'abrite derrière la loi pour éviter une réalité spirituelle qui va au-delà d'elle parce que la loi est incapable d'aller jusque là. Je crois que c'est un des aspects importants de ce que Jésus a vécu. Ce que je crois volontiers, ce n'est pas Jésus qui l'a inventé. De tous temps, il y a eu des êtres qui, dans une certaine mesure, ont été conduits à prendre des dispositions, des décisions, qu'ils ne pouvaient pas éviter mais dont ils auraient pu se dispenser en se cachant derrière la loi. "Tu veux que je parle mais je ne sais pas parler", disait un prophète - "Parle tout de même". C'est la chose importante que nous avons souvent dit ensemble, c'est la différence entre "fonction et mission". La fonction ne nous demande que ce que nous pouvons donner, de sorte que choisir une fonction qui ne serait pas dans la ligne de ce que nous pouvons donner, c'est une aberration. La mission est tout autre chose, c'est une exigence intérieure qui monte en moi et qui progressivement se développe, s'accroît, à travers mon histoire et qui fait que, petit à petit, ce que je n'aurais pas été capable de faire au départ, que j'aurais été un prétentieux de penser que je pourrais le faire grâce à une meilleure formation. Les

écoles d'orateurs existent mais c'est bon pour les orateurs qui ne sont que des orateurs. Les poètes naissent poètes, les orateurs deviennent orateurs.

Je pense qu'il y a des débordements ou des inflations d'activités qui, tout en étant au départ dans la ligne de la mission, deviennent petit à petit une fonction imposée par le personnage qu'on a acquis, de sorte que nous retombons au niveau de la fonction, avec les faillites que ça provoque, vu que la fonction ne se charge pas de vous dire ce qu'il faut faire pour correspondre à ce qu'elle demande : c'est la mission.

Le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre caractérisent aussi l'enseignement que, par fonction ou pour toute autre raison, on est conduit à donner en temps convenable à autrui. Il en est de même de l'esprit avec lequel on le fait.

Respecter l'autre, c'est d'abord ne pas profiter de sa confiance, de son manque d'esprit critique, de sa crédulité pour lui faciliter l'accès - tout autre que l'accueil - à ce qu'on veut lui communiquer. C'est ne pas l'influencer par les comportements qu'on se permet à son égard ou par la mise en condition et l'entraînement inconscient que développe une ferveur collective. C'est ne pas abuser de la fragilité intime de l'autre, sentimentale ou intellectuelle, en usant de la puissance affective ou verbale d'argumentations adaptées à sa mentalité. C'est se refuser à correspondre par politique, et en dépit de ce qu'on en pense, à ses attentes spontanées, que celles-ci viennent de son tempérament ou de son milieu, pour qu'en retour il corresponde à ce qu'on lui apporte...

Autrement dit, il est question d'échange : si tu es gentil avec moi, je serai gentil avec toi; si tu acceptes mes propositions, j'aurai beaucoup plus de facilités pour accepter les tiennes.

Je trouve que ce que vous proposez est quelque chose de très difficile parce que je ne sais de l'autre que ce que je sais de moi-même.

C'est exact mais je me place à un niveau beaucoup plus primitif et élémentaire. Je discute avec quelqu'un au sujet de la politique, je suis prêt à lui accorder ce qu'il veut à condition qu'il m'accorde ce que je veux. C'est une manière d'avoir une rencontre où chacun sort satisfait de la rencontre sans que rien de particulier ait été reçu par l'un ou par l'autre. C'est très fréquent. C'est la tentation de toutes communications, quelles qu'elles soient. J'avoue que j'ai un souvenir de 68. J'étais avec le Père Faire, à Valcroissant. Il était avec un groupe d'étudiants. On a dit la messe. On était en 68, alors on s'est mis dans les conditions les plus extravagantes, assis par terre, une assiette quelconque, un verre ébréché et ainsi de suite. Ce qui me paraît bon dans une certaine mesure et j'en aurais fait autant. Mais tout de même, le Père Faire acceptait tout cela. Il n'y a qu'une seule chose qu'il n'a pas accepté, c'est quand on lui a dit que, s'il restait du vin, il fallait le jeter dans l'évier. Je sais que pour certains pasteurs, c'était une manière d'affirmer leur non-crédulité ou leur non-foi en la présence réelle. Dire que ce n'est rien... Il y a une manière de le dire et je crois que la manière la plus honnête serait de dire que, si une chose a été vraiment utile de façon respectueuse, elle doit être respectée, sinon notre nouvelle action, par certains côtés, aura des réactions sur le passé. Je comprends très bien la mentalité des premiers chrétiens qui mettaient des hosties consacrées avec celles qui ne l'étaient pas encore en pensant que ça leur donnerait un plus. Mais ça, c'est autre choses que la mentalité du pasteur et de quelques étudiants de cette époque. C'était très vertueux de la part d'un Père Jésuite comme le Père Faire d'accepter cela pour qu'on l'accepte, lui.

Ce que vous dites du respect de l'autre, je pense qu'il y a quelque chose d'extrêmement grave, c'est en général l'attitude de l'adulte envers les jeunes, le respect de l'adolescent... Combien de drames de l'abus d'autorité du père, des parents et aussi de certains éducateurs, en particulier de certains prêtres, au niveau de l'essentiel. Quand vous avez parlé du Père Portal, qu'il voulait vous influencer pour faire telle ou telle chose, j'ai tout de suite senti cela, il y a un risque d'abus de pouvoir pour imposer des choses.

Ce n'est pas entièrement faux. Maintenant je suis assez vieux pour juger les choses autrement que je pouvais le faire quand j'étais jeune. Incontestablement, j'entrais dans un monde dont il était plus ou moins l'organisateur et qui fait que ce monde avait plus de poids dans la manière dont je pouvais penser mon avenir que de la réalité fondamentale que je pouvais lui découvrir petit à petit. Les choses sont tout à fait semblables d'ailleurs. Vous connaissez l'histoire de saint François de Salles et de sainte Chantal. Au moment où il a pensé fonder un ordre religieux, il a dit à Chantal : Je n'ai fait que penser à vous pensant toute la messe. M. Portal disait : Il aurait mieux fait de se taire. Mais tout cela est très humain.

Je pense aussi que, quand quelqu'un arrive à se réaliser parce qu'on l'a mis sur un certain chemin, il prend finalement son indépendance. Personne ne peut faire son chemin seul, nous avons tous quelque part à être aidés. Nous sommes extraordinairement solidaires les uns des autres, dans le plus et dans le moins. Est-ce que ce respect de l'autre ne doit pas se baser sur la foi en l'autre ? Je ne connais l'autre qu'à partir de ce que je connais de moi-même.

Vous êtes en train de glisser de la foi à la confiance. Par la foi, on est au niveau de la réalité du mystère qu'est l'autre. On connaît l'autre mais c'est toujours à partir de ce que je suis que je connais l'autre.

Par rapport au respect de l'autre, on peut dire à quelqu'un une parole très douloureuse en lui faisant confiance. Ne rien dire parce qu'on pense que cette personne est trop fragile, je crois qu'il y a là un malentendu.

Nous côtoyons les deux niveaux : foi et confiance. Toutes ces choses, c'est de la mousse. Lorsqu'on arrive à avoir un regard sur sa vie de suffisante ampleur, tout ça disparaît et il y a une unité fondamentale qui se manifeste et qui est indépendante des circonstances plus ou moins positives ou négatives qui ont été les pierres avec lesquelles on a construit sa vie.

(lecture page 69)

Le propagandisme, frère jumeau du sectarisme qui juge et qui condamne, ne permet pas ce respect. Il ignore aussi l'intérêt pour l'autre en dépit des raisons qu'il se donne et des apparences dont il se drape. En effet, cet intérêt doit conduire jusqu'à l'intelligence des besoins et des exigences du cheminement de l'autre, ...

Il aurait fallu dire : du cheminement particulier de l'autre. Il faut insister sur le mot "particulier" car précisément, c'est ça qui, par certains côtés, donne sa singularité à ce qu'on a à faire.

... même si ceux-ci sont fort différents des siens. Il ne permet pas non plus qu'on profite des penchants d'autrui à l'imaginaire, à l'extraordinaire, au "miraculeux" souvent cultivés par réaction, consciente ou non, contre un milieu scientiste jusqu'à l'obscurantisme. Certes, on se doit de communiquer ce qu'on croit être vrai, bien que cette "vérité" ne soit jamais proposée sans quelques errements.

Là, il y aurait toutes sortes de corrections à faire parce que je ne crois pas qu'on puisse dire : "Je crois être vrai", en prenant le sens où je l'indique. C'est une révolution très importante. Si vraiment, comme nous l'avons dit, nous n'atteignons pas le fond des choses et que nous n'avons que des modèles de la réalité, alors c'est au niveau des modèles que se fait le travail, et non pas au niveau de la vérité qui, par certains côtés a spontanément, intuitivement acquis quelque caractère absolu. Même si on accepte que cette vérité n'est pas sans erreurs, c'est tout de même une "vérité" et non pas un modèle. La différence est considérable. Si nous arrivions à être suffisamment déstabilisés parce que nos connaissances ne sont que des modèles qui nous permettent d'agir sur le réel mais qui n'ont comme vérité que leur utilité, si nous arrivions à le dire, nous supprimerions la plupart des crimes que l'humanité a faite contre elle-même car c'est au nom de la Vérité possédée qu'on démolit ceux qui ne la possèdent pas. Je crois qu'il faut le reconnaître, cela a été pendant si longtemps à l'origine des crimes commis avec la plus pure conscience de ce qu'on doit faire. Cela montre bien qu'il y a une faute de calcul. On immole les gens au nom de la Vérité. C'est le drame de notre christianisme, du catholicisme, d'autres aussi, mais je ne le sais pas, je ne sais pas si, dans les milieux orientaux, il y a eu des guerres de religion comme dans notre Occident. La puissance politique et la puissance religieuse sont intimement liées. C'est un progrès énorme mais terrible car ça déstabilise, on ne peut plus s'accrocher à quelque chose d'absolu. Par conséquent, on n'a plus de pierre pour reposer sa tête mais on a encore une tête.

Quand vous parlez de modèle, c'est une vérité provisoire ?

Pas tout à fait. Un modèle est une manière de se représenter, plus ou moins abstraitement, la réalité qui me permet d'avoir des actions qui agissent sur cette réalité. Nous manœuvrons avec une particulière inconscience la notion de cause et d'effet, cette cause qui est simultanée à l'effet, cet effet qui est sans distance de la cause. La science essaie de rompre ce lien en proposant des modèles mathématiques qui ne prétendent pas du tout épuiser la réalité mais, en travaillant dessus, sont efficaces d'une certaine façon, dans des conditions particulières. Cela est tout à fait nouveau pour nous et c'est d'autant plus important que ce qui est vrai dans les sciences, est vrai aussi, a fortiori, dans le mystère de Dieu.

Certes, on se doit de communiquer ce qu'on croit être vrai, bien que cette "vérité" ne soit jamais proposée sans quelques errements. N'est-elle pas fatalement pour une part, contingente, d'un temps et d'un lieu, et même, dans la manière de la dire, d'un être particulier ? Même si, par impossible, elle participait sans faille à l'absolu du vrai, elle aurait encore à être proposée dans la liberté que le respect de l'autre impose à l'égard de la voie qui lui est propre, inséparable de ses errances, de ses progressions et de ses reculs, des ses allures et de ses rythmes. Aussi bien aller à la vérité exige qu'on s'approche de l'authenticité, par ailleurs jamais tout à fait atteinte, par le lent et tortueux cheminement personnel de la recherche sincère; cheminement que nul ne peut enseigner ni imposer car chacun doit le découvrir lui-même et s'y consacrer selon ce qui s'efforce de devenir en lui.

Vous connaissez la différence que je fais entre sincérité et authenticité. On peut raisonnablement avoir des sincérités successives, on n'a pas des authenticités successives. L'authenticité est un élément convergent qui ne supporte pas, je dirais, des variations.

Qu'il est difficile de respecter l'autre et de lui porter intérêt véritable à celui qui plus convaincu de ce qu'il dit qu'il ne vit, en esprit et en vérité, de ce qu'il affirme, à celui aussi qui, sans avoir personnellement atteint au niveau de la foi et de la fidélité, a la fonction d'enseigner dans une société structurée en vue de gouverner ?

C'est une allusion à tous les fonctionnaires de la Vérité.

Questions - Réponses

Dans une communauté paroissiale, des gens qui ont reçu ou subi la même formation catéchétique, doctrinale, pastorale, est-ce que vous allez aider chacun à exprimer sa vie spirituelle par des questions un peu astucieuses ? On peut imaginer qu'on va recevoir autant de réponses semblables s'ils sont bien endoctrinés, s'ils sont bien disposés. S'ils ne le sont pas, on aura des réponses différentes.

Je crois qu'on aura des réponses différentes avec une attitude comparable, c'est-à-dire que les uns et les autres ne feront que s'y prêter. La différence entre se prêter et se donner, ça veut dire : est-ce que la foi dont on parle a du poids dans ma vie au point que si cette foi sombrait, ma vie serait bouleversée. Voilà ce que ça veut dire : donner du poids dans sa vie. Il faut bien l'avouer, la plupart des chrétiens seraient très ennuyés de la disparition de l'église, mais parce que c'est du désordre qui s'annonce, ce n'est pas du tout parce qu'un approfondissement spirituel est raté. C'est tout à fait différent. Si on affirme quelque chose et que cela n'a pas du poids dans ce que l'on fait, cette affirmation reste extérieure, même si on est très convaincu, surtout si on est très convaincu, au moment où les autres vous contestent. Beaucoup de chrétiens ne commencent à penser à leur doctrine que lorsqu'ils ont l'impression d'être contestés.

Au nom d'une religion d'amour, on a massacré des hommes.

Je crois que c'est un fait mais le mot "amour" peut servir à toutes sortes de choses. C'est d'un usage tellement courant dans le milieu chrétien, ça représente toutes les valeurs possibles. On peut dire que toute religion construite sur une doctrine est sectaire, surtout quand la doctrine est considérée comme la Vérité. Si vous acceptez que la doctrine, telle que nous la professons, n'est qu'une manière de modèle pour avoir une action utile sur le réel, alors, vous désabsolutisez la notion de vérité, la notion de doctrine et vous empêchez, dans une bonne mesure, ce sectarisme qui va jusqu'à l'homicide. Jusqu'à présent, nos religions, celles qui avaient une doctrine, nos religions occidentales chrétiennes sont toutes fondées sur une doctrine et toutes les discussions qu'on a jusqu'à présent sont des discussions de doctrine.

Un des intérêts de mon bouquin, c'est de préciser ce que c'est "aimer l'autre". Je le précise et on va peut-être en parler, c'est respecter l'autre et lui porter intérêt. C'est là-dessus que nous avons discuté en montrant que, non seulement la loi est insuffisante pour dire exactement ce qu'il faut faire pour respecter l'autre et lui porter intérêt, parce qu'il y a en l'homme une réalité qui dépasse, dans sa substance même, les comportements, le dire et le faire, même la conscience qu'on en a, tout ce qui se manifeste à l'extérieur et peut être perçu par les autres, quel que soit l'état spirituel dans lequel il se trouve. Il y a une réalité en nous qui ne peut être atteinte qu'au-delà de ça. Cette réalité ne peut être atteinte que lorsque nous en sommes dignes, c'est-à-dire qu'il y a une réalité personnelle qui permet justement de l'atteindre. Elle sera atteinte au niveau même où nous pourrions en vivre, de telle sorte qu'une perception de ce genre va faire naître en nous des exigences qui seront exactement à la dimension des possibilités que nous avons pour y correspondre. C'est toute la différence qu'il y a entre une fonction et cet aspect là.

Je comprends bien ce que vous dites mais, d'un autre côté, je me rappelle le temps où je n'avais pas évolué comme maintenant. Ce que vous appelez "doctrine chrétienne", ce n'est pas une doctrine, c'est un événement. J'étais œcuménique par générosité et par discipline ecclésiastique, je trouvais que c'était tellement bien de l'être mais, d'un autre côté, à l'intérieur de moi-même, je me disais que, si vraiment il y a eu cet événement que Dieu le fils est devenu un homme, ça ne m'appartient plus comme une doctrine mais comme un événement.

Cela ne vous paraît plus comme une doctrine mais quelle idée de penser que vous dites quelque chose de réel en disant que Dieu le fils est devenu homme. Il faut une aberration extraordinaire pour penser que, avec des mots dont nous ne savons pas le sens, nous faisons une phrase qui semble être la vérité. Il faut que nous changions les mots que nous employons dans l'ordre du spirituel, à l'aide de la réalité humaine que nous avons déjà vécue. Dans la mesure où nous ne le faisons qu'abstraitement, nous sommes dans l'ordre des idées, et encore des idées qui n'ont aucun rapport avec la vie spirituelle proprement dite. Quand j'étais au catéchisme, je n'avais aucune difficulté à

croire tout ce qu'on m'enseignait. Admettons que c'est de la foi dans la mesure où je lui donnais une valeur absolue mais, dans une large mesure, c'est de la crédulité. Maintenant, dans la mesure où ma crédulité faisait que ça avait du poids dans ma propre vie, au point que ça a du poids dans mon existence, à ce moment-là nous atteignons ce niveau qui dépasse le niveau des croyances et de la crédulité pour atteindre le niveau de la foi. Donc un enfant de 12 ans qui, à sa première communion, tout en étant d'une crédulité insondable, a tout de même une manière de se donner qui fait que ça marchera toute sa vie, voilà la différence et elle est considérable. Beaucoup d'autres auront eu la même crédulité mais le seul souvenir qu'ils conservent de leur première communion, c'est la grosseur du cierge. Cela risque de se transformer en incrédulité, c'est de l'incrédulité dès le commencement, de telle sorte que le poids de quelqu'un, comme nous le sommes tous, c'est de savoir le poids que cela porte dans notre vie, si ce n'est qu'un bagage supplémentaire ou si c'est quelque chose qui a un tel poids que notre vie en serait transformée si nous n'y croyons plus. En fait, on est transformé parce que nous y croyons.

Vous parlez de cette action en moi qui ne peut être sans moi mais qui n'est pas que de moi. Or on peut dire que tout ce qui est ressenti par l'homme ne peut être que de l'homme. Et deuxième question : pouvez-vous nous parler de la présence de Jésus en nous ?

Je réponds à la première question : tout ce qui se passe dans l'homme ne peut être que de l'homme. Si on dit : tout ce qui se passe dans l'homme est de l'homme, là, nous serions d'accord. Mais dans le "ce n'est que de l'homme", le "que" a un rôle négatif, comme dans l'expression : cette action n'est pas de moi comme les autres mais cette action n'est pas que de moi. C'est là-dessus qu'il faut travailler. Je crois qu'on le peut en insistant sur la profondeur de la relation entre deux êtres. Ce qui se passe en moi ne peut pas être sans moi, mais ce n'est pas de moi comme ce que l'autre, par sa présence, peut faire naître en moi. Donc je reçois, tout en étant de moi, quelque chose qui n'est pas que de moi. Je pense que les relations humaines, si elles sont véritablement analysées au point où nous avons une conception de l'homme, non pas simplement au niveau du faire, du dire, du comportement, des consciences, si vous acceptez une anthropologie où l'homme est mystère, alors l'homme ne relève pas que de la connaissance. Ce fut une des grosses difficultés de la période moderniste. Arnaque n'a qu'un mot pour parler de ces choses : l'homme intérieur. Par certains côtés, l'homme intérieur, c'est encore grossier, il faut affiner la chose. Il y a des choses extérieures qui sont du subjectif mais je pense que, tout en étant du subjectif, elles ne sont pas que du subjectif et ainsi de suite. Autrement dit, pour pouvoir discuter à fond de l'homme, il faut avoir un vocabulaire qui soit à la dimension de ce qu'on essaie d'approcher. Je crois qu'on peut affirmer que tout ce qui se passe ici-bas est de l'homme. Mais où la question va rebondir, c'est que si c'est de l'homme, ce n'est pas tout à fait que de l'homme comme ce dont il a l'initiative et dont il peut disposer à volonté. Donc ce n'est pas simplement que de l'homme, tout en étant uniquement de l'homme. Alors uniquement de l'homme, ce n'est pas de l'homme comme les autres. C'est de l'homme, ça ne peut pas exister sans l'homme mais il y a une réalité dont je ne suis pas maître, dont aucun homme n'est maître lorsqu'il le produit. C'est là où se trouve la chose.

C'est un acte de foi à partir d'une expérience ?

C'est un acte d'affirmation, de foi si vous voulez, à partir d'une expérience mais qui déborde l'affirmation parce que nous nous retrouvons devant une constatation essentielle. C'est pour cela que j'écris : nous sommes dépendants, sans préciser de quoi nous dépendons. Je crois qu'il ne faut pas préciser parce que, sitôt que vous précisez, vous idolâtrez votre dépendance, vous avez une dépendance radicale. Au point de vue métaphysique, nous n'avons pas l'être en nous-mêmes.

On peut toujours comprendre intellectuellement ces choses, on peut toujours en douter, les refuser, mais celui qui en a vécu ne peut pas en douter.

Je le croirais volontiers, s'il ne s'y refuse pas. On retrouve tout le problème de la foi, de la liberté, la différence entre la fidélité et l'obéissance. C'est là que s'insère la notion de liberté, non pas la liberté du faire et du dire, mais la liberté d'être soi. C'est tout à fait autre chose.

Pouvez-vous nous parler de la présence de Jésus en vous ?

J'aime mieux ne pas en parler mais dire ce qui s'est passé il y a 20 siècles dans un temps et dans un lieu déterminé, tout à fait différent de celui que j'ai vécu mais ça m'est contemporain. Nous sommes immergés dans le temps et l'espace et il y a en nous quelque chose qui, à partir de l'espace et du temps, se développe au-delà de l'espace et du temps. C'est ce que j'appelle "l'existence" avec tout ce que ça implique de mobilité, donc de devenir, donc d'inconsistance, d'indéfinissable. C'est à ce niveau que nous pouvons dire que ce qui s'est passé il y a 20 siècles est plus présent que les événements du Golfe.

Est-ce que vous pensez qu'il est possible de ressentir cette présence ?

Il est possible de vivre de cette actualisation. Le mot "présence" est un mot difficile parce que, immédiatement, vous pensez à une présence sensible. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce qui a été vécu il y a 20 siècles, même si c'est dans une très large mesure absolument inconnaissable et que ça ne revivra plus jamais, quand on entre un peu, à travers les écritures, dans ce que cet homme a dû vivre, sans qu'on sache exactement comment il l'a vécu, et qu'on voit ce parcours fulgurant d'une condition juive, particulièrement vigoureuse mais tout de même juive, à une perspective de liberté qui n'est pas encore digérée par les églises chrétiennes de notre époque, il y a tout de même quelque chose qui s'est passé pour qu'il y ait autour de lui des hommes qui ont cru à son retour. Quelque chose ne pouvait plus ne plus être. La résurrection, une apparition d'une façon ou d'une autre, c'est une explicitation pour dire qu'il est vivant. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Cela ne veut rien dire, il est très important de s'en rendre compte parce que, sitôt que vous forcez sur une formulation que, dans une certaine mesure, vous satisfait, vous bloquez le travail intérieur qui vous permet d'aller au-delà.

Par rapport à votre travail intérieur, quelle différence faites-vous entre la confiance et la foi ?

Je vais vous expliquer ça. Dans ma famille, je dois avoir foi en ma femme. Mais si elle est dépensière, je ne peux pas avoir confiance en elle. La confiance est au niveau des comportements, du faire, du dire, de tout ce qui peut être saisi du dehors par n'importe qui, n'importe quand. La foi est quelque chose de beaucoup plus singulier, qui est à la fois une relation très personnalisée entre l'un et l'autre, de sorte qu'il est très capital. Malheureusement, dans nos milieux catholiques, la notion de confiance est beaucoup plus fréquente que la notion de foi, surtout que la notion de foi, dans ces milieux, s'est toujours confondue avec l'adhésion à une doctrine. Comme on ne comprend rien à cette doctrine, on insiste sur la confiance.

Vous avez dit : Comme on confond ces deux notions, tout s'écroule, la confiance, la doctrine, la foi...

Lorsqu'on est simplement resté à l'adhésion, à toutes les formes extérieures, n'est-ce pas d'une doctrine, d'un comportement..., en effet, tout s'effondre. Mais la foi résiste à la rupture complète. Elle a d'ailleurs besoin, lorsque l'opération chirurgicale a été faite, de se rhabiller avec un costume plus décent qui d'ailleurs a trouvé tout de suite que la mode vient de changer et qu'il faut changer encore une fois.

Vous venez de dire qu'il ne faut même pas s'imaginer le Christ ressuscité. Il faut bien employer des mots mais tout, le Christ vivant, le plan de Dieu, c'est de la mousse. Cela aussi fait partie de vous ?

Dans mes perspectives, au lieu de dire le Christ vivant, je dis que ce qui s'est passé il y a 2000 ans est actuel pour moi, plus que les événements actuels que je vis. Il faut bien qu'on le dise. On parle du plan de Dieu. Cela ne veut pas dire que Dieu intervient dans les événements mais il intervient dans chacun d'entre nous. C'est à la fin d'une recherche en profondeur de ce qui se passe dans le monde qu'on peut découvrir une action dans le monde qui n'est pas de ce monde. Il ne faut pas le placer au début car, si vous le placez au début, c'est le père Cromagnon qui s'assoit sur le trône. Le père Cromagnon ne peut pas supporter les critiques de la science mais le père Cromagnon n'est plus possible pour nous. Nous n'y croyons pas, même si nous l'affirmons et avec d'autant plus de vigueur qu'autour de nous on le nie.

C'est à travers une compréhension en profondeur de ce qui s'est passé depuis n siècles et pas simplement 20 qu'on découvre une action entée en nous, sous des formes infiniment plus souples, nuancées, redressantes, que nous pouvons nous-mêmes découvrir, dans notre propre vie, et que nous pouvons aussi dans une certaine mesure découvrir dans la vie du monde. C'est ce qui fait qu'on peut dire, malgré les difficultés que ça présente, que, malgré tous les reculs, toutes les dégénérescences, il y a tout de même, dans l'humanité, indépendamment même de tous les gouvernements, indépendamment même au moins en apparence de toutes les infidélités individuelles, quelque chose monte. Si on regarde un espace de temps suffisant, il se passe la chose suivante, c'est que la montée l'emporte sur les descentes. C'est une des difficultés majeures que présente Newman. Il ne concevait que la progression et cela a été un élément difficile dans la crise moderniste parce que quelqu'un comme Loisy ou d'autres, Blonde, insistaient sur cet aspect tandis que Arnaque, qui n'était pas assujéti à une perspective de Newman, insistait sur le fait qu'il y avait des choses qui étaient positives et d'autres qui étaient négatives. Teilhard, je ne crois pas qu'il ait abordé la question de la même manière. Il a pris des espaces de temps suffisamment larges pour que le progrès mais je crois qu'il y a eu de multiples échecs, de multiples impasses, avant de trouver la voie qui permet d'aller au-delà.

Je me posais la question de l'ancien testament. Jésus était dans l'ancienne alliance, c'est un juif et pour moi, mon ancien testament, c'est mon christianisme.

A mon idée que je crois bonne, ce qui monte en nous, nous ne devons pas avoir besoin, pour le

justifier, d'y trouver quelques versets de l'ancien testament. Je trouve que c'est une forme très médiocre et très fréquente où précisément les pensées vigoureuses, comme Teilhard qui a eu la chance d'avoir chez les Ephésiens ou les Calaisien tout un vocabulaire qui lui allait comme un gant, mais ça n'a rien à voir avec ce que Paul pensait. Pourquoi vouloir s'appuyer sur de petites notations comme ça, qui n'ont pas d'autorité. Arnaque l'a fort bien compris en disant que les chrétiens n'ont pas à se référer à l'évangile sur la manière de se comporter dans le monde ici-bas, parce que c'est un monde d'il y a 20 siècles qui est différent du nôtre. Je crois que l'évangile peut nous aider à devenir des vivants mais c'est en devenant des vivants que nous inventons, sous l'action de Dieu. Il y a dans la vie quelque chose qui n'est pas nécessairement dans le texte, dans la ligne de ce que l'évangile a dit, parce que les évangiles sont encore très marqués par la mentalité, les intérêts de l'époque où ils ont été écrits.

Les instincts fondamentaux (page 70)

Si le respect de l'autre et l'intérêt qu'on doit lui porter se refusent à toute exception, s'ils s'étendent à quiconque et sont d'ordinaire occasionnels, il n'en est pas de même des relations dont les instincts fondamentaux de l'homme sont l'origine et que toute vie a à connaître : amour, maternité et paternité. Celles-ci sont par nature des plus électives et, par les responsabilités considérables qu'elles comportent, leur rupture dans le temps est le signe de leur échec, non pas de leur caractère en soi éphémère seulement.

parce que c'est une relation entre deux hommes, entre deux êtres

Ces relations liées à de particulières affinités sont pour beaucoup les seules occasions d'avoir à se soumettre...

le mot "soumettre" n'est pas mauvais, d'avoir à "correspondre", de manière à ce que ça indique un peu plus la notion de liberté dans l'activité

... à des exigences dont les conséquences se montrent souvent extrêmes par leur importance et leur permanence. Ces exigences les poignent dans l'intime comme l'élan vital et l'instinct de conservation. *Dans tout ce bouquin, il y a une chose qui manque évidemment, que j'ai découvert depuis, c'est que les instincts fondamentaux, ce ne sont pas seulement l'amour, la paternité, mais les instincts religieux car nous sommes des êtres religieux par instinct, fils spirituel du père Cromagnon. Il a des idées fausses sur Dieu mais il les a et toute sa vie spirituelle va consister, à partir des idées fausses sur Dieu qui lui donne une certaine valeur spirituelle à transformer ce Dieu petit à petit : tout-puissant, omniscient..., en ce Dieu essentiellement intime dans l'action, à la précarité et à la liberté que l'homme peut et doit exercer pour pouvoir y correspondre. C'est toute la vie spirituelle.*

Aussi s'imposent-elles à leurs comportements plus directement que nombre d'autres exigences auxquelles d'ordinaire les hommes demeurent insensibles, car c'est trop discrètement qu'elles se suggèrent à leur esprit et qu'elles appellent de leur part une réponse.

Ces relations peuvent conduire les hommes à accéder, de façon consciente ou non, à la vie spirituelle s'ils sont ainsi portés à des manières d'être qui leur sont propres, à la différence de celles qu'ils ont suivies jusqu'à présent de façon aveugle par une soumission sans problèmes aux coutumes et traditions de leur milieu ou au contraire par une contestation systématique.

Cela correspond à ce que nous disions au niveau de simple moralité

Toutefois pour que, dans le déploiement de ces instincts, se produise l'accès à la vie spirituelle, il est nécessaire que le respect de l'autre et l'intérêt pour lui soient observés.

Alors ça va se développer entre des êtres singuliers, en particulier. Il n'est pas question d'aimer tout le monde, il est question de respecter tout le monde, de leur porter intérêt. Mais je ne peux pas aimer tout le monde. C'est là une des grosses difficultés de notre prédication car nous mettons le mot "amour" dans une telle confusion que nous lui enlevons toute valeur, par une inflation qui est impossible à satisfaire.

L'amour humain se crée dans le respect de l'autre et l'intérêt qu'on se doit de lui porter (page 71)

Sans nul doute lorsque les êtres ont dépassé les crises de l'adolescence et atteint une première maturité, lorsque la vision de l'avenir est venue donner son sérieux à la ferveur du présent, à l'heure de l'amour naissant et de la fondation du couple, chacun est incliné dans le sens des exigences qu'imposent le respect de l'autre et l'intérêt pour l'autre, lesquels la ferveur transforme alors en particulières attentions et sollicitude. Mais par la suite, à mesure que les instincts s'exercent, se développent et se déploient dans leurs violences ou dans leurs attentes passionnées, ils ne portent plus

spontanément à ces attitudes nobles et généreuses. En effet au cœur même de ces pulsions, il y a un désir de possession, d'identification à soi, qui ne respecte pas l'autre; un appétit de se livrer, de s'identifier à l'autre, qui n'est pas sollicitude pour l'autre. Aussi bien lorsque ces instincts puissants mais aveugles, centrés en dépit des apparences sur ceux qui en sont possédés plus encore que vivifiés, ne sont pas orientés à temps par ce respect et cette sollicitude, ils dégènèrent rapidement, soit en jetant le masque et en asservissant, soit en disparaissant sans laisser d'autres traces que la mémoire vite estompée de sentiments devenus des sensibilités incompréhensibles.

Par ailleurs, de même que l'amour humain ne doit pas naître seulement du respect et de la sollicitude, *autrement on aimerait tout le monde*

il demande bien autre chose aussi pour durer et se développer, pour approfondir et affiner chez ceux qui s'aiment une intelligence mutuelle capable de leur permettre d'aller au-delà des horizons pourtant déjà merveilleux qui, au départ, se sont laissés entrevoir et qu'on a même cru alors avoir atteints...

on aurait pu mettre "définitivement atteints"

C'est pourquoi, chemin faisant, apparaissent à chacun avec leur caractère impérieux des exigences, conditions particulières de son propre développement spirituel, qui s'imposent à lui pour qu'il corresponde et collabore, autant que cela est possible et donné à la croissance humaine de l'autre.

parce que ce sont des lois générales et nous sommes sur le plan du particulier, du singulier.

Les exigences personnelles que fait naître l'amour et les contestations intimes qui en résultent (page 72)

Le développement de l'amour est la source d'exigences intimes dont nul enseignement ne saurait donner à lui seul l'idée, et que nulle loi n'est en mesure d'imposer, tant ses exigences relèvent de la délicatesse des intuitions et de la justesse des inventions du cœur, tant elles sont particulières à chacun, dépendant de l'état spirituel où l'un et l'autre se trouvent.

Il y aurait peut-être tout un développement que je vais faire maintenant car nous ne connaissons l'autre qu'à travers la représentation que nous nous en faisons. Tout ce que nous venons de dire est là-dedans. Il est important, là comme ailleurs, de ne pas confondre le réel avec la représentation qu'on en a.

Aussi bien, chez les êtres qui ne sont pas encore assez mûrs, ces exigences apparaissent souvent de façon trop confuse pour qu'ils en aient à temps une conscience claire et qu'ils puissent les observer. (Chacun peut le comprendre dans sa propre histoire.) C'est seulement plus tard, d'ordinaire trop tard, qu'ils les découvrent, et encore, quand il y arrivent en dépit des autodéfenses qui les protègent de l'intelligence de leur passé...

Une certaine maturité spirituelle est de regarder, non pas uniquement avec des verres roses, ce qu'on a vécu. Il y a des autodéfenses qui nous protègent de certaines heures, de certains errements, de certains vertiges. Mais quand nous sommes capables de les regarder vraiment, directement, à ce moment-là, dans une certaine mesure, ils ne sont plus négatifs mais ils nous apportent quelque chose pour la compréhension de la condition humaine qu'aucun enseignement, aucune expérience ordinaire ne peut véritablement donner. Je ne dis pas qu'il faut divorcer trois fois dans sa vie pour avoir enfin une idée claire sur le mariage mais, dans une certaine mesure, à travers les échecs que chacun d'entre nous rencontre dans sa propre vie conjugale, nous développons une maturité qui ne sera jamais la conséquence des sermons que nous entendons dans les Foyers de Charité.

Souvent les idées préconçues et les sensibilités spontanées, conséquences d'une hérédité janséniste, d'une éducation puritaine ou de théories fausses sur ce qui est "naturel" et sur ce qui ne l'est pas, conduisent à rester étranger à ces exigences, parfois même à les combattre comme des tentations. De même la stricte observance de lois qui se présentent imposées de façon générale à tous, quel que soit le niveau spirituel, peut donner l'occasion de se distraire de ces exigences et le prétexte de s'en dispenser.

Tout ça, c'est écrit par moi et pour moi. Il est certain que pour nos jeunes la réalité janséniste est un peu liquidée mais ce n'est pas sûr car, par réaction, je crois que des pères de famille qui ont été élevés très librement ont un sens de l'autorité paternelle qui compense.

Quand ces exigences sont suffisamment reconnues, elles soulèvent des contestations vigoureuses en chacun, tant elles se heurtent aux complexités et aux ambiguïtés de sa nature.

Il ne faut pas l'oublier, nous sortons tous d'une jungle qui ne ressemble pas du tout au paradis terrestre de la bible.

Celle-ci se trouve frustrée ou blessée plus qu'il ne saurait se l'avouer. C'est le temps, qui peut durer toute la vie, où l'on se découvre submergé, sinon emporté, par les flots chaotiques et tempétueux des mouvements primitifs dont les rêves ne laissent que des images évanescentes, où l'on se surprend

instable et d'une fragilité qui semble rendre improbable la durée d'un amour qui paraissait au début assuré, où l'on se sent capable du pire tandis qu'on se croyait à la mesure du meilleur... On en arrive à connaître des heures où l'idée qu'on avait de soi-même, outragée, pousse à s'enfuir de son amour comme on se détourne d'un mirage; des heures, au contraire, où on est porté à s'y engloutir et, avilissant son amour, à ne chercher en l'autre que ce qu'on peut y prendre, se niant en le niant.

Difficile genèse, aux étapes diverses, échelonnées tout au long de la vie, au cours de laquelle non seulement le passé personnel de l'homme, vécu par lui dans l'ignorance de ce qu'il comportait de capital pour sa destinée, mais aussi le passé proche de sa famille et celui, très lointain, perdu dans la nuit du temps de sa souche - tous profondément enracinés en lui plus qu'il ne pourrait le savoir - sont secrètement actifs pour participer à ses croissances humaines ou au contraire pour le pousser à avorter spirituellement. Ce que l'homme a besoin de recevoir pour grandir est un mélange inextricable du meilleur et du pire qu'il ne sait pas au départ franchement distinguer, tant les légères et furtives intuitions dont il peut se servir pour éclairer sa voie sont alourdies par des préjugés viscéraux dont il ne se dégagera jamais complètement, et contaminés par les conduites communément pratiquées dans son milieu de vie...

C'est clair mais c'est à chacun d'entre nous de le penser pour soi.

Ce qui, en puissance en lui d'une façon qui lui est propre, cherche à naître, se trouve associé inéluctablement à ce qui, intérieurement en lui comme en tous, tend au contraire à l'ensevelir dans la fosse commune. Difficile cheminement dans un dédale d'incertitudes et de contradictions à peine conscientes, semées de vertiges, de crises et de violences que nulle volonté ne saurait éviter ni même immédiatement dominer ! La foi en soi et la foi en l'autre, même non reconnues dans leur originalité vécue, permettent à l'homme de le mener à bonne fin quand il se soumet tant bien que mal, mais aussi de mieux en mieux, aux exigences qui s'imposent en conscience à lui et le fait précisément, d'ailleurs plus ou moins explicitement, grâce à elles.

Grâce à elles, je crois que ce n'est pas banal : à mesure qu'on est fidèle à ce qu'on doit être, on est plus fréquemment intelligent de ce qu'on doit devenir et, par certains côtés, on l'est mieux aussi. C'est ça, l'idée.

C'est chez un tel homme, bien que cette foi en soi et cette foi en l'autre s'efforcent dans la zone qui voisine son mystère et lui reste inconnue, elles sont, au long de ses jours, à la secrète origine d'une ténacité aveugle mais persévérante, d'une patience sans espoir mais sans abandon.

Je crois que c'est une découverte qu'on peut faire après. Comment tu as pu tenir dans une telle situation, pendant des années, comment cela s'est-il fait ? A ce moment-là, tu te tenais sans t'en rendre compte. Il y avait une ténacité, une certaine manière d'endosser les coups qui paraît étrange lorsque, précisément, on y retourne, après avoir suffisamment vécu pour ne pas être trop obnubilé par les autodéfenses.

Cette ténacité et cette patience permettent de rendre finalement possible pour lui ce qui, à juste titre, aurait dû paraître, vu du dehors, avoir l'improbabilité de l'impossible tant sur sa voie se sont présentées d'impasses où il s'est trouvé engagé sans le savoir et dont il a été protégé avant même de les avoir reconnus...

Tout cela, vous en avez l'expérience. Chacun traverse des choses de ce genre. Si vous n'avez pas ça dans votre passé, autant que vous mouriez tout de suite, il n'y a plus rien à découvrir, presque tout est foutu.

Cette foi en soi et cette foi en l'autre n'ont-elles pas appelé en cet homme, au cœur de ses attitudes spontanées et de ses sursauts vitaux, une action qui semble venir de plus loin et de plus haut, tant, se manifestant à propos, ces attitudes se montrent justes et ces sursauts puissants...

C'est une autre manière d'aborder cette action en nous qui n'est pas que de nous mais qui ne peut pas se passer sans nous.

Questions - Réponses

Vous avez dit que les chrétiens ne peuvent pas se servir de l'évangile pour découvrir comment vivre aujourd'hui.

A mon point de vue, si on prend l'évangile comme un modèle de comportements, les temps sont tellement différents qu'on ne peut vraiment pas transformer sans presque faire des changements radicaux des choses. Ce qui est visé, l'idée d'Harnack, c'est que l'évangile s'adresse au fond de l'homme. C'est donc au niveau du fond de l'homme que l'évangile peut être médité, de sorte que ce n'est pas au niveau des comportements, mais au niveau des choses fondamentales que nous vivons. Prenons mon vocabulaire. Ce n'est pas au niveau de notre vie, c'est au niveau de notre existence.

Ce n'est pas au niveau de la vie morale.

Ce n'est pas au niveau de la simple moralité, c'est au niveau de la vie spirituelle.

On peut enchaîner en disant que l'évangile peut nous aider à devenir des vivants.

Devenir des vivants, dans l'expression que nous prenons là, c'est de devenir des spirituels, capables de découvrir en eux des exigences intérieures qui vont dicter pour eux, à leur époque, des comportements qu'ils doivent avoir.

C'est à ce niveau que Jésus est le chemin

C'est à ce niveau que Jésus est le chemin universel parce que c'est un des aspects d'Harnack, même s'il n'avait pas le même vocabulaire. Il y avait dans le message de Jésus quelque chose d'universel qui ne dépendait pas des temps et des lieux. C'est une des difficultés qu'il rencontrait avec l'exégète Loisy parce que, au contraire, Loisy se contentait, se concentrait, avec quelque volonté systématique, à voir les choses au niveau des textes, des temps et des lieux. La position d'Harnack n'est pas tout à fait le mien en ce sens que, pour moi, ce n'est pas l'évangile qui m'interpelle, c'est ce que Jésus, tel que je me le représente à partir de l'évangile, mais aussi à partir de ce que j'ai moi-même à vivre, qui me permet de découvrir en lui une interpellation en profondeur qui peut être vraie pour moi, mais qui peut être vraie pour tous les autres, dans la mesure où ils sont capables de l'entendre.

L'évangile ne vous interpelle pas ?

L'évangile ne m'interpelle pas au niveau des comportements mais il m'interpelle au niveau où il me faut découvrir au-delà des textes la réalité fondamentale que Jésus a vécue et qui est à l'origine des textes de l'évangile. C'est tout un renversement parce que, jusqu'à présent, nous n'avons jamais considéré l'évangile que comme une doctrine, un message, sous une forme d'ailleurs qui était intéressante mais qui est un peu courte. Quand Jacob dit que, pour comprendre le message, il faut avoir l'intelligence du messenger, il est en plein dans la direction que je suis en train de vous dire. Seulement, pour que les choses soient suffisamment précisées, il ne faudrait tout de même pas que le messenger soit, pour ainsi dire, complètement décrit par le message. Il y a, dans le messenger, une histoire, une profondeur, que chacun d'entre nous doit découvrir à travers un texte qui n'est pas fait pour nous le dire et à la lumière de l'intelligence que nous avons de nous-mêmes. C'est toujours cette idée que nous avons développée souvent ici, une religion ne peut pas être universelle par une doctrine. Alors on a essayé, ces temps derniers, vu que le problème se pose avec une acuité nouvelle, vu que sont très différents les univers mentaux que nous connaissons maintenant sur la terre, sur la planète, on a essayé et on a fait cette acculturation que Arrupe, le général des Jésuites, avait lancée. A mon point de vue, ce n'est pas possible, c'est encore rester sur un plan purement intellectuel. C'est pour ça que moi, je parle toujours de "l'orthopistie" plutôt que de l'orthodoxie. Il y a 36 orthodoxies, il n'y a qu'une orthopistie. Seulement, les ecclésiastiques ne savent pas ce qu'est l'orthopistie et, s'il y a 36 orthodoxies, où sont-ils, à quoi servent-ils ?

Cela relativise beaucoup ce qu'on appelle l'enseignement de Jésus.

Dans la mesure où ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, même au-delà de ce qu'il a dit et fait, ce qu'on en a compris, ce qu'on en a retenu après son départ, même si c'est plus ou moins éclairé et d'une manière assez ambiguë par la résurrection, cela n'épuise pas Jésus.

Mais alors dans la prédication, souvent pour prouver ces histoires, on recourt à un texte d'évangile. Dans ce que vous dites, c'est une chose qu'il ne faudrait plus faire ?

C'est-à-dire qu'il ne faudrait pas se limiter à cela. On peut très bien méditer sur l'évangile au niveau des comportements. C'est ce qu'on a fait depuis 20 siècles. Si on n'a pas trop d'imagination, on peut ressortir du chapeau haut-de-forme tout ce qu'on veut. Éliminons cette perspective mais ça ne me paraît pas suffisant. Ce que les disciples ont compris de Jésus lorsqu'il était avec eux, dans une certaine mesure, c'est extrêmement limité par leur propre mentalité, leur temps et leur lieu mais il y avait une foi en Jésus qui a été suffisamment vigoureuse pour le suivre jusqu'au bout, malgré toutes les idées qu'ils pouvaient avoir sur celui qui devait venir et qui contredisaient ce que Jésus devenait. Une des plus grosses difficultés, me semble-t-il, de l'église du départ, c'est de se laver du ridicule de la mort d'un homme qui voulait le royaume et qui est mort sur une croix comme un esclave. Arriver à lever ce ridicule parce qu'enfin, dans la discussion avec les juifs, c'était un handicap mortel. Le ridicule est la forme la plus nocive de l'infidélité, si vous voulez. Alors la grande manière dont on s'en est sorti pour se laver de cette chose ridicule, c'est d'avoir pris le passage d'Isaïe. Seulement le malheur, c'est que dans la passion d'Isaïe, il y a une conception de Dieu absolument inacceptable. Elle nous a poursuivis depuis 20 siècles et nous n'en sommes pas encore sortis. On a toujours la même idée. Pour atteindre véritablement, pour faire une approche, pour avoir une représentation de Dieu qui corresponde vraiment à nos possibilités pour devenir davantage nous-mêmes, il faut nous dégager de la représentation du départ qui est fautive et grâce à la ferveur que nous avons reçue de cette représentation du départ, même si elle est fautive, nous

approcher d'une autre perspective.

C'est ce que Jean Jacob voulait dire quand il disait qu'on avait pris l'habitude d'habiller nos doctrines d'évangile. Mais l'allusion que vous faites d'Isaïe, le serviteur souffrant, ça a été une idée de génie parce que, pour les juifs, ce n'était pas pensable que Dieu abandonne un juste.

C'est là que la polémique avec les juifs a pris un caractère important par le fait même que c'était, pour les chrétiens, une manière de se disculper du ridicule de la mort de Jésus. En revanche, il y avait une conception de Dieu tout à fait différente. Ce sont des choses qu'il faudrait creuser. Il faudrait montrer que la bible est l'histoire de Dieu dans le monde, c'est l'histoire du développement progressif de la représentation de Dieu dans le monde. Je vous en ai déjà parlé. Je vais vous donner des exemples. Je vais vous le dire d'une manière un peu ridicule.

1- Dieu crée le paradis terrestre, Adam et Eve. Pourquoi, dans notre représentation, avons-nous voulu que Dieu plante un arbre où on ne devait rien toucher, dont on ne devait pas cueillir les fruits ? C'est pour manifester sa puissance. Mais les idées principales des représentations jusqu'à maintenant, c'est que Dieu est tout-puissant. Donc il fallait que Dieu plante un arbre où se manifestait sa toute-puissance vis-à-vis d'Adam et Eve. Résultat catastrophique !

2- Caïn et Abel. Ils font chacun leur boulot. Ils offrent les fruits de leur travail. Pourquoi Dieu a-t-il accepté le sacrifice d'Abel et a refusé celui de Caïn ? Pour montrer sa puissance, résultat catastrophique !

Je pense que, à mesure qu'on avance dans les siècles, on s'aperçoit petit à petit d'une représentation de Dieu qui va devenir de plus en plus intérieure, tout en étant toujours plus ou moins contestée par une représentation d'un Dieu qui se manifeste par sa toute-puissance dans le culte. C'est le temple, c'est Jérusalem, c'est le sacerdoce, tout ce qui est objectif... Voyez les deux derniers prophètes. Ezéchiel qui est le sacerdotaliste né et Jérémie qui est au contraire celui qui dit que la loi que vous avez à observer n'est plus inscrite sur la pierre, elle est gravée dans votre cœur. C'est un progrès énorme mais pas suffisant. Jésus est arrivé après et il dit que cette loi qui nous est intérieure, elle nous est personnelle de telle sorte que, d'une certaine manière, la loi, dans son ordre général telle qu'on pouvait la concevoir du temps d'Ezéchiel ou même du temps de Jérémie, est dépassée. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin pour affirmer la grandeur de l'homme et que là, dans une certaine mesure, on a une présence de Dieu qui s'efforce de pointer dans un devenir de l'homme où l'homme a la part maîtresse, par sa responsabilité.

Tout à l'heure, on mettait l'homme dans la dépendance de Dieu. je crois qu'il faut dire, dans les conceptions, les perspectives de l'évangile, que c'est Dieu qui se met dans la dépendance de l'homme. Reprenons les choses d'une autre manière. C'est l'idée, c'est notre représentation de Dieu qui est en train de changer. Nous avons toujours dans les tripes la représentation d'un Dieu tout-puissant, omniprésent et ainsi de suite et, avec ça, vous devez être dans la ligne de la loi mais pas dans la ligne de l'évangile tel que, du moins, on le voit apparaître à travers un certain nombre de textes de l'évangile. Par exemple, je parle surtout de l'évangile de Matthieu parce que celui de Marc est un peu différent. Dans son chapitre 21, on a trois paraboles qui sont très significatives : la parabole des talents, celle des vierges folles et des vierges sages et celle du jugement dernier. Ces paraboles utilisent des matériaux tout à fait étrangers les uns aux autres mais ils sont convergents. Celui qui a reçu cinq talents, on ne lui dit rien mais il en a gagné cinq autres et il est récompensé. Au contraire, celui qui n'avait qu'un talent et qui s'est dit que le maître pourrait le lui redemander est puni. Le maximum, c'est le jugement dernier où les gens sont récompensés pour une bonne action qu'ils ne savent pas avoir faite et les autres sont punis pour une action qu'ils auraient certainement faite s'ils avaient su qu'elle était bonne. C'est difficile d'aller beaucoup plus loin dans cette direction.

Vous avez parlé d'Abraham. Il me semble que ça ne va pas très bien avec ce que vous venez de dire.

Si ça va très bien parce que, à mesure que les choses se développent, l'homme fait la leçon à Dieu et l'humanise. Quand il a une représentation de Dieu, du genre de la religion d'Abraham, avant qu'il s'appelle Abraham, la religion des ancêtres, on lui demande le sacrifice humain de son fils. Il s'y refuse. Il n'est pas possible que la représentation de Dieu fasse que ce Dieu lui impose une chose de ce genre. Mieux que ça, vous savez qu'il négocie avec Dieu la destruction de Sodome : s'il y avait 10 justes... On arrive jusqu'à un seul, la valeur unique de l'homme et non pas le poids de la population. Je suis convaincu qu'en prenant ce fil directeur, c'est évidemment une interprétation un peu baroque, mais on verrait que petit à petit la représentation peut se perfectionner. C'est pour ça que le mot "représentation" est important car si on dit que c'est ce qu'on sait de Dieu, c'est foutu. Ce que je sais de Dieu, ou bien c'est faux, ou bien c'est vrai. Il y a dans la représentation une souplesse d'approfondissement, de purification, de finesse qui ne se trouvent pas dans les perspectives où on atteint directement le réel. Je suis convaincu que, dans une direction de ce genre,

on aurait de nombreux faits où on pourrait constater que, petit à petit, l'homme moralise Dieu. Ce n'est pas de moi, c'est de Varillon. Dans la discussion que j'ai eu avec lui, il m'a dit : "L'homme moralise Dieu".

On peut penser la chose autrement : l'homme avait des idées sur Dieu tellement grossières mais il s'affine petit à petit s'il en a moins.

Ce que vous appelez des idées, j'appelle cela des représentations, mais c'est tout à fait la même chose.

Cette religion d'Abraham qui acceptait les sacrifices humains, elle venait de Dieu, du Dieu qu'ils s'étaient construit. Voilà exactement ce qu'on nous a enseigné au catéchisme. On nous enseignait que Dieu avait sacrifié son fils unique pour nos péchés. Toute une théologie a été construite là-dessus qui, dans une certaine structure, n'est plus possible maintenant pour nous.

Donc tout le cheminement qui s'est fait dans l'ancien testament est réduit à zéro ?

Je pense qu'il y a eu des reculs très accentués entre des paraboles comme celle des talents et d'autres endroits de l'évangile : pas un iota de la loi... Une des difficultés majeures de ces interprétations, c'est que Jésus a évolué. Il est très probable qu'au départ, il était pharisien et, dans une certaine mesure, dans le genre de Jean-Baptiste : pas un iota de la loi ! Si on a conservé ces phrases, on se rend compte qu'on arrive à des positions diamétralement opposées qui refusent l'évolution intérieure que Jésus a pu connaître en passant d'une loi qui s'imposait d'une façon absolue (dans la direction d'Ezéchiel) à une loi essentiellement intérieure (dans la direction de Jérémie), mais avec un élément plus personnel qui est, je crois, de Jésus. De Jésus mais tout de suite vous avez d'autres qui ont immédiatement embarqué dans cette histoire. Quand Paul dit que nous sommes totalement libres et que tout ne convient pas, c'est nous qui commandons, c'est un des aspects de l'éthique qui est évidemment extrêmement intérieur. Je pense qu'un des disciples le plus fidèle à Jésus, c'est Étienne. C'est un Grec particulièrement ouvert qui était dans la ligne de ce que Jésus vivait à la fin, où on peut penser que Jésus désespérait d'Israël. Dans le topo qu'il fait dans les Actes, après une partie très classique, vient une partie d'une polémique violente où il va jusqu'à dire : Vous avez le culot d'imposer à Dieu une demeure sur cette terre. Ce n'est pas facile de faire digérer cela par des gens qui ont un sens de l'église particulièrement incarné.

Ce que je trouve de plus remarquable, c'est que Jésus a refusé l'idée du sacrifice qu'on avait avant lui et qu'on n'a pas manqué de reprendre après, d'utiliser sa mort pour dire que c'était Dieu qui avait sacrifié son fils.

Je crois que c'est un des aspects où le progrès collectif s'est développé aujourd'hui. A cause des sciences, de la mentalité scientifique, on essaie de donner un poids convenable aux mots qu'on emploie. Il n'y a pas de domaine où on est plus irréaliste que dans le domaine religieux. C'est pourtant le domaine où on devrait être le plus authentique parce qu'il faut coïncider entre ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on pense, ce qu'on s'avoue... Dans notre christianisme, presque tous et presque partout, nous faisons comme si...

Je crois tout de même que beaucoup plus de gens se posent des questions.

Je le pense volontiers. C'est pourquoi nous sommes dans une période qui annonce des changements importants mais qui ne vont pas se faire sans crises dont la dimension n'est pas à notre portée.

Si on admet ou qu'on commence à admettre un peu partout que Jésus n'est pas le fils de Dieu, au sens où nous l'entendons, tout est bouleversé, la résurrection et tout...

Jésus est bien le fils de Dieu. Il n'a jamais dit : Je suis Dieu, mais il a bien dit : Je suis le fils de Dieu.

Mais le mot "fils de Dieu" a le poids qui correspond au sens qu'on lui donne. Vous êtes bien "fille de Dieu". Dans les discussions au temps du modernisme, les intégristes de l'époque affirmaient : si Jésus n'a pas dit qu'il était Dieu, notre croyance est vaine. Voilà une conception rationaliste ! Pour eux, la foi était l'adhésion à des croyances sur un plan rationnel, couronné par la grâce mais détaché de la grâce car elle n'a pas d'élément particulièrement dynamique pour l'adhésion aux croyances. On adhère à un paquet de propositions intellectuelles parce que c'est raisonnable, c'est rationnel. Dans la mesure où précisément la grâce nous est donnée, ça devient de la foi. Vous savez cela aussi bien que moi. C'est dans les perspectives théologiques de la scolastique.

Je voudrais revenir sur ce je viens de dire au sujet de la résurrection. Je ne parle pas dans le sens de Jésus vivant, dans le sens que les apôtres se sont rendus compte qu'il était vivant pour eux. Je pense à la mentalité de ceux qui disent qu'il est ressuscité parce qu'il était le fils de Dieu. Il avait cette puissance.

A mon point de vue, c'est déjà une entourloupette. Les disciples de Jésus, sous le fait d'un travail intérieur dont je ne peux rien préciser mais qui n'avait pas grand-chose à faire avec la théologie, se sont dit que ce qui avait été vécu avec lui ne pouvait pas disparaître et que, d'une façon ou d'une autre, c'est apparu. Ensuite, on a construit un système mais il ne faut tout de même pas que le

Le système soit à l'origine d'une affirmation qui vient d'une vie spirituelle directe de gens qui ne sont pas du tout des théologiens. Alors quand on dit qu'il ne pouvait pas ne pas ressusciter puisqu'il était Dieu... De fait, je me souviens que, dans mon catéchisme au début du siècle, on n'insistait pas tellement sur la résurrection, ça allait de soi puisqu'il était Dieu, tandis que maintenant il y a un certain esprit critique, on va prendre les choses d'une façon plus symbolique. En tout cas, indépendamment de l'aspect proprement intellectuel, ce que chacun d'entre nous met sous ces mots ne dépend pas simplement du sens grammatical des mots mais de la vie spirituelle que je peux avoir, c'est-à-dire de cette présence, de cette actualité dont je vous parlais qui fait que ce qui s'est passé il y a 20 siècles est pour moi plus présent dans ce que je vis aujourd'hui, a plus de poids dans ce que je vis aujourd'hui que les événements quotidiens que je peux rencontrer. C'est quelque chose. Évidemment, ça ne peut pas être dit partout mais, incontestablement, c'est ça, c'est dans cette direction qu'il faut aller. Autrement, tous les gens intelligents, tous les gens spirituels, s'en iront. Les spirituels qui sont en dehors ne viendront pas. C'est la meilleure manière de faire le vide, que les gens partent et que les autres ne viennent pas. Le vide parfait est au bout de la séance.

L'importance que vous donnez au fait Jésus, est-ce que ça n'appelle pas une intervention trop directe de Dieu ?

Dans la mesure où l'affirmation qu'il m'est présent n'est pas la simple conséquence automatique de mes connaissances sur Jésus qui sont réduites mais une activité créatrice qui est en fonction de ce que je suis, de la vie que je mène mais aussi d'une chose qui est en moi et qui n'est pas tout à fait que de moi. Nous retrouvons les choses. Voir ce fils de Dieu, ça donne pour moi du poids à l'expression "fils de Dieu. Cela veut dire, ce qui se trouve dans le 4^{ème} évangile, que tout ce que Jésus a dit, il l'a reçu de son père, il l'a reçu de la représentation que Jésus se faisait de Dieu sous la forme du père. Inversement, une inter-communion continue dans les deux sens entre ce Dieu qu'il se représente sous la forme d'un père, et c'est significatif de ce que ça veut dire dans le concret, et ce qu'il dit lui-même. Vous avez cela dans l'évangile de Jean et dans celui de Marc. Dans l'évangile de Marc, le secret messianique : Jésus se refuse absolument à tous les titres qu'on lui donne, sauf à un moment donné. A mon point de vue, dès qu'on donne un titre à quelqu'un, on l'enferme dans les conséquences de ce titre. Si vous acceptez que Jésus n'a été essentiellement mû que par ce qui montait en lui, dans cette communion avec ce Dieu dont il avait une représentation de paternité, si vous acceptez cela, il refuse absolument qu'on lui dise qu'il doit être le messie comme on le pensait immédiatement. Autrement dit, refuser toutes les limitations posées a priori par quelque titre que ce soit à l'activité que nous devons avoir par fidélité profonde à ce qui monte en nous. Je ne dis pas que ce soit plus ou moins indirectement proposé par ces idées-là mais il y a tout de même une différence entre ce qui peut être l'occasion d'une prise de conscience intime et cette prise de conscience intime par certains côtés est tout de même d'un autre ordre que de l'ordre purement intellectuel.

Son père serait tout ce qui n'est pas que de lui ?

Non. Quand il parle de son père, c'est pour dire que tout ce qu'il a reçu, il l'a reçu de Dieu. Il a une représentation de Dieu qui fait qu'il l'a reçu de Dieu.

Ce par quoi il se sent engendré à lui-même ?

Engendré à lui-même par la fidélité profonde à ce qui montait en lui et qui n'était pas que de lui.

Quand vous parlez de la fidélité de Jésus, je me pose la question : est-ce que Jésus a eu la foi ? Est-ce que la foi de Jésus a grandi ?

Je n'en sais rien mais je pense que lorsque Jésus a pu dire que pas un iota de la loi ne sautera, il avait une représentation de Dieu fort différente de celle dont nous venons de parler, s'il l'a dit. A mon point de vue, il est extrêmement vraisemblable qu'au départ, avec Jean-Baptiste, c'était bien dans cette ligne, la ligne d'Ezéchiel. Mais dès le commencement, quand il est revenu du désert, c'est uniquement dans l'évangile de Jean, on le voit baptiser de son côté, concurrencer Jean-Baptiste. Il y a une dispute entre les disciples et il s'en va. Lorsque Jean-Baptiste est arrêté, il va au tout venant. Or sitôt qu'on va au tout venant, ça implique une conception de l'homme tout à fait différente de la conception vertueuse, exacte, légalement fondée.

Tout à l'heure, vous rattachiez la conception intérieure et singulière de la loi par Jésus à trois paraboles. Je suppose que vous la rattachez surtout au comportement de Jésus lui-même, à sa façon de s'exprimer, à sa liberté.

A mon point de vue, c'est une des formes justement où ça se manifeste d'une façon beaucoup plus large. Il faut bien l'avouer, ces paraboles sont un peu gênantes quand on veut fonder une église. Si vous commencez par dire que la loi n'est pas très utile, ce n'est pas facile de fonder une église, de sorte que vous ne l'avez pas dans Marc bien entendu puisqu'il ne s'agissait pas de fonder une

église. Donc on ne s'occupait pas de ça. Chez Luc, il y a déjà des modulations. Luc semble avoir beaucoup de facilités pour arranger les paraboles pour les accoupler, les arranger de manière à satisfaire à la doctrine qu'il veut enseigner.

Est-ce que c'est une doctrine qu'il veut enseigner ou une représentation qu'il veut faire partager ?

Le mot "représentation" n'exige pas nécessairement une doctrine. Une représentation engendre toujours une doctrine. Alors que la doctrine soit plus facile à communiquer que la représentation, ça va de soi, de sorte que c'est par la doctrine qu'on aidera l'autre à avoir une représentation correspondante, avec tout ce que cela implique de difficultés. Tout ce que je vous ai dit, c'est de moi, j'en vis mais ce n'est pas pour la même raison que vous les vivez vous-même. C'est à vous de travailler. Ce travail vous est nécessaire pour ne pas être autrement purement au niveau du verbalisme quand on creuse les choses religieuses.

On reprend la lecture demain. L'utilité d'une telle lecture, c'est évidemment de lire le bouquin et d'essayer de le comprendre. C'est le travail que j'ai à faire moi-même par le fait même que je ne comprends pas toujours et, en plus il y a des points de vue qui m'étaient très chers au moment où je les ai écrits et qui sont passés un peu au deuxième plan dans la période suivante. Mais l'important pour nous, c'est que cela nous suggère des questions sur lesquelles nous pouvons accrocher notre existence.

Au niveau de votre bouquin, vous avez parlé du respect de l'autre et vous nous avez aussi parlé qu'il fallait se donner et non se prêter. Est-ce qu'il n'y a pas opposition entre se donner et respecter l'autre.

Au point de vue exigence intérieure, respecter l'autre est premier. Transposons un peu. Il peut y avoir des exigences intérieures tout à fait authentiques qui sont contradictoires, incompatibles, à une époque donnée. L'important est de ne pas les blasphémer, c'est-à-dire de ne pas les considérer comme des tentations ou des futilités ou des exigences qui sont vraiment impossibles à réaliser. Il faut les conserver. Ultérieurement, ces exigences qui sont très enracinées en nous, dans l'hypothèse que ce soit quelque chose de vrai, vont d'une manière ou d'une autre se manifester sous des formes qui seront plus adaptées aux conditions futures et qui seront par conséquent positives pour l'avenir. Tandis que si, d'une manière ou d'une autre, on les barre, jeunesse, manque de formation..., il y a quelque chose de tué et parfois quelque chose d'empoisonnant parce que quand on condamne ces choses, il y a un secret poison dans le jugement.

Est-ce que la longévité d'une relation dépend du respect que l'on a pour l'autre ?

Vous vous placez à un niveau concret. Alors je crois que si l'on veut ne pas rester simplement au niveau concret, il faut dire que l'approfondissement de la relation entre les deux dépend incontestablement du travail intérieur qui se produit chez l'un et chez l'autre dans la mesure où ils s'efforcent de se rejoindre. Cela va poser des problèmes terribles quand les gens vont se mettre à vivre 90 ans et plus, être avec sa femme pendant 75 ans et se dire quoi ? C'est là que se trouve le fait qu'un approfondissement spirituel est indispensable pour que ce ne soit pas une coexistence forcée. Je pense qu'il y a là quelque chose d'important. Nous ne réfléchissons pas sur ces questions parce qu'il y a des tabous.

Est-ce que, pour vous, Jésus est l'unique possible, l'universel ?

Pour moi, cette question n'a pas de sens dans la mesure où chacun d'entre nous est unique. Alors le fait de dire l'unique possible n'a pas de sens. C'est dans la mesure où nous sommes, et je crois que c'est une erreur, capables de dire qu'il y a du plus ou du moins entre nous que l'on peut parler d'une certaine transcendance par rapport à l'autre. Mais dans la mesure où nous ne sommes pas comparables, vu que nous sommes singuliers, nous ne sommes ni numérables ni ordinables. Par conséquent, les questions de ce genre, à mon sens, ne se posent que lorsqu'on accepte que nous faisons partie d'une réalité relativement homogène.

Alors concrètement parlant, je n'ai pas à me poser la question si Jésus est unique. Pour moi, vu la racine dont je suis issu, il est unique. Allons plus loin et je crois que c'est un progrès, je ne suis pas capable de faire partie de plusieurs familles spirituelles différentes. Ma famille spirituelle correspond à ce que je suis de part mon hérité, de part le milieu dans lequel je suis né. Je ne suis pas capable, étant d'origine chrétienne, d'être bouddhiste, de même un bouddhiste, dans une large mesure, n'est pas capable d'être chrétien comme on peut l'être en Occident. Il faut accepter ses propres limites qui sont la conséquence des conditions contingentes dans lesquelles nous avons chacun à vivre.

Il y aurait danger de dissolution.

A mon point de vue, il y aurait danger de confusion en ce sens que la réalité spirituelle de Jésus ne peut pas être comparée, parce qu'elle est incomparable avec une réalité spirituelle d'un homme comme Bouddha dont je ne connais pas d'ailleurs l'existence, ce que je regrette. Mais même si je

connaissais son histoire et que je sois suffisamment dégagé des contingences particulières de ma propre existence et que je l'atteigne dans sa réalité fondamentalement humaine qui dépasse de beaucoup ce que je peux en savoir de l'extérieur par l'histoire, à ce moment-là, je pourrais entrer dans sa ligne. Mais si je ne suis pas capable de ça, ce qui est vraisemblable, Bouddha reste pour moi une grande figure de l'humanité mais qui me reste, par certains côtés, étranger à cause de mes origines. Si vous arrivez à la homogénéiser, très probablement vous perdez beaucoup des deux côtés, c'est -à-dire du côté de l'originalité de Bouddha et de l'originalité de Jésus. Vous les homogénéisez là où il n'y a pas de possibilité de comparaison. Mais tout ça, ce sont des discussions d'intellectuels. Si l'homme n'est simplement vivant qu'au niveau intellectuel, on peut s'amuser à cela mais s'il est vivant à un autre domaine, à un autre niveau que le niveau proprement intellectuel, au niveau proprement personnel, à ce moment-là, j'ai l'impression que ces considérations sont un peu hors de la zone essentielle de ce qu'il a à penser.

Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que Bouddha serait la révélation plus pour l'Orient, comme Jésus l'est pour nous ?

Cela dépend de ce que vous entendez par révélation. Si vous prenez le mot dans le sens d'un bloc, d'une réalité concrète, précisée et précisable, qui nous est donnée à l'avance, indépendamment de toutes les situations, c'est une première conception qui, à mon sens, est tout à fait inacceptable. Maintenant que la révélation soit au contraire une activité qui n'est pas que de moi, qui n'est pas que de l'homme, de l'homme en général, et qui continuellement est en train de travailler les uns et les autres pour percer, pour faire apparaître quelque chose d'autre que ce qu'ils peuvent atteindre par leur simple raisonnement, alors, à mon point de vue, la révélation s'est opérée à travers Jésus, comme elle s'est opérée à travers beaucoup d'autres de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se sont réclamés soit de Jésus, soit de Bouddha.

Alors vous mettez quoi sous le mot "révélation" ?

Le mot "révélation" correspond à tout ce que nous avons dit ensemble. Lorsque, atteignant la vie spirituelle, je découvre en moi des exigences qui ne sont pas la conséquence des raisons que je peux me donner.

Révélation de l'homme à lui-même ?

La révélation de l'homme à lui-même est un des aspects individualisés de cette révélation générale que nous dirons, prenons les mots théologiques, un Dieu qui s'efforce de paraître, d'apparaître, de naître, de devenir à travers les hommes qu'il a créés. Alors cette notion de révélation qui dépasse de beaucoup la notion de révélation telle que nous l'avons dans le catholicisme ou le protestantisme qui consiste à avoir une révélation limitée à l'écriture, limitée à 40 jours après la mort de Jésus et avec la mort des disciples. Cela, c'est tout à fait autre chose. Dire qu'une révélation est terminée, c'est immédiatement la confondre car une révélation n'est vivante que si on est constamment en train de la redécouvrir. C'est une réalité qui n'est pas suffisamment de nous pour que nous puissions la conserver comme une propriété. Tant qu'il nous faut constamment la redécouvrir, il y a en nous une activité qui, dans une certaine mesure, se perpétue à travers la perpétuation d'un fait.

Alors si les croyants, peu importe la confession, connaissent l'histoire de leur confession, est-ce qu'il n'y aurait pas là un moyen de ne pas absolutiser la doctrine ?

Nous sommes tout à fait d'accord. C'est justement parce que l'histoire que nous connaissons de nos confessions est la conséquence de la doctrine et que cette confession s'est construite sur elle-même que nous n'en sortons pas. Alors il y a deux aspects. L'histoire n'est pas la conséquence de la doctrine mais d'autre part l'histoire, fait objectif constatable par tout le monde, quelle que soit la situation personnelle où il se trouve, n'est pas encore suffisante pour établir l'aspect spirituel dont nous parlons en ce moment.

Cela démystifierait d'une certaine absolutisation...

Cela relativiserait. Je crois qu'il vaut mieux dire "relativiser" que désabsolutiser.

Sur la question de Jésus l'unique possible, est-ce que vous accepteriez ceci, à savoir que, par un travail intérieur, on peut arriver à découvrir en Jésus une transcendance, le fait qu'il ait atteint un tel degré d'humanité qu'en quelque sorte on peut penser qu'il est très difficile de refaire la même chose à ce même degré. Dans ce sens, il serait peut-être l'unique possible. Cela touche aux histoires de fils unique de Dieu. Est-ce que vous pensez qu'on peut dire ça ?

En tout cas, si on le dit, c'est déjà un peu plus loin que ce qu'on peut soi-même découvrir par expérience personnelle à propos des événements et des écrits qu'on peut atteindre. C'est une affirmation qui ne me paraît pas indispensable pour que la base ne porte pas son fruit. Quand je parle de l'action créatrice, c'est une action en moi qui n'est pas de moi comme les autres. Quand je dis qu'elle n'est pas de moi comme les autres, dans ce que je dis, j'affirme qu'il y a quelque chose de

plus. C'est important au point de vue de l'homme. Je vais plus loin. Je vois en Jésus, par le fait de l'intelligence que je peux en avoir, un homme qui, dans une certaine mesure, est sans comparaison avec ce que je peux être, qui est suffisamment homme, comme moi, pour que je puisse un peu entrer, faire une approche de son mystère, qui m'aide à faire l'approche de mon propre mystère. Cela, c'est une base. Mais conclure qu'il n'y aura pas d'autre homme qui jamais, d'une façon ou d'une autre, ne pourra avoir, vis-à-vis de son prochain, une réalité spirituelle semblable à celle que Jésus peut avoir vis-à-vis de moi, c'est une autre affirmation. Je ne dis pas qu'elle ne puisse pas être faite mais elle n'est pas nécessairement incluse dans la prise de conscience du départ qui permet de fonder ma foi d'une façon raisonnable. On comprend très bien qu'il est difficile de concevoir autre chose autrement mais, à mon point de vue, c'est un besoin de généralisation qui déborde le niveau proprement spirituel qui me conduit à prendre position au départ.

Alors c'est une question précise. Qu'est-ce que ça m'apporterait de plus pour moi personnellement de savoir que sur telle planète ou sur telle autre machine, il y a un être vivant, conscient, qui, dans une certaine mesure, aura réalisé dans son milieu, ce que Jésus a pu apporter pour moi dans mon milieu très particulier, qu'est-ce que ça m'apporterait de plus ? C'est un des aspects importants, je crois, c'est qu'on n'a à se poser de questions véritables que dans la mesure où le fait de se les poser intéresse directement ce qu'on vit aujourd'hui, personnellement. Autrement, à mon point de vue, c'est, soit du verbiage, soit de l'intellectualisme au sens le plus léger du terme.

La grande question qu'on peut se poser, qu'il faut se poser, comment se fait-il que cet homme qui a vécu pendant trente et quelques années dans un tout petit pays, un pays constamment dominé depuis des siècles, mais qui cependant, grâce à son sens racial et politique, a affirmé un Dieu unique, comment se fait-il que ses disciples, plus ou moins imprégnés de la mentalité des milieux où ils ont eu à évoluer et à se propager, sont arrivés, petit à petit, à en faire un homme céleste, en prenant ce mot "homme céleste" dans le sens le plus grossier, celui qu'on peut avoir spontanément avec le père Cromagnon ? Alors il ne s'agit plus du tout de nier l'existence de Dieu mais simplement de dire que la conception que nous avons de Dieu, la représentation que nous avons de Dieu au départ est fondamentalement fautive par les conséquences que nous sommes conduits à en tirer et qui sont en contradiction avec ce que la science nous apporte. Donc nous avons au départ une conception, une représentation fautive de Dieu. Cela ne veut pas dire que Dieu n'existe pas mais nous ne savons même pas ce que signifie le mot "exister" quand nous l'employons pour Dieu. Cela veut dire qu'il y a quelque chose de faux dans le point de départ et que tout le progrès spirituel de l'homme consiste précisément, à partir de ce départ faux mais dont il a besoin d'en tenir compte parce que c'est ce qui lui donne sa vigueur, d'arriver par une expérience personnelle profonde, une intelligence en profondeur de l'histoire, à découvrir un Dieu tout autre qui est, je dirais, la contradiction de l'autre; au lieu d'un Dieu tout-puissant, un Dieu essentiellement, je dirais, dépendant; au lieu d'un Dieu extrinsèque, un Dieu qui a eu la mauvaise idée de créer un homme qui était son concurrent, un Dieu qui crée progressivement cet homme capable de trouver en lui une manière de se dire. Donc des conceptions tout à fait opposées mais qui ne peuvent être que la conséquence de la vie spirituelle que nous développons nous-mêmes à partir de l'intelligence de notre propre histoire et de l'histoire que nous pouvons comprendre du monde.

Est-ce qu'on peut dire que Jésus est un modèle ?

Si vous employez le mot "modèle" dans le fait qu'on le connaît, c'est non, parce qu'on reste sur le plan des comportements, des manières de dire et de faire. Si vous entendez le mot dans un sens tout autre, à savoir que celui qui, par le fait même qu'il est, appelle les autres à être de leur côté ce qu'ils doivent être, alors d'accord. Le mot a tout à fait un autre sens. D'un côté, vous faites un professeur de religion, un professeur de droit et, de l'autre, vous faites un être vivant qui aide des êtres à vivre et inversement. Il y a interaction entre les deux, à mesure qu'il aide les gens à vivre, il vit davantage. Nous rejoignons par certains côtés des aspects de la doctrine chrétienne mais vue avec une orientation, un éclairage fort différent.

Notre première imagination de Dieu est très lourdement chargée par des conditions concrètes de la vie que nous avons à mener ici où, en définitive, nous sommes un peu étrangers à ce qui se passe dans le monde et nous sommes tout à fait inadaptés, nous ne correspondons pas du tout aux conditions physiques dans lesquelles nous avons à vivre. J'ai l'impression que je suis un peu excessif en ce moment, c'est dû à ce que je suis grippé. Cela ne change rien au fondamental de ce qui est vécu mais ça change profondément les manières dont on en parle. C'est ça qui est important parce que, tout de même, nous ne sommes pas simplement des gens vivants, nous vivons quand nous nous proférons et dans la mesure où nous nous proférons d'une manière fautive, d'une manière inadaptée, incontestablement ça gêne notre développement spirituel. Il y a une certaine continuité

entre ce que nous vivons et ce que nous disons vivre. Cela dépasse la notion d'authenticité qui est simplement dans le comportement, ça dépasse l'idée de la représentation que nous nous faisons de nous-mêmes parce que nous ne nous connaissons pas. Si cette représentation que nous avons de nous-mêmes et qui se développe à mesure que nous l'exprimons n'est pas tout à fait dans la ligne de ce que nous vivons fondamentalement, incontestablement il y a une sorte de distanciation, de choses faussées qui nuisent à la fois à ce que nous vivons en vérité et d'autre part à ce que nous disons avec authenticité. Seulement comme la plupart des gens vivent mieux qu'ils ne pensent, ils confondent dire et penser dans la mesure où ce n'est pas lié directement à ce qu'ils vivent. Il y a une très grande différence entre dire et se dire ce que l'on vit, avouer ce que l'on vit. Tout cela, ce sont des espaces à franchir. Alors dans une certaine mesure, le fait de changer la manière de dire...

Ce que Jésus a vécu et ce que vous vivez

Ce n'est pas comparable. Que ce que Jésus a vécu ne soit pas étranger à ce que j'ai moi-même à vivre, c'est en quoi je peux, dans une certaine mesure, en avoir une certaine intelligence. Mais la représentation que je peux avoir de Jésus n'est qu'une représentation qui ne touche pas le fond des choses que Jésus a lui-même vécues. Je peux dire que ce que Jésus a vécu m'aide à vivre ce que j'ai à vivre mais je ne peux pas dire que ce qu'il a vécu est supérieur ou inférieur à ce que je vis dans la mesure où ce n'est pas comparable. Sitôt que j'ai une idée de plus ou de moins dans ce domaine, je blasphème le niveau dont je parle.

Je suis d'accord que Dieu, c'est l'impensable mais, malgré tout, ma représentation de Dieu tend à me faire penser à quelqu'un plutôt qu'à quelque chose.

Ma représentation de Dieu, dans la mesure où elle reste profondément enracinée dans l'expérience que je peux avoir de cette action en moi qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas de moi comme les autres, qui n'est pas que de moi, dans la mesure où cette représentation est essentiellement entée sur cette prise de conscience, elle me fait un Dieu qui m'est plus intime à moi-même que moi-même. Mais sitôt que je quitte cette représentation d'immédiateté et que, par imagination, je vois un Dieu qui s'impose à moi du dehors, suivant le père Cromagnon, à ce moment-là, nous changeons de registre.

Je vous comprends bien. Socialement parlant, cette conception extrêmement intérieure et personnalisée de Dieu n'est pas très vivable au niveau société. Elle est vivable au niveau communauté si vous entendez par communauté un ensemble d'êtres qui sont suffisamment singuliers les uns par rapport aux autres, qui ne sont pas comparables et que leur réalité spirituelle est la vérité de leur unité. Mais si vous concevez une société sous la forme d'une collectivité comme c'est d'ordinaire le cas, les perspectives que je suis en train de développer sont absolument insupportables, invivables.

Au fond, le Dieu dont vous parlez ne souffre pas de représentation. C'est en cela que vous rejoignez tout à fait cette grande intuition juive qu'on ne devait jamais représenter Dieu.

C'est une des grandeurs des Juifs. La représentation de la création de l'homme par Dieu par Miche Michel-Ange, c'est expressif, je trouve que c'est génial. Le bout des doigts, c'est la forme la plus directe d'un contact extérieur qui veut être intime. Par conséquent, l'idée est géniale mais c'est tout. Le doigt de Dieu a à peu près la taille du doigt de l'homme, l'homme a plutôt l'air de se laisser faire et Dieu, de prendre des initiatives.

En tout cas, notre Dieu n'est pas une personne.

Qu'est-ce que veut dire le mot "personne" ? Voilà un mot que Steiner a lancé mais c'est un bouche-trou. Tant que vous n'avez pas une description existentielle de la personne, le mot "personne" est comme le mot "Dieu", ça résout les problèmes en distrayant des démarches intellectuelles qui sont nécessaires pour donner du poids à l'expression. C'est pour ça que, actuellement, la notion de personne est une notion que beaucoup de philosophes n'osent pas aborder parce que ça a été tellement utilisé à temps et à contretemps que ce sont de ces mots qui empêchent de penser plutôt qu'ils donnent l'occasion de le faire. Pourtant incontestablement, ça veut dire quelque chose. J'ai essayé de le penser à la fin de ce bouquin. Cela a été une des grosses questions du Modernisme. Quelqu'un comme Weber qui a été directeur du collège Stanislas, qui a quitté l'église parce qu'il refusait de penser que Dieu était une personne avec laquelle on puisse causer. Il y a déjà une première idée de Dieu, d'un Dieu créateur du cosmos, c'est impossible et c'était une chose déjà foncièrement au-delà de tous doutes, il faut un horloger. Puisque l'horloge existe, l'horloger existe. Mais quand l'horloge est impensable, est-ce que la loi est la même ? Il y a toutes sortes de perspectives à développer, toutes sortes de mentalité, le monisme, le panthéisme... Ce sont des manières d'aborder le problème d'une façon trop extérieure à l'expérience spirituelle de chacun pour pouvoir être autre chose que sur un plan d'une intellectualité où ces choses s'opposent plus

qu'elles ne sont capables de s'unir.

Est-ce que le fait de dire que Dieu est une personne n'est pas une fausse piste pour se le rendre plus intime ?

Je ne crois pas qu'il faut se rendre Dieu plus intime, il faut avoir une vie spirituelle pour découvrir cette intimité en soi. C'est tout à fait autre chose. Dans le premier cas, c'est un procédé pédagogique; dans le second, c'est le fruit d'une expérience spirituelle. A la fin du chapitre 5, dans mon bouquin, "tout se passe comme si...", c'est dans ce "comme si" que se trouve la possibilité de donner du poids au mot "personne" sans lui donner une valeur absolue.

Les souffrances de celui qui aime (page 74)

Bien que tout être digne de son humanité soit profondément éprouvé sur le moment par la connaissance des horreurs extrêmes qui se perpétuent dans son espèce - ces abominations qui sont les manifestations inverties des puissances qui rendent possible sa grandeur d'homme - il ne souffre durablement de blessures - dont toujours par ailleurs il est condamné à porter les stigmates dans ses manières de sentir et de se comporter - que des êtres qu'il aime, que des êtres qui sont entrés dans sa vie plus qu'il ne saurait le dire, plus qu'eux-mêmes ont pu en prendre conscience, à supposer qu'ils ne l'aient pas simplement ignoré... Dès que l'homme n'a plus l'extrême sensibilité, qui est fragilité, de la prime jeunesse du cœur, quand il n'est pas encore soumis à l'intense affectivité, qui est vulnérabilité, de la vieillesse, autrui ne peut que l'égratigner en passant.

Mais là où l'amour fait sa demeure, il est des paroles dites ou entendues qui ne seront jamais oubliées. Elles font toujours mal quand elles reviennent mordre à l'improviste, ravivées par la circonstance du moment. Entre ceux qui s'aiment, il est des agissements dont on ne savait pas, lorsqu'on en a été l'auteur ou la victime, à quel point ils demeureront ineffaçables et quelle portée inéluctable ils auraient dans l'avenir. Ils ne peuvent plus désormais ne pas avoir été. L'homme en traîne la mémoire longtemps avant de parvenir à la porter.

C'est toujours ma petite formule : éternelle présence du passé qui n'est plus. Tout ça, c'est à chacun de comprendre ce que ça veut dire dans sa propre vie.

Mais encore, pour que l'amour se perpétue et par suite se développe, il est des exigences auxquelles on ne pouvait absolument pas se soumettre sur le moment, contre lesquelles sans cesse on butait, tant elles restaient alors inexorablement inaccessibles, au point de paraître inacceptables et de voir être légitimement refusées. Même si plus tard l'homme est parvenu à pouvoir en reconnaître la vérité et même à y correspondre, il ne sera plus en mesure de porter remède à un mal désormais définitif.

De toute façon et sans doute dans chaque vie, de l'irréparable est ainsi consommé. Seul le "réparé" est possible et encore bien rarement... Il n'est que "rafistolage" à moins que l'un et l'autre, désormais suffisamment détachés de leur vie passée (et de leur vie présente), suffisamment consistants en eux-mêmes, aient atteint à la hauteur spirituelle où chacun voit son histoire et celle de l'autre d'un tout autre regard..., du regard qui permet d'entrevoir leur fondamentale consonance au-delà des fatales dissonances de jadis, au-delà des dissonances d'aujourd'hui en soi peut-être encore inéluctables...

C'est d'une manière ou d'une autre saisir l'essentielle solitude qui n'est pas sans se transformer, se concrétiser, s'incarner en isolement.

Ces situations que toute vie a à connaître d'une manière ou d'une autre, chez combien se succèdent-elles et se multiplient-elles comme par rebondissement du destin... Pour échapper aux exigences de l'amour, bien des hommes soumis aux pulsions impérieuses de l'instinct renoncent à aimer et ainsi se renoncent. Sous l'effet de leurs pulsions, s'y livrant à mesure qu'elles se présentent ou les brisant en s'en distrayant, ils s'abritent derrière un scepticisme distingué et amusé devant la "comédie humaine", ou s'évadent dans une vie totalement extériorisée dans le travail et le savoir, dans l'esthétisme ou la mondanité, selon qu'ils y réussissent et s'y complaisent.

Le mot "comédie humaine" vient d'un nom célèbre, théâtre humain aurait été plus noble. C'est le regard d'un sceptique. Théâtre humain, ce serait au contraire le regard voyant le dramatique à travers la grandeur.

Face à ces situations et à leurs engrenages, combien paraissent dérisoires, même s'ils ne sont pas tout à fait inutiles, les fréquents examens de conscience, les nombreuses révisions de vie menées consciencieusement dans le détail... Qu'ils laissent en effet démunis aux heures où il ne suffit plus de filtrer le moucheron, quand, par absence de vie spirituelle, la vie morale, la plus scrupuleuse jusque-là, bascule et qu'on va à vau-l'eau tout en croyant encore nager.

C'est dur, c'est vrai. Ce sont des choses qui sont trop personnelles, à la fois personnelles et générales. Chacun d'entre nous a quelque chose comme ça dans son passé. Mais ça lui est tellement

personnel qu'il lui est difficile d'en parler. Il peut en parler d'une façon générale, comme nous le faisons mais l'intérêt, c'est que ça éveille chez l'autre une prise de conscience de ce qu'il vit et dont il est toujours plus ou moins séparé par les autodéfenses qui lui permettent de ne pas mettre le point au niveau où il y a un point sensible.

Vous en parlez en négatif mais on pourrait aussi en parler en positif.

C'est exact mais je pense que nous avons moins d'autodéfenses vis-à-vis de ce qui a été positif dans notre vie. D'autre part, je crois que, pour que la vie spirituelle joue complètement ce rôle, il faut que cet aspect négatif devienne positif mais à condition qu'il soit reconnu d'abord comme un négatif de façon à être transformé en positif. Il y a donc un aveu du négatif qui est la condition de sa rédemption. Maintenant je crois que c'est le mot "existence" qui est important dans l'histoire. Notre existence est ce qui rassemble les fruits et non pas les échecs.

Plus tard cependant, à l'heure des clairvoyances et des absolutions que ménage la vieillesse et que prépare une vie suffisamment fidèle en dépit de ses errements, ce passé, auquel il n'est plus moyen de porter remède véritable, apparaît sous un jour nouveau, pacifié et harmonieux, sous un jour où, vus au-delà du bien et du mal, le pire et le meilleur, sans s'opposer comme jadis, se côtoient et se reconnaissent comme tels, où tout ce qui a été demeure et, sans nullement être gommé, en étant au contraire lucidement sondé, manifeste, en dépit de ce que l'homme pouvait ressentir jadis, la grandeur qui lui est propre à travers l'histoire trouble et hasardeuse de son devenir. Comment peut-il en être ainsi ? Comment dans le présent une telle puissance de rédemption (j'aurais dû mettre "rédemption" entre guillemets pour bien faire comprendre que ce n'est pas du tout le sens classique) se manifeste-t-elle, qui va jusqu'à donner fécondité à ce qui fut nuisible en son temps et, on le pressent, à ce qui le fut au-delà même de ce qu'on a pu jadis en percevoir; une fécondité qui paradoxalement, sans un tel passé, n'aurait pas été possible ou encore l'aurait été autrement, et peut-être de façon moins plénière ? Toujours l'idée que la vie spirituelle rend positif ce qui est négatif et sous des formes qui ne sont pas seulement des rapiécages mais quelque chose qu'il n'aurait peut-être pas été possible d'atteindre autrement.

L'amour impossible (page 77)

Cet amour impossible, qui ne l'a pas rencontré ignore ce qu'est l'amour tout paré du prestige de ce qui aurait pu être et qui ne saurait être et dont on a une conscience d'autant plus vive qu'il faut y renoncer pour vraiment vivre... Amour impossible d'une façon absolue dans les conditions où l'homme se trouve, hors desquelles il aurait été infiniment heureux... Au vrai, l'homme se trouve alors dans l'impuissance, non pas d'entreprendre ce qui le tente et vers quoi il aspire - cela qui toujours d'une manière ou d'une autre lui serait accessible - mais de mener à bien cette action dans la plénitude qu'il entrevoit et qu'il désire si passionnément. Cette impuissance est radicale. Elle n'est pas, pour le principal, la conséquence d'un tabou d'origine religieuse ou d'un interdit d'ordre sociologique imposés de façon extrinsèque, mais de sa grandeur d'homme appelé à la vie spirituelle. Nul ne construit son bonheur sur le malheur de l'autre, même si cet autre n'est pas sans porter quelque responsabilité de la situation. Si l'on croit pouvoir le faire, on est réduit, de toute manière, à ne connaître qu'une contrefaçon du bonheur entrevu; ce sera à travers l'euphorie du début qui grise mais qui, à la longue, fait insensiblement glisser sur la pente de la dégénérescence, fût-elle des plus raffinées, des mieux déguisées et des plus fortement niées. Quoiqu'on fasse, est enlevée toute possibilité de la vie spirituelle nécessaire à la plénitude du bonheur dont de loin on ne peut alors que rêver dans l'imaginaire.

C'est comme ça que je le conçois maintenant. De même qu'il n'y a pas d'absolu ici-bas, il n'y a jamais du définitivement perdu ou du définitivement gagné. Tout est constamment à y correspondre pour continuer à en vivre. Des pages comme celles-là doivent être comprises à ce niveau. C'est trop carré et c'est pourtant vrai. C'est au-delà de cette histoire que je peux en découvrir la vérité, ce n'est pas à partir de cette conception qu'on peut découvrir ce qu'on a à faire. Le jugement n'est pas de notre ressort, surtout le jugement des autres, le jugement sur l'autre. Mais incontestablement, dans des perspectives comme celles que je pouvais vivre, il était nécessaire qu'elles soient simples pour qu'elles soient directes. Sitôt que vous introduisez la complexité, l'ambiguïté de la condition humaine, tout perd son tranchant et, dans une certaine mesure, on n'est pas capable, n'étant pas assez spirituel, de correspondre à quelque chose de nettement imposé par l'idée même qu'on s'en fait. A mesure que l'on vieillit, on regarde les choses par l'autre bout et on a cette sorte d'indulgence, non pas le mot "indulgence", cette sorte de compréhension en profondeur, à savoir que l'homme est complexe, qu'un des aspects fondamentaux de sa complexité, c'est qu'il est plusieurs à la fois et que toute sa vie spirituelle, petit à petit, va consister à ce que ces plusieurs

personnages qui sont en lui trouvent une manière de coexistence, non seulement pacifique, mais de collaboration fondamentale. Nous avons donc besoin de toute notre vie pour unifier cette réalité qui, à mon point de vue, demeurera lorsque tout le reste passera. Alors ces pages sont un peu dures mais elles ne sont pas fausses. Mais si on les prenait trop à la lettre, je crois qu'on aurait des perspectives qui pourraient conduire à des décisions ou à des jugements sur autrui qui seraient fausses.

Il me semble vous avoir entendu dire que maintenant vous seriez moins absolu dans ce genre de phrase et même au fond tout être humain fait des dégâts.

Tout être humain fait des dégâts et plus sa vie est forte, plus les dégâts sont importants. Nous nous marchons sur les pieds parce que nous sommes très près les uns des autres mais, incontestablement, celui qui n'avance pas n'avance pas sur les pieds des autres. C'est normal.

Que l'homme le reconnaisse ou qu'il s'y refuse, cette impuissance est proprement de structure. (*Quelle impuissance ? la possibilité d'une vie spirituelle tout à fait authentique, plénière, sans failles*). Elle est due à des exigences intrinsèques à ce qu'il est en lui-même. Ces exigences ne demandent pas moins que le sacrifice total, invisible et silencieux, d'une vie loin d'être terminée qui, selon les apparences que renforcent les vertiges du cœur, se croit capable de se refaire et de recommencer d'un nouveau et véritable commencement, mais cette fois-ci avec un esprit mûri... Elles imposent le renoncement à une décision que tout sollicite, que beaucoup conseilleraient ou du moins tacitement approuveraient.

Aucune loi ne peut imposer des choses de ce genre. C'est à chacun de le découvrir par le dedans et il le découvre à la mesure même de ce qu'il vit, à la mesure même de ce à quoi il est capable de correspondre.

Aussi bien, le caractère impératif de ces exigences se situe au-delà de ce que nulle autorité de fonction ne pourrait imposer sans provoquer de graves dégradations psychiques car elle ne saurait le faire que de façon extrinsèque, aurait-elle les moyens d'assurer avec certitude leur vérité objective et de les faire observer. La raison elle-même n'est pas en mesure de complètement justifier ce caractère impératif sans abuser de ses prestiges et de ses arguments; elle aurait plutôt tendance à nuancer ces exigences jusqu'à en atténuer la rigueur, voire jusqu'à les supprimer...

J'étais terrible à ce moment-là. C'est vrai et c'est faux. C'est vrai pour l'homme tel que je le conçois actuellement mais c'est un homme qui n'existe pas. Pour tout homme, il y a cette ambiguïté qui fait que la raison elle-même trouve des arguments qui sont plus ou moins en correspondance avec des ambiguïtés de l'autre.

Au vrai, ces exigences refusent à cet homme un bonheur qu'il ne pourrait d'aucune manière atteindre. Tandis que d'autres peuvent le connaître, lui, il doit se soumettre définitivement à cette impossibilité existentielle qui le concerne personnellement et accepter que cela lui soit à jamais inaccessible. Cependant cette reconnaissance, doublée, si cet amour est avoué et est en outre partagé, de celle faite par l'autre, sera la source pour les deux d'une vie spirituelle que sans doute ils n'auraient pas atteinte autrement mais qu'ils doivent mener séparément, en marche obscurément vers une communion dans la fidélité dont on peut penser qu'elle sera l'accomplissement de cet amour radicalement impossible au niveau où il s'est laissé au départ entrevoir; accomplissement vers une communion impensable, unique comme tout véritable amour, bien que d'une manière tout autre que la communion jadis désirée...

Cela a été écrit dans des conditions qui me sont propres et qui expliquent un peu le caractère précis, catégorique des choses. Transposé sur un autre plan, incontestablement, la grandeur de l'homme ne supporte pas que, d'une façon consciente, volontaire, décidée, il accepte de construire son bonheur sur le malheur d'autrui, sur la déception d'autrui. Ce n'est pas possible ni d'un côté, ni de l'autre.

Quelqu'un qui a joué ce rôle avec une certaine grandeur, c'est Catherine Pozzi. Elle a été la maîtresse de Valéry pendant quelques années. Cette femme qui était extrêmement intransigeante vis-à-vis de la vie spirituelle a été conduit impérieusement à aller avouer à la femme de Valéry le sentiment et la vie qu'elle menait avec son mari. Je ne sais pas comment les choses ont été reçues mais c'est la manifestation d'une femme de très grande intégrité spirituelle qui ne pouvait pas supporter d'avoir eu une telle action dans la situation humaine de quelqu'un comme Valéry. Les choses sont complexes. Avec mon tempérament d'homme, je trouve très grand l'échange entre ces deux femmes si c'est au niveau convenable où, constatant la situation telle qu'elle est et voyant chacune la réalité positive qui se manifestait d'un côté comme de l'autre, de telle sorte que là pouvait se trouver une communion à un autre niveau que le simple silence pouvait permettre. Cela suppose une maturité spirituelle chez ces deux femmes qu'on ne trouve que très exceptionnellement.

Les cas extrêmes que suscitent

l'immatunité et la duplicité (page 79)

C'est pour contrebalancer un peu le caractère tranchant, trop décidé, trop précisable, trop précisé des considérations que j'ai faites dans les pages précédentes.

Cependant, il est malheureusement des conditions tout à fait différentes de celles envisagées jusqu'ici, mariage vécu dans l'immatunité, famille détruite par le comportement d'un conjoint, situations dont nul ne saurait connaître les tenants et aboutissants et où en particulier l'intérêt dû aux enfants doit être premier..., tant d'autres impasses où se trouvent acculées des vies engagées, prématurément ou pour des raisons ambiguës, sur les chemins abruptes et solitaires qui ne supportent pas un développement spirituel moyen.

Je pense, par exemple, aux religieux et religieuses qui se sont engagés dans la vie dans des conditions qui sont tellement en dehors des conditions normales de l'homme qu'il faut qu'ils soient un peu au-delà de la vie spirituelle qu'ils sont pour pouvoir y tenir et y prospérer.

Dans de telles conditions, étant donné le niveau humain où l'on se trouve, refaire sa vie semble parfois nécessaire et peut conduire, en dépit du passé, à une réussite. Toutefois, pour que, malgré les apparences, cette issue heureuse ne soit pas spirituellement stérilisante (le mot "stérilisant" est un peu fort, "qui ne soit pas "dévalorisant", forçant à rester superficiel ou quelque chose de ce genre), il est rigoureusement nécessaire que le bonheur qu'elle procure porte de façon consciente et reconnue l'ombre d'un passé que rien ne peut complètement effacer en soi ni en autrui.

Ce sont des choses que chacun d'entre nous doit vivre à sa manière. Il n'est pas du tout utile de faire des transpositions sur les autres. C'est sur soi qu'on peut faire ces découvertes.

L'amour maternel et l'amour paternel (page 80)

L'amour maternel et l'amour paternel, chacun à leur manière, donnent à suivre des itinéraires semblables. Ceux-ci sont jalonnés aussi d'exigences intimes que nulle loi ne peut explicitement imposer, que nul enseignement ne peut à lui seul suggérer. Et pourtant lois et enseignement sont fondés sur la psychologie et les sciences connexes qui par ailleurs ont certes une grande importance pour purifier ces exigences, pour les libérer des pulsions instinctives ou des pressions culturelles étrangères qui s'y mêlent, les alourdissent et parfois en arrivent à les corrompre.

Il faut avoir été père pour être un grand-père. D'où la nécessité d'une réincarnation car si vraiment nous sommes tous des êtres réincarnés, ça n'a pas l'air d'être plus réussi qu'avant.

Qu'il est difficile d'être parents...

Je n'insiste pas. A mon point de vue, ce sont des pages qui ne demandent pas de commentaires. Si on en demande, c'est qu'on est en dehors de la plaque. Chacun, vis-à-vis de ce qu'il est, doit écouter et comprendre. S'il ne comprend pas, il est étranger radicalement et les commentaires ne le rendront pas plus familier avec ça.

Rencontre avec autrui au niveau de l'essentiel (page 81)

L'amour, la maternité et la paternité établissent entre ceux qu'ils concernent une communion de vie qui va très au-delà de ce que les êtres peuvent au mieux connaître dans leurs relations ordinaires. Il est cependant une autre communication en profondeur à laquelle sans doute tous les hommes sont appelés mais à laquelle, semble-t-il, assez rarement ils atteignent. Lorsque l'occasion s'en présente et qu'ils l'accueillent, ils y accèdent seulement selon ce qu'ils sont, à la suite de ce qu'ils ont vécu et en vue de ce qu'ils ont à vivre.

Dans d'autres livres, je dis l'amour du prochain. Là, il y a le respect de l'autre, l'intérêt pour l'autre, la communauté de vie, mettons le mariage, ou la communion, mettons l'amitié..., tout cela sur des niveaux qui sont déjà électifs. Puis après, vous avez quelque chose qui fait que, dans la profondeur de chacun, au niveau même de notre humanité, non pas dans son histoire particulière, mais dans son essence même, il peut y avoir une communion qui se manifeste d'ailleurs concrètement par le fait que les existences se rejoignent sans avoir véritablement eu l'occasion de le faire autrement qu'accidentellement. Mais quand ils se reconnaissent accidentellement car ils ne se sont pas recherchés, ils découvrent l'un et l'autre la profondeur de ce qui les a préparés à une rencontre qui va bien au-delà de ce qu'ils pouvaient désirer avant. C'est ce que j'appelle la communion au niveau de l'existence. Pour préciser un peu, je pense que filiation et paternité spirituelles, si ça dépasse de beaucoup, ça dépasse bien les relations d'ancien à jeune, dans la mesure où il y a un vieux et nouveau, expérimenté et inexpérimenté, où il y a une certaine différence de niveau. Mais qu'il soit vieux ou qu'il soit jeune, il est homme avant tout et c'est à ce niveau justement

que naît la communion.

Cependant certains jeunes connaissent passagèrement une communion de ce genre quand, au printemps de la vie, avec un cœur que rien de grave n'est encore venu ni troubler ni assombrir ni ternir, ensemble ils s'ouvrent l'un à l'autre sur l'avenir qu'ils entrevoient de façon semblable.

Pour vous donner un exemple qui n'en est pas un mais quand même, à la fondation des Jésuites, Ignace qui a commencé par rencontrer quelques types n'avait aucune envie de fonder un ordre. Il a eu la chance que tous les types sont venus avec lui, sont restés avec lui, se sont développés avec lui et, petit à petit, par cette sorte de persévérance qui dépassait même leur projet, sont arrivés à faire quelque chose qui prend une certaine solidité sociale. Je suis convaincu que des choses, comme la réforme qu'a menée Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix, c'est du même ordre. Ce sont des gens qui se sont rencontrés et qui, grâce précisément à la stricte fidélité qu'ils ont eue vis-à-vis de l'autre au niveau de l'essentiel, ont reçu la lumière nécessaire pour être chacun de leur côté un réformateur. Au fond, rien de grand dans l'église ne se fait sans cela. C'est en ce sens que l'église est vraiment le fruit d'une communion. C'est en ce sens qu'on peut dire que la fidélité fondamentale de chacun de ses membres n'est pas suffisante pour constituer une église.

Ultérieurement, par contre, au long des années, peu d'adultes parviennent à connaître entre eux une telle relation proche de l'essentiel de ce qu'ils vivent car elle exige que la rencontre se fasse entre des êtres, non seulement en pleine vigueur humaine, mais encore de familles spirituelles voisines. Aussi bien, même dans les conditions les plus favorables, de telles heures sont-elles relativement rares. Cette véritable communion au niveau de l'existence proprement dite est caractérisée par les rapports de haute qualité qu'elle rend possibles et par sa fécondité spirituelle. Nous l'appellerons amitié spirituelle.

L'amitié spirituelle entre jeunes (page 82)

C'est une grâce pour un être jeune d'avoir avec certains de ses camarades une telle amitié, née de préoccupations voisines tournées vers un avenir qui, par le fait du milieu où ils vivent et des affinités qu'ils se découvrent, est imaginé d'une manière semblable. Cette commune vision de l'avenir est fort indicatrice de ce qu'ils auront à "reconnaître" plus tard dans leur existence propre au-delà de la diversité des situations et des événements que chacun rencontrera.

Autrement dit, ceux qui ont connu cette chose, et ça existe, vont ensuite, pris par la vie, suivre chacun son chemin, prendront des fois des positions tout à fait différentes, tout à fait opposées mais, malgré tout, c'est commun. J'ai fait, pour moi, cette expérience assez précise avec Guérard des Lauriers qui a été un des conseillers techniques de Mgr Lefèvre au moment du Concile et qui est mort évêque plus ou moins schismatique. Nous étions deux frères en mathématiques en seconde au collège Chaptal, pendant la guerre, vers 1916. C'est lui qui m'a remplacé à l'École Normale quand j'ai dû quitter. Il avait une chambre parce qu'il était externe et c'est chez lui qu'on faisait les prières qu'on organisait ordinairement chez moi. Donc nous étions très intimes. Il m'a accompagné jusqu'en 26 au moment de la mort de Portal. A ce moment-là, il est entré chez les Dominicains. Il n'y a jamais été très heureux. Je me souviens qu'il m'avait dit un jour : Tu vois, si tu étais venu me voir à..., je serais reparti avec toi. Il est resté dominicain plus pour le costume que par le cœur, je crois. Il est devenu après un peu marginalisé parce qu'il était très singulier. Il était assez obscur à sa manière. Faisant petit à petit son chemin, il est devenu ermite à Embrun, pas loin de la région. Je l'ai rencontré plusieurs fois parce qu'il disait la messe aux "silencieux" du diocèse de Valence qui avaient une messe par mois. J'ai donc eu l'occasion de le rencontrer quand il y allait. On s'est embrassé comme des frères. Il me disait : Avec toi, nous ne sommes d'accord que sur un point : nos évêques sont incapables de redresser la situation. Une autre fois, les "silencieux" sachant l'amitié que j'avais pour Guérard des Lauriers m'ont invité. C'était à Hauterive, à côté de Châteauneuf de Galaure, dans un château. Messe très typique, hostie sur la langue, le prêtre tournant le dos au peuple, un topo dont je me souviens très bien maintenant qui était essentiellement sur "le réalisme ontologique de la philosophie thomiste"... Il allait d'ailleurs à Paray-le-Monial où il avait certainement beaucoup d'auditeurs. Petit à petit, je l'ai perdu de vue, il a disparu. J'ai appris plus tard qu'il avait été consacré évêque par un évêque espagnol. Il est mort, il y a quelques années. Il était de la classe 18, il avait 2 ans de plus que moi. Malgré cela, je suis convaincu que si jamais nous nous rencontrons, il n'y aura entre nous aucune différence parce qu'il a été jusqu'au bout de lui-même, à sa façon. A l'École Normale, il y a toujours une petite notice sur ceux qui viennent de disparaître. Ils m'ont demandé de faire sa notice. J'ai reçu d'ailleurs une lettre de ses descendants ou parents qui me remerciaient d'avoir dit cela parce que c'était par trop opposé à ce que Laurentin avait raconté sur Guérard des Lauriers.

Elle porte déjà la marque de l'esprit fondamental qui les animera tout au long de leur histoire en dépit de l'extrême variété des étapes de leur cheminement personnel. A se dire ainsi l'un à l'autre, la conscience qu'ils atteignent de l'essentiel qu'ils auront à vivre s'enracine en eux, se précise, prend force. Elle permet à chacun d'eux de ne pas se laisser déborder et dévoyer dans les activités commandées par une société plus soucieuse de les mettre à son service que de les porter à être eux-mêmes. Ainsi ces jeunes s'aident l'un l'autre à donner à leurs activités, d'ordinaire plus souvent imposées que choisies, le sens (sauf exception que nul ne peut préjuger) jamais radicalement impossible à découvrir qui leur est personnellement approprié et qui secrètement prépare leur avenir. Puisse cette amitié spirituelle durer toute la vie en dépit de ce qu'ils auront à connaître, si différent finalement de ce qu'ils avaient entrevu ensemble dans l'allégresse de leurs vingt ans, en dépit aussi de tout ce qui, dans l'avenir, viendra séparer ces êtres devenus adultes, de tout ce qui arrivera peut-être à les opposer...

Je pense que chacun comprend à sa manière. Il est certain que, lorsque deux jeunes se rencontrent et découvrent leur vie et que chacun, suivant sa situation sociale, familiale, prend son chemin, les choses se diversifient. Les événements, en particulier quelque chose comme la guerre, brutalisent du fait des ruptures terribles, pas pour l'essentiel. Mais, malgré tout, chacun doit réagir à sa manière. Il y a des parasites spirituels qui proviennent des situations que l'on a établies. Jamais je n'aurais pensé, si j'avais été comme Guérard des Lauriers, que les évêques ne sont pas foutus de remettre l'église en place et devenir évêque. Comment se peut-il que, dans un même esprit, chez un être sérieux, il y ait à la fois les deux. Ce qui montre bien qu'il y a une carapace qui petit à petit se creuse, se façonne au-dessus de l'homme, un plafond spirituel qui fait que devenir évêque est comme un sommet. Évidemment, c'est très différent de ce que je pouvais penser moi-même qui considère que devenir évêque est, je ne dis pas un danger à ne pas courir, mais incontestablement ce n'est pas un but à rechercher. Mais tout ça, c'est encore de la mousse par rapport à l'essentiel de ce que nous disions. Après, tout ça tombe, il ne reste plus que l'essentiel et là, nous l'avons trouvé, dès le commencement et chacun à sa manière y a été fidèle comme il a pu. C'est après qu'on se retrouve. Nous venons de parler de la fraternité dans l'amitié spirituelle entre jeunes. Maintenant, je vais développer l'amitié spirituelle, la filiation et paternité spirituelle. C'est toujours du même ordre.

Filiation et paternité spirituelles (page 84)

Cette amitié peut aussi naître entre deux êtres qui, bien qu'ils soient de milieux, de générations et d'âges très différents, sont d'orientation spirituelle semblable.

Dans mes livres, la notion de famille spirituelle, prise dans le sens convenable, ça ne veut pas dire la famille des Dominicains ou des Jésuites, c'est quelque chose de plus profond et c'est très important. Par le fait que nous sommes ce que nous sommes, nous sommes limités et nous n'atteignons l'universel que dans le tout petit secteur où nous le touchons si nous allons jusqu'au bout de nous-mêmes. Mais c'est un tout petit secteur. A mon point de vue, pour un homme, enfin pour moi, c'est quelque chose d'essentiel, quelque chose d'important pour ma foi, c'est que, quelque soit le point de départ où on commence et si on continue jusqu'au bout sur le chemin qui se trouve ainsi tracé, on arrive à une intelligence de l'humain au sens total, en un sens limité par les conditions dans lesquelles nous sommes arrivés à les porter et pourtant universel. A mon point de vue, la singularité de Jésus, pour ne pas employer d'autre mot, c'est précisément que chacun de nous, en s'approchant de lui-même jusqu'au bout, n'est pas sans faire une approche très concrète de la réalité de ce qu'il a vécu, non pas dans une présence affective, mais dans une actualisation de ce que nous vivons maintenant.

Cette amitié est pour la joie de l'un et de l'autre. Elle est pour la préparation en l'un de ce qu'il aura à réaliser et qui donnera sens à sa vie, le sens qui lui est propre. Elle est pour l'autre la confirmation de l'exactitude de ce qu'il a déjà vécu et la manifestation de la fécondité de ce qu'il a à continuer à vivre. Le jeune, en attente sans le savoir d'une vie spirituelle qu'il ignore en dépit de tout ce qu'on lui a enseigné à ce sujet, sollicité de façon confuse par l'avenir qui s'ouvre tout neuf devant lui, voit, pour la première fois ou le découvre sous des perspectives renouvelées, ce qu'il lui faut faire pour que sa vie mérite d'être vécue.

Je dirais que, dans des perspectives de ce genre, il y a quelque chose qui n'est pas exact mais qui est tout de même très sensible, c'est que, si je ne fais pas ça, ma vie ne mérite pas d'être vécue et pourtant je pourrais faire quelque chose d'utile, d'intéressant. Il y a donc une certaine sous-estimation d'un autre genre de vie que celle que j'ai à mener. C'est faux au point de vue général et c'est probablement exact dans la réalité particulière où je me trouve. Sitôt que vous valorisez d'une façon tout à fait particulière telle direction de vie, automatiquement vous dévalorisez les autres

manières de concevoir la vie. Alors ce n'est pas parce que vous dévalorisez les autres manières de vivre que vous êtes particulièrement attaché à cette vie. Mais c'est parce que vous êtes particulièrement attaché à cette vie, appelé à cette vie, que vous êtes conduit, si vous cédez à la tentation, à dévaloriser, d'une manière théorique, la réalité spirituelle qui n'est pas pour vous. Cela arrive fréquemment. J'ai reçu ces jours un livre dont je ne dirai pas trop de bien, il s'appelle "Figures de femmes dans le peuple de Dieu". C'est une édition intégriste. Il y a une phrase qui vaut son pesant d'or : "Elle a profité de son veuvage pour se donner totalement à Dieu". C'est d'autant plus amusant que la préface du livre est écrit par Bruno, préface qui s'efforce d'être suffisamment ouverte, alors que l'auteur, qui est une femme, arrive à laisser passer des choses comme ça. Cela suppose toute une théologie. La tentation est de dévaloriser les autres vies, de sacrifier le sacerdoce par exemple.

Il élargit ses horizons, limités jusqu'à ce jour par les conditions de son passé. Il entrevoit combien il importe pour lui et pour l'œuvre qui maintenant le sollicite avec force, d'être fidèle à ce qui monte en lui au contact de l'ancien qu'il vient de rencontrer. Il comprend combien est capital pour lui et pour cette œuvre de correspondre aux exigences qui maintenant s'imposent à lui de façon claire comme jamais, à ces exigences dont peut-être sous la forme d'attraits, parfois répétés à intervalles éloignés et se produisant dans des circonstances diverses, il avait eu déjà quelques prémonitions, d'ailleurs vite dissipées bien que jamais tout à fait oubliées.

Autrement dit, je crois que, quand on regarde un peu son passé, il y a certaines heures où il y avait quelque chose de positif qui est singularisé par le fait que ce n'était pas uniquement la conséquence du milieu dans lequel on vivait. Évidemment, la vie commune, ordinaire, ça brasse tout, ça couvre tout mais, en d'autres circonstances, toujours la même pointe, sous des formes différentes, mais toujours la même direction. A mon sens, cette relative permanence, cette ponctuelle émergence de quelque chose qui monte en nous sans que vraiment nous ne l'ayons particulièrement voulu par attention, par exemple, c'est très significatif de quelque chose qui est proche, de ce qui va venir. Je pense que, justement, quand on rencontre un ancien qui, sans le savoir, parce qu'il ignore tout à fait ce que vous avez vécu, vous dit des choses qui sont comme la révélation, dans un autre langage, de ce qui a été jusqu'à maintenant inconsciemment vécu, il y a là tout de même quelque chose qui n'est pas tout à fait dans l'histoire.

Au vrai, ces exigences ont en ce jeune - jeune au moins par l'âge spirituel - des racines plus profondes qu'il ne peut le savoir. C'est pourquoi elles ne lui semblent pas devoir être mises en doute, toutes singulières qu'elles se montrent à lui, toutes extrêmes qu'elles lui paraissent, comme ce serait le cas pour nombre de ceux qui vivent avec lui et comme lui. Aussi bien, auprès de l'ancien qui, par sa présence plus encore que par ce qu'il dit et fait, interpelle si fortement ce jeune, d'autres, qui eux aussi ont rencontré cet ancien et qui se sont approchés de lui, tout fidèles qu'ils soient, n'ont-ils pas le moindre pressentiment de ces exigences parce qu'ils n'ont pas à les connaître en ce qui les concerne. *C'est toujours la même idée, des exigences qui deviennent proprement spirituelles. On ne devient spirituel que dans la mesure où on connaît ces exigences et, dans des conditions de ce genre, la prise de conscience de ces exigences est particulièrement puissante. Combien de ceux qui ont rencontré Portal en ont conservé un souvenir important ! Ils n'ont cependant pas mis dans leur vie le poids que cet homme, par sa propre vie, a pu mettre dans la mienne. Donc ça correspond à la singularité que la vie spirituelle développe et, dans des conditions de ce genre, ça se manifeste d'une façon beaucoup plus claire que dans le cas ordinaire où les choses sont moins puissantes, moins directement sensibles.*

Pour ce jeune, au contraire, se refuser à ces exigences dont, au vrai, il ignore où elles le conduiront même s'il croit le savoir - illusion qui facilite sa fidélité - serait se renoncer. Il ne peut le nier.

Là, ce qu'il aurait fallu dire, non pas "il ne peut le nier" parce que ça suppose qu'on l'affirme à quelqu'un d'autre, il aurait fallu dire "il ne peut se nier" parce que nous sommes à un endroit où, en définitive, il y a une différence entre ce que l'on s'avoue et ce que l'on dit aux autres. C'est au niveau de ce que l'on s'avoue que les choses se passent véritablement.

Ces exigences ne sont pas cependant sans soulever en lui de nombreuses questions par les conséquences graves qu'elles impliquent pour lui et pour ses proches. Mais comme il ne connaît encore rien de la vie, ces questions ne font pas surgir en lui, comme il adviendra plus tard, des contestations en proportion de la gravité des décisions que ces exigences préparent et des conséquences qu'elles impliquent pour demain. Auprès de celui qui l'ouvre sur lui-même, il se sent assuré de pouvoir correspondre à tout ce que l'avenir lui réserve et qu'en son inexpérience il voit léger à porter.

Tout ceci est en relation avec la représentation que je peux avoir de la relation qu'il y a eu entre

Jésus et ses disciples. Il n'a pas dit à la foule : Mon joug est léger... mais à certains d'entre eux. En tout cas, ils s'en sont particulièrement souvenu.

L'ancien, dont le passé est désormais la base solide sur laquelle il lui reste à édifier ce qu'il lui reste à vivre, redécouvre son histoire au contact de ce jeune, celle qu'il a eue à connaître sans savoir sur le moment tout ce que secrètement elle comportait de possibles pour l'avenir. Cette rencontre en profondeur qu'il n'a pas provoquée bien qu'il en ait désiré de telles - n'a-t-il pas lui-même été orienté par de semblables relations ? - cette communion qui lui a été donnée et qu'il a accueillie comme un fruit de sa vie, fait remonter en lui le souvenir des heures décisives de son histoire. Avec quelle intensité elles viennent le visiter ! Cette rencontre lui prête pour un temps une nouvelle jeunesse de cœur, une nouvelle espérance de fond, s'il est vrai qu'il les ait jamais perdues comme il a été porté à le croire à certaines heures -ne plus être capable d'aimer- voir l'œuvre à laquelle il s'est consacré condamnée à son déclin, sous le poids des fatigues, des échecs, des rancœurs, à la vue aussi de la chute irréversible des forces. C'est avec un sentiment obscur de reconnaissance qu'il perçoit à nouveau quel esprit primordial, ainsi toujours à l'œuvre parmi les hommes, a animé ses jours, continûment, à son insu, dès l'enfance, et même quand il errait plus tard dans la nuit des passions et des combats, en proie à des souffrances d'autant plus vives qu'elles montaient du tréfonds de soi au point de ne pouvoir être dites alors sans être blasphémées.

Avec la plus extrême discrétion, faite de prudence et de désintéressement, en dominant les espoirs qu'à son sujet ce jeune fait naître en lui, l'ancien, dans la patience et la paix habitées par la foi, immobile dans l'attente et l'espérance de ce qu'il entrevoit poindre en son cadet, l'aide en ces temps décisifs pour l'avenir de celui-ci et, sans nul doute, aussi pour l'avenir de beaucoup. C'est dans l'admiration qu'il découvre combien un souffle semblable au sien inspire celui dont il pressent que la destinée doit en quelque manière prolonger la sienne. Cette destinée, il la souhaite pour cet "autre lui-même", si différent de lui pourtant. Mais ce n'est pas sans crainte. Ainsi fait le père quand le fils sort du cercle intime de ses jeunes années et s'en va à l'école, quand il quitte le logis familial et s'engage dans la vie.

C'est un des aspects de la souffrance du père, quand il conduit son enfant, pour la première fois, dans ce lieu commun, public, de l'école, l'enfant complètement dépaysé mais, étrangement, ouvrant ses ailes. Tandis que le père ne sait pas comment il s'arrangera, il le suit pour voir comment il entre à l'école... Ce sont des impressions que les pères de famille peuvent avoir s'ils ont l'occasion d'avoir des enfants à l'école.

A la lumière de sa propre expérience, l'ancien n'est pas sans concevoir avec quelque appréhension par quelle porte basse et étroite ce jeune devra passer, dans quels fossés il aura fatalement à glisser vu ce qu'il y a en lui d'illusions et d'inexpériences dont nul ne prend connaissance avant d'en avoir été la victime... vu aussi les secrètes malfaçons dues à une hérédité et à une éducation dont nul n'est jamais entièrement conscient. Certes, comme lui, ce jeune s'en relèvera mais au bout de quels longs délais et de quels larges détours. Sans le savoir, quel abîme va-t-il côtoyer, quels dangers va-t-il rencontrer ? Celui qui a mené une telle vie de fidélité, serait-ce avec le plus de bonheur, le plus d'exactitude possible, ne désire jamais la recommencer.

Cela correspond au fait que nous sommes des êtres improbables, "improbables dès la naissance, toujours plus improbables dans la croissance". Vu de dehors, pas du dedans, vu les circonstances extérieures, ce n'est pas pensable. Comment peut-on concevoir une conscience qui naît de la matière et de la vie ? Là, il y a un mot que j'ai découvert récemment dans une lecture. Je crois que c'est de Bergson qui disait : "La matière a une conscience léthargique". C'est un peu comme disait Teilhard : "La matière est en puissance spirituelle". Conscience et inconscience. L'inconscience n'existe peut-être pas plus que le néant. C'est une manière pour nous de penser qui est probablement due à notre structure mais probablement pas réelle du tout. Alors je me demande si le néant existe vraiment.

Questions - Réponses

Ce n'est pas la même chose, l'inconscient et le néant. l'inconscient, on a quand même quelques signes de ce qui se passe, il émerge de notre inconscient quelque chose.

Je prends inconscient dans le sens radical, c'est-à-dire n'avoir aucun moyen de conscience, n'avoir pas de conscience. Je disais que l'inconscient est le néant. Ce sont des notions abstraites. Au fond, c'est un peu comme Jean Guilton qui me disait à propos du ciel et de l'enfer : "L'enfer est un notion, il n'y a peut-être personne dans l'enfer mais il faut que l'enfer existe parce que le ciel existe". En revanche, accepter qu'il y a, dans tout ce que nous rencontrons, comme une léthargie de conscience et qu'un des aspects de notre vie humaine consiste à donner figure, conscience d'une certaine façon, aux réalités qui nous approchent, ça change complètement la vie. J'ai trouvé que le

mot "léthargique" était bon. C'est de Bergson. Quand je vous ai parlé de cela, c'était en même temps lié à ce que Teilhard avait dit : "La puissance spirituelle de la matière", il y a un titre comme cela dans un de ses livres. Cela représente peut-être le fait que je suis plus souvent léthargiquement inconscient que conscient.

Cela rejoint le fait que l'inconscience n'existe pas.

C'est dans le même registre mais ça veut dire qu'il y a des degrés de conscience. Une conscience léthargique est une conscience qui n'est pas de l'inconscience puisque de temps en temps elle s'éveille mais qui a peut-être beaucoup plus d'importance dans le temps de ce que je vis que la conscience proprement dite. Cela, je crois que c'est exact, je crois que nous sommes tous, plus ou moins, léthargiquement conscients.

C'est le contraire de la lucidité ?

Vous m'en demandez trop. Il est certain que lucidité et conscience, ce n'est pas tout à fait la même chose. Il y a des consciences qui ne sont pas lucides mais je pense qu'il n'y a pas de lucidité qui puisse exister sans conscience. Maintenant, je pense que nous avons justement dans notre histoire des heures de particulière lucidité de notre conscience. Si vous acceptez cette perspective, c'est le moment où j'atteins mon existence à travers ce que je sais de ma vie.

Est-ce que la conscience léthargique pourrait devenir conscience par un effort de volonté ?

Le passage de la conscience léthargique à la conscience dépend un peu de notre ascèse, de notre technique mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle parvient à ma totale conscience, ni que la sortie totale de la léthargie de la conscience soit totalement à la disposition comme d'autres activités parce que, à mon point de vue, il y a en nous une action qui est de nous comme les autres mais qui n'est pas que de nous comme les autres dans la mesure où elle n'est pas totalement à notre disposition comme les autres.

La manifestation de cette action qui n'est pas que de nous, est-ce qu'elle ne peut pas émerger d'une relation ?

En particulier d'une relation. C'est pourquoi c'est souvent à l'occasion d'une relation avec un autre que se trouve la possibilité de sortir de cette conscience léthargique de façon un peu plus réelle. Maintenant, à travers notre propre prise de conscience de nous-mêmes, il y a des heures de lucidité qui ne sont pas à notre disposition totale, comme lorsque nous disons que nous allons réfléchir sérieusement à quelque chose.

C'est ce que vous appelez l'apparition à la conscience claire ?

Cela dépend à quel niveau cela peut se présenter mais je penserais qu'il y a un niveau extrême où l'activité créatrice est présente. Il y a des moments où nous avons des lumières sur notre vie qui, par certains côtés, ne sont pas la conséquence de nos résolutions, même des comportements, des situations où nous nous mettrions pour les préparer. Cela peut les préparer, ça ne peut pas les déclencher.)

(page 87)

Certes, l'ancien le sait de foi mais aussi d'espérance : comme il en a été pour son cas personnel, tout ce qui se montrera nécessaire sera donné à ce jeune qui vient après lui, pour qu'il persévère dans la voie et poursuive l'œuvre commencée. Certes, ce qui s'est passé en lui jadis, d'une façon d'ailleurs si complexe et parfois si ambiguë que, encore à certaines heures, l'ancien en ressent avec quelque vertige l'extrême improbabilité, cela surviendra aussi en ce jeune. Il en a la certitude tant il se sent être son précurseur, tant de loin il voit mûrir ce jeune comme son fruit, lui, l'ancien en qui avaient fleuri tant de promesses qui se fanèrent faute d'être à temps fécondées? Mis qui empêchera un père de trembler pour son fils ? Non, il saura ne pas dire au jeune sur ce sujet plus que celui-ci ne saurait aujourd'hui porter. Demain sa vie ou plutôt sa secrète présence en lui, il le croit de foi, l'aidera à porter ce que l'avenir lui réservera

A mon point de vue, c'est ça, l'église. Si vous ne restez qu'au niveau des institutions, des lois, du droit canon, vous êtes en train de trahir la réalité fondamentale que l'Église doit elle-même protéger en donnant l'occasion à ses fidèles de le découvrir par eux-mêmes. Quand l'église se borne simplement à avoir une pratique religieuse qui prend les choses par l'extérieur et qui ignore complètement l'aspect spirituel, elle ne peut que survivre au sens d'une réalité sociale qui n'est pas sans utilité mais qui présente d'énormes inconvénients dans la mesure précisément où, à partir d'un certain niveau spirituel, l'église, après avoir aidé les gens à devenir, les empêche de grandir.

Chapitre V : Approche du mystère de Dieu

C'est un chapitre de conclusion. si je me souviens bien, il est beaucoup moins analytique, beaucoup plus descriptif, méditatif que les précédents. Donc il suppose moins d'explications. Les autres en demandent et chacun doit y découvrir par son propre compte ce qu'il a vécu à sa manière, tandis que celui-ci est beaucoup plus méditatif.

Méditation d'un homme sur son passé (page 129)

Quelle révélation pour un homme de découvrir, après avoir suffisamment vécu, le caractère capital des exigences auxquelles il a répondu sans se rendre compte alors de ce qu'elles présentaient de personnel, de singulier, d'exceptionnel peut-être, d'irremplaçable sûrement ! Quelle révélation pour lui de comprendre que, sans le savoir, à mesure qu'il était fidèle à ces exigences, il inventait sa voie ! Grâce à cette fidélité, il n'était plus seulement un "vécu" ballotté au jour le jour par les événements, et s'arrangeant quotidiennement au mieux avec les situations.

Ceci fait allusion au chapitre précédent où on montre l'appropriation à l'événement, ça veut dire où on n'est pas simplement réagissant passivement sur ce qui s'impose à nous du dehors ou du dedans par notre hérédité.

Il n'était plus seulement mené par des habitudes, se bornant à obéir avec exactitude aux règlements de son métier ou de sa fonction, aux lois du pays ou de la collectivité idéologique auxquels il appartenait du fait de sa naissance et de son milieu. Sa pensée, si on peut appeler ainsi jadis ses idées, n'était plus seulement emprisonnée par des normes enseignées et imposées, lesquelles il respectait non sans passivité, ni sans un désintéret que cependant il n'osait pas ordinairement s'avouer.

Tout ça tourne autour de la conscience léthargique.

Grâce à cette fidélité, à partir de ce qui lui advenait et qu'il accueillait de façon sans cesse plus active, plus personnelle, à mesure qu'il devenait davantage lui-même, il s'était approché, en l'entrevoyant davantage dans sa nature propre, de "la liberté d'être"(entre guillemets, pour bien montrer la différence avec la liberté du faire et du dire), même si dans les conditions où il se trouvait les libertés du faire et du dire devenaient toujours plus limitées, plus inexorablement rétrécies par les nécessités de la vie en société, ou encore sous le joug d'une autorité toute-puissante et despotique (*c'est une allusion à une autorité divine, d'un Dieu conçu à la manière du père Cromagnon*). Ainsi d'exigences en fidélités et de fidélités en exigences, depuis qu'il était né à la vie spirituelle, il avait été en marche vers son humanité, aveugle qu'il était encore alors sur le sens de sa vie, même s'il croyait le connaître et, en conséquence, prenait ses décisions avec énergie, s'y tenant avec persévérance.

On a l'idée de ce qu'on a à faire qui n'est plus simplement la conséquence des exigences qui montent en nous, à chaque pas, mais des idées a priori qu'on a sur la chose. Alors nous sommes au niveau du projet où la ténacité est importante pour pouvoir réussir et non pas de la fidélité où au contraire c'est l'attention au pas à pas quotidien qui fait que, sans qu'on sache où on va, on y va directement, divinement.

Ainsi il avait agi heureusement quoique avec une assurance juvénile et en dépit d'elle (*du fait que les idées qu'il avait sur ce qu'il avait à faire n'étaient pas si exactes que ça*), n'ayant sur le moment aucun sens des risques qu'il encourait, des dangers auxquels il s'exposait à mesure qu'il abandonnait les chemins battus. Maintenant, avec l'expérience acquise, il pense aux conditions dans lesquelles il a eu à ouvrir sa voie. Il découvre avec quelle sûreté il a été conduit à vivre tout autrement qu'il l'avait imaginé et projeté au début, combien de la sorte il a été amené au-delà de ce qu'il avait secrètement espéré... Cela ne fut-il pas aussi dans la ligne de ce que parfois il avait au début particulièrement craint ? Que son histoire lui paraît singulière jusqu'à l'improbable, vu les conditions du cheminement qu'il a été conduit à faire et l'étrangeté paradoxale des étapes qu'il a eu à connaître

Et voilà que maintenant, du pas qu'il progresse dans l'intelligence de son existence, nombre de souvenirs sortant des archives de l'oubli, remontent à sa mémoire.

Quand est-ce que j'ai écrit ça ? En 1980, j'étais déjà sorti de ma ferme. L'idée, c'est que plus on est dans la ligne de sa propre vie, les autodéfenses s'écartent par le fait même qu'elles n'ont plus de raison d'être et on a donc comme une mémoire renouvelée, les autodéfenses ne la brouillent pas comme elles le faisaient avant. On a une meilleure mémoire quand on est bien à sa place.

En s'agréant les uns aux autres, en s'organisant les uns avec les autres, ils se prêtent à une relecture qui leur donne une importance et une portée qu'ils n'avaient pas jadis à son regard. Avec son patrimoine ancestral dont l'origine remonte au fond des siècles, bien au-delà de ce qu'il peut en connaître, - et où se mélangent, dans l'ambiguïté la plus obscure, le meilleur et le pire - toutes les

rencontres et toutes les circonstances qu'il a eu à vivre, toutes les décisions qu'il a eu à prendre, toutes les activités dans lesquelles il s'est trouvé engagé et toutes les conséquences qui s'en sont suivies, toutes, bonnes ou mauvaises, ont constitué la chaîne et la trame du tissu serré de sa vie. Son histoire de chaque jour et la manifestation progressive de son hérédité se développent à ses yeux en continuelle relation l'une avec l'autre, se chevauchant l'une l'autre à longueur de temps. Elles se sont préparées, influencées, conditionnées de loin l'une par l'autre et, semble-t-il, en dépendance dans les deux sens. Quelle étrange, complexe et singulière genèse !

Ces constatations montrent qu'un travail continu et persévérant de mise en œuvre et de reprise en sous-œuvre, de formation et de reformations, s'est poursuivie en lui en dépit des obstacles qu'y opposèrent ses raideurs et ses duplicités maintenant mieux comprises, ses fautes jamais regrettées comme il aurait fallu, ses infidélités dont il ne connaissait même pas alors la réalité ni les incidences et que maintenant il découvre seulement.

Là le mot "infidélité" doit être pris dans un sens qui ne soit pas aussi absolu que celui que je prends en temps normal. C'est là que c'est difficile. Je n'ai pas un vocabulaire où il aurait fallu suffisamment de souplesse pour distinguer l'infidélité radicale qui, à mon sens, est destructrice, de l'infidélité accidentelle qu'on était incapable de ne pas suivre, de ne pas observer à cause des conditions concrètes dans lesquelles on se trouvait à ce moment-là. L'infidélité radicale n'existe pas plus que les autres mais ça veut dire que je dis "non" à quelque chose où je devrais dire "oui". Notre manière d'être refuse cette fidélité non pas par le fait qu'on est impuissant pour y correspondre. Ce sont des situations limites. Si je peux dire "non, c'est parce que je peux dire radicalement "oui". Or je ne peux jamais dire "oui" radicalement parce que je ne suis pas unifié au point d'être en mesure de le dire. Mais le fait que je puisse dire véritablement "oui" malgré que je ne sois pas capable de le dire, fait que je suis aussi capable de dire "non", quoique, en définitive, très probablement, jamais personne n'a dit "non" dans les situations limites dont nous parlons. Lucifer, le plus grand des anges, a dit "non". C'est une idée comme ça. Seulement personne n'a jamais dit "oui" à cause de ce qu'il est et personne n'a jamais dit "non" de cette façon radicale qui fait que, en disant "non", il se nie lui-même. Donc l'idée importante, c'est qu'il y a une certaine négation de soi-même qui est aimée pour elle-même. C'est ainsi que je comprends "le goût de la mort". Je ne sais pas ce que ça veut dire mais il y a une certaine pente vers la mort qui semblerait être l'ombre de l'extrême "oui".

- Est-ce qu'on pourrait dire qu'il y a d'un côté la liberté et d'un autre les circonstances qui sont extérieures à nous ?

Je peux dire que, dans un cas comme dans l'autre, la liberté se manifeste. Le pouvoir de dire "oui" ou le fait de pouvoir dire "non" d'une façon absolue, c'est la liberté à l'état pur. En fait, nous ne sommes jamais des êtres suffisamment libres pour que le "oui" soit un "oui" unique et le "non" un "non" unique. Il y a de l'ambiguïté en chacun de nous. Il y a peut-être des fois où nous disons "non" comme une affirmation de nous-mêmes qui est en même temps une négation de ce que nous sommes. C'est la pente vers la mort. Quand chacun regarde un peu son passé, il y a peut-être, sous une forme atténuée, comme un besoin d'affirmer davantage le refus que l'on fait de quelque chose.

Être affronté à ce paradoxe, n'est-ce pas ça, la vie ?

Si vous voulez mais ça n'éclaircit pas la manière de le vivre. En tout cas, en avoir conscience, ce n'est plus tout à fait être dans la léthargie. On le trouve dans certains romans de Wiechert, "La Comtesse" par exemple. C'est une Comtesse de Prusse qui fait la rencontre d'un ancien prisonnier allemand qui est revenu et qui était en train d'effacer son nom sur la tombe, sur la stèle de tous les hommes morts pour la patrie. Elle l'aide. Il est devenu haineux. Il ne fait pas partie de la société. Il se refuse à faire partie de la société. Alors ils se rencontrent et elle l'aide à vivre. Elle en devient amoureuse, malgré que c'était un prolétaire et elle, une comtesse. Alors là, il y a une histoire importante. Cet homme n'est pas sans ignorer qu'elle l'aime mais accepter qu'on l'aime, c'est encore faire partie de cette société. C'est le drame : cet homme qui s'efforce de se faire haïr par la comtesse. Alors elle se trouve en porte-à-faux avec son milieu. Cet homme s'efforce, non pas de se détacher d'elle mais c'est une forme de s'attacher à elle, de lui faire de la peine, de lutter contre cet amour qui va contre l'idée négatrice, fondamentale qu'il a de la société. Il y a un autre livre de Wiechert où la même histoire est racontée d'une autre façon. L'idée qu'il faut retenir; c'est que lorsque quelqu'un se met à aimer, se sentir aimé fait qu'il ne peut plus malgré tout se sentir étranger à la société. Dans la mesure où il veut être étranger à la société, où il ne veut plus faire partie de la race humaine, à ce moment-là, il y a un besoin de négation qui se manifeste d'autant plus puissante que l'amour est plus présent.

Ainsi s'est-il acheminé peu à peu, à travers les périodes très diverses de son histoire, vers une vie plus

plénière, en voie de mettre en valeur ses possibilités connues et d'autres qui lui étaient encore inconnues. Ces dernières, à son étonnement, ne sont-elles pas apparues à l'heure où il en était besoin et au-delà même de ce à quoi il aurait pu aspirer. Ainsi a-t-il progressé pas à pas et sans en avoir formé le projet vers une vie unifiée, d'une originalité irremplaçable, mais aussi d'une solitude sans faille. Sous le souffle de quelle inspiration cela a-t-il pu se faire ? Ainsi a-t-il à continuer à faire l'approche du plein sens de son existence, en la créant par fidélité, de jour en jour, au-delà de tout dessein.

Questions que pose la méditation de sa vie (page 132)

A un homme capable d'entrer de cette manière autant qu'elle lui est donnée, dans l'intelligence profonde de sa vie, toutes ces constatations posent question.

Cela lui pose question : la naissance, la présence persévérante, le développement et le déploiement en lui, à travers des instabilités de surface, de ces exigences qui sont inséparablement et originalement liées à lui...

Cela lui pose question : la vue du défilé sinueux et parfois périlleux où ces exigences l'ont conduit au long de sa vie...

Cela lui pose question : l'intelligence globale de l'unité dans laquelle sa vie s'est constituée peu à peu sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache, en cheminant dans la fidélité à soi autant que cela lui était possible, au-delà même de ce qui lui paraissait possible, pas à pas et en dépit de toutes sortes d'avatars, comme s'il était conduit, suivi, et quand il le fallait, soutenu, poussé, retenu...

Ce sont toutes sortes d'expressions qui vont servir petit à petit ma représentation qui va se trouver personnalisée par le fait même de toutes ces constatations qui sont des touches psychologiques.

Cela lui pose question : cette réussite, intime plus encore qu'extérieure, paradoxale à ne pas y croire...

Cela lui pose question : la fécondité de sa vie qui ne vient absolument ni de ses projets, ni de son savoir, ni de ses techniques, et qui l'a si souvent étonné, émerveillé, tant elle a dépassé ce qu'il avait jadis espéré, tant elle continue à le faire...

... Par ailleurs, sans cette action, serait-il ce qu'il est maintenant dans la singularité qui lui est propre ? Mais aussi sans lui, cette action se serait-elle développée en lui de cette manière particulière ?

Autrement dit, cette double nécessité, chacun étant nécessaire à l'autre... Je sais bien de quoi je parle. Je suis nécessaire à Dieu comme il m'est nécessaire. Sous une forme impossible à dire, je dirais que c'est l'extrême opposé de la foi du père Cromagnon qui au contraire voit un Dieu du dehors qui crée un homme qui lui est son concurrent et qui a cette bêtise majeure de se créer un concurrent parce qu'il en a besoin. Je crois que toute l'évolution spirituelle de l'homme consiste petit à petit à dépasser cet instinct religieux initial et à en recevoir la puissance en le critiquant, en approfondissant son propre mystère, en approfondissant un peu son histoire et peut-être même l'histoire plus large, de découvrir une action tout à fait différente mais qui lui est au moins aussi transcendante que l'action initiale que le père Cromagnon lui avait mis dans l'esprit.

Quand on a vécu pendant très longtemps dans la foi officielle avec bonheur et joie et qu'on découvre cette démarche, on arrive à débroussailler pas mal de chose mais ça ne veut pas dire qu'on va passer immédiatement du Dieu Trinité à un Dieu intérieur. Ce sont des paraboles pour quelqu'un qui l'a vécu dans la foi et le bonheur. Pour mon cas, j'avais fait une prière, un peu copiée sur la vôtre, "Toi que je pressens dans le fond de moi-même", et maintenant je m'interdis cette prière parce que je devrais dire "Toi que je ne pressens pas encore ou toi que je ne pressens pas". Je crois que je ne suis pas arrivé à la perception de cette action en moi qui n'est pas que de moi.

Je suis tout à fait d'accord avec vous. J'aime cette prière parce qu'elle exprime bien ce qu'elle dit. Beaucoup l'aiment parce qu'elle apporte quelque chose de plus que ce qu'ils vivent sans leur demander de le vivre. Là, nous sommes tout à fait d'accord. Ce que je penserais en revanche, c'est que la prise de conscience de ces exigences, de cette "histoire sainte" que chacun d'entre nous a vécu sans le savoir, à travers tous les événements divers et les réactions diverses de sa vie doit s'accroître de plus en plus. C'est par cette médiation que, indépendamment de tout développement métaphysique ou théologique, il y a au-delà un climat intérieur qui est de l'ordre de la communion, qui ne peut pas être dépassé et qui, à mon sens, est plus sain que lorsqu'on parle trop facilement du sacré, du numineux, de tout ce qui est pour ainsi dire fatalement chosifié dans la mesure où on ne l'a pas encore vraiment vécu. C'est pourquoi, pour ma part, je suis assez hostile aux lectures de mystiques parce qu'à ce moment-là, en admettant qu'ils n'y mettent pas un peu de leur propre prose, on parle de choses que l'on n'a pas encore vécues et, dans la manière de le dire, on porte la marque fatale où le verbalisme, l'affectivité, ce domaine de notre intelligence, y trouve sa pâture sans que notre être y participe vraiment. J'ai beaucoup corrigé cette prière car elle était beaucoup plus

panthéiste dans le texte où je l'ai trouvée, et j'ai ajouté quelques "Jésus". Ceci est bien la conséquence de quelqu'un qui voudrait être disciple de Jésus, qui voit en Jésus celui qui a vécu, à sa manière, suivant des perspectives différentes des nôtres mais dans une totalité qui fait que, au bout de quelques années, tout lui a été enlevé. Il ne faudrait pas séparer cela de ce que Jésus a été pour celui qui l'a écrite. Je crois que c'est un des aspects de notre spiritualité spécifiquement chrétienne, cette réalité d'un homme qui est allé jusqu'au bout, qui a été rejeté et qui, précisément dans la mesure où il a été rejeté; a eu la fécondité qui permet à d'autres de prendre leur propre chemin en allant vers le même but qui est proprement l'échec au-delà duquel la fécondité est possible.

A mon sens, nous n'avons qu'un seul dogme, une seule question, tout le reste est de la mouture humaine : Qui es-tu ? Comment se fait-il que tu as vécu ce que tu as vécu ? Tout le reste, c'est placer Jésus par rapport à la conception du père Cromagnon. Ce n'est pas mauvais, à condition de ne pas le séparer de la question fondamentale. Parler de la présence réelle, de la transsubstantiation, c'est parfaitement idolâtre. Donc il n'y a qu'un seul dogme, un seul centre qui ne doit pas être séparé de la question fondamentale. Tout le reste n'a de valeur que dans la mesure où c'est en relation directe ou relativement indirecte avec cette question fondamentale. Le malheur, c'est que très rapidement, sinon tout de suite, ce Jésus homme a été malheureusement divinisé. Il est très probable qu'il fallait que nous nous trompions et on s'est trompé. Mais il y a eu un moment important dans l'église, c'est l'arianisme, presque toute l'église était arienne et c'est grâce à la puissance romaine que l'arianisme a été vaincu. L'arianisme affirmait que Jésus était un homme. Le grand promoteur de l'anti-arianisme a été St Athanase. C'était un évêque d'Alexandrie qui fut le grand défenseur de la divinité de Jésus contre Arius au concile de Nicée, en 325. On a encore un symbole de St Athanase qui, au point de vue de la doctrine, est plus développé que le symbole de Nicée.

La théologie a pris une position dans la direction johannique, une christologie descendante. Cette christologie a pris le pas sur une christologie ascendante comme celle que Pierre pouvait avoir et dont nous avons encore quelques échos dans les actes des apôtres. Pour Pierre, Dieu prend l'homme Jésus et, en raison de sa fidélité, le met à sa droite. Dans la christologie johannique, c'est le Verbe de Dieu qui descend, prend un corps d'homme, revêt la condition humaine et, après avoir fait son boulot, il reprend sa robe divine et remonte au ciel.

Finalement, bien que cette action ne puisse pas être séparée de ses activités d'homme comme il ne peut pas lui-même être séparé de celles-ci, cette action se montre cependant radicalement autre que ses activités ordinaires, comme il est lui-même d'un autre ordre qu'elles. Par ailleurs sans cette action, serait-il ce qu'il est maintenant dans la singularité qui lui est propre ? Mais aussi sans lui, cette action se serait-elle développée en lui de cette manière particulière ?

Questions - Réponses

Vous avez l'air d'accepter que cette prise de conscience est tardive dans la vie. Mais alors vous acceptez qu'on agit avec une fidélité inconsciente.

Je ne dirais pas inconsciente, dans la mesure où la fidélité suppose une certaine conscience, mais une fidélité aveugle. Autrement dit, les raisons qu'on peut se donner pour être fidèle ne sont pas de taille à fonder le caractère impératif de cette exigence. Alors je ne dirai pas une fidélité inconsciente, ce serait une contradiction dans les termes, mais une fidélité aveugle.

Vous admettez que la conscience léthargique dont vous vous parliez tout à l'heure n'est pas incompatible avec la fidélité.

Pas du tout. Par le fait même de ce qui est, nous sommes tous, plus ou moins constamment, en conscience léthargique, notre fidélité peut se développer dans ce climat plus ou moins clair, plus ou moins aveugle, mais où, chaque fois que nous faisons un pas, nous pouvons avoir l'impression que c'est celui que nous devons faire pour être fidèle, tout en donnant peut-être des raisons qui ne sont pas les véritables qui fonderaient notre fidélité. J'oppose toujours projet et fruit. Nous avons constamment des projets. L'important, c'est que, dans une certaine mesure, nos projets ne soient pas absolutisés au point de supprimer ce qu'il y a de totalement, pas de totalement aveugle, mais de totalement don de soi à ce projet auquel je tiens particulièrement, au-delà des raisons que je pourrais me donner à l'occasion de ce projet. Je ne suis pas fidèle uniquement parce que ce projet me paraît très important. Il y a quelque chose en moi qui fait que j'y corresponds un peu au-delà des raisons que je peux me donner pour justifier ce caractère impératif. C'est normal.

Alors je ne dis pas ça se passe ainsi tous les matins mais, incontestablement, à certaines heures de la vie, nous avons à prendre des décisions dont le caractère impératif n'est pas la simple conséquence des raisons que nous pouvons nous donner, surtout quand elles ont visiblement de lourdes conséquences dans le futur.

Alors ce qui distingue les hommes, ce n'est pas tellement la fidélité que la prise de conscience de cette fidélité.

Très certainement. au point de départ, il y a une prise de conscience de la fidélité qui est plus ou moins variable suivant l'intériorité dont chacun est plus ou moins capable. Il est certain que quelqu'un qui n'a pas la préoccupation de savoir ce qui se passe en lui dans le courant de sa vie, n'aura pas cette prise de conscience. Supposez que cette prise de conscience soit suffisante, à ce moment-là, entre la prise de conscience et l'exécution correspondante, il y a une décision à prendre qui exige de notre part une volonté décidée d'y correspondre. C'est là qu'on peut se cacher derrière ce qui se fait ordinairement, ce qui est normalement commandé, enfin tout le pharisaïsme dont on parle et qui n'est pas simplement de l'hypocrisie mais qui consiste à se protéger des exigences que la loi ne peut pas imposer parce que la loi est générale et que ces exigences ont comme puissance particulière d'être singulière.

Somme toute, on conduit sa vie de fidélités en fidélités.

Oui, d'exigences en fidélités. C'est un continuel échange. Je crois qu'on peut dire que, du moins pendant un certain temps, plus on correspond avec fidélité aux exigences qui montent en nous, plus ces exigences s'imposent facilement et plus ordinairement dans la suite. Nous parlons de cela d'une façon abstraite mais je pense que, lorsqu'on est un peu dans ce climat, tout ce qui a été vécu avant dans une suffisante conscience va être présent dans ce que nous sommes aujourd'hui pour donner du poids ou de la force, de la lumière, aux décisions et à l'importance des choix que l'on doit faire maintenant. Tout le passé est présent dans le présent. Alors si on est un peu romancier, on peut dire, et ce n'est pas faux, que secrètement, sans qu'on le sache, il y a des potentialités qui sont en nous et qui n'ont jusqu'à présent pas eu l'occasion de s'expliciter parce que les circonstances ne se présentaient pas, mais qui précisément, par je ne sais quel mécanisme, fait que, lorsque nous sommes fidèles à ce que nous devons être, nous rencontrons petit à petit des circonstances, des conditions dans lesquelles ces potentialités du passé, ces potentialités que nous ne connaissions pas, trouvent leur possibilité d'actualisation. C'est cette forme d'extraordinaire enchevêtrement qui paraît enchevêtrement parce que nous pensons toujours à travers une histoire d'un temps et d'un lieu, tandis qu'en définitive, notre être n'est pas fondamentalement épuisé par la manière dont il existe dans les temps et les lieux. Nous ne sommes pas tout à fait de l'espace temps.

Réfléchir sur son activité créatrice (page 134)

permet à l'homme d'entrer dans l'intelligence de ce qui le meut dans sa vie proprement humaine et personnelle. Mais déjà quand l'homme est créateur, quand il se projette dans son œuvre au point de la marquer de façon indélébile - ainsi quand il s'approprie le règlement et la loi, la situation et l'événement ou qu'il accueille l'autre en ce que celui-ci est en lui-même - par son action est-il seulement la cause de ce qu'il crée, comme il l'est de ses autres activités lorsqu'elles relèvent uniquement d'une technique apprise et bien appliquée ? Inversement, l'œuvre qu'il a créée, porteuse de ce reflet particulier de lui-même qui va jusqu'à la caractériser parmi les autres œuvres créées dont il est aussi l'auteur, est-elle la cause de ce qu'il devient par la sorte d'influence incantatoire qu'elle exerce sur lui ? - simple cause contingente, étrangère à lui comme tout ce qu'il subit ou avec quoi il a à composer. La relation entre le créateur et son œuvre s'exerce dans les deux sens comme si, dans ce domaine, le temps "n'existait" pas, ni la succession qui l'engendre, qui l'escorte et le rend mesurable. Cette relation est tout autre que la conjonction, que l'interaction de deux causes. Elle est inséparablement l'origine et le fruit de l'union du créateur et de sa création; union dont l'ordre est celui d'une communion comme constitutive du créateur et comme intrinsèque à sa création, d'une communion qui rend chacun unique en soi-même et tous deux irremplaçables l'un auprès de l'autre.

Enfin, ça va, le mot "Dieu n'y est pas mais, incontestablement, ce sont des prises de conscience de ce genre qui permettent à la prière d'avoir une autre réalité qu'une réalité verbale. C'est dans la mesure où on vit soi-même cette intercommunication où chacun est pour ainsi dire indispensable à l'autre pour que l'autre existe, que se trouve la justification de cette sorte de panthéisme latent qui se trouve dans cette prière.

Aussi bien, l'homme a besoin d'être créateur pour aller sur le chemin de son humanité. Cette activité de création, plus encore que ce qu'il réalise dans ces conditions et qui d'ailleurs perd souvent, même à ses yeux, sinon la marque du moins l'aura de son origine, nourrit sa vie spirituelle. Cette activité est la manne éphémère mais substantielle, qui lui tombe du ciel et qui, fidèlement, à son jour sinon à chaque jour, peut, s'il sait la recueillir; lui donner la force d'avancer dans le désert qu'il a à traverser pour atteindre pas à pas la terre qui progressivement se promet à lui. Cette activité créatrice est, semble-t-il, spécifique à l'homme.

Peut-être plus que la conscience dont on parle souvent comme l'apogée de l'homme. Quand nous disons "conscience léthargique", nous montrons la réalité qui dépasse de beaucoup ce que nous pouvons savoir en tant que race humaine. C'est peut-être en tant que créateur, capable d'être créateur, que nous sommes hommes et nous nous différencions des autres vivants qui ont peut-être, chacun à leur manière, à leur niveau de vie, une conscience plus ou moins léthargique qui, dans une certaine mesure, fait qu'ils ne sont pas uniquement des mécaniques, comme on pouvait le penser jadis.

Elle se manifeste d'un tout autre ordre que celui de l'action dont il a le projet et dont il dispose à la mesure des moyens qu'il peut acquérir et perfectionner, bien que par ailleurs cette activité ne soit pas séparable d'une telle action. D'un tout autre ordre aussi que les phénomènes susceptibles d'être connus par l'homme, cette activité est seulement reconnaissable dans sa spécificité à partir, certes, mais encore au-delà de toutes les connaissances qu'il a de soi et qu'autrui pourrait avoir de lui comme de quiconque. Elle est du même ordre que le mouvement intime qui permet d'atteindre à la foi en soi. N'est-ce pas grâce à l'intelligence que chacun a atteinte personnellement de ce qu'il vit au plus intime - ce dont il est capable de prendre conscience à certaines heures de lumière - qu'il peut pressentir, au-delà de toute imagination, laquelle par pente naturelle le matérialise, comment agit en lui cette action qui n'est pas que de lui mais qui ne saurait être menée sans lui; comment ce qu'il est en soi-même a une influence, en quelque sorte incantatoire, sur cette action qui s'active en ses profondeurs, là où il est plus soi-même que dans ses comportements; comment enfin cette action s'exerce en lui d'une manière exactement appropriée à ce qu'il est sur l'heure et progresse à l'allure du cheminement qu'il fait vers son humanité ?

Cela touche donc à son propre mystère qu'il ne peut pas atteindre lui-même et qu'autrui ne peut pas atteindre non plus. L'idée que j'ai derrière la tête est la notion de prière, là où il est plus soi-même que dans les prières qu'il fait. Je crois que l'intérêt de tout cela, c'est qu'on ne peut parler de la vie spirituelle qu'à partir de ce qu'on vit soi-même. Malheureusement, trop souvent, on parle de la vie spirituelle à partir de l'idée qu'on se fait de la vie spirituelle. Alors comme nous sommes sensibles à la beauté, à l'harmonie, à nos structures, ce sont des réalités qui donnent un premier poids à la vie spirituelle dont nous parlons mais ce poids est sans comparaison avec le poids que nous devons lui donner, dans la mesure où nous sommes en contact réel avec ce que nous vivons à travers toute notre histoire.

Questions - Réponses

Est-ce que l'impact spirituel est plus important au niveau de la prise de conscience que la fidélité ?

Je pense que logiquement la prise de conscience précède un peu la fidélité mais il est probable que c'est dans la mesure où la fidélité est observée que la prise de conscience est approfondie.

Dans la relation que chacun peut avoir avec Jésus, filiation et paternité spirituelle, il est certain que la représentation que je me fais de Jésus part des évangiles. Son itinéraire spirituelle part d'une religion d'Israël très légaliste à une religion de liberté et de fidélité, d'une religion d'obéissance et de soumission à une religion de liberté et de fidélité. Pour moi, ceci est particulièrement important parce que cela m'a ouvert sur ce que j'avais moi-même à faire dans la vie que j'ai menée, ou du moins c'est ce que j'ai découvert progressivement avoir fait dans ma vie, lorsque je réfléchissais et que je découvrais le passé sous un autre jour où je l'avais vécu sur le moment. Mais aller plus loin, je crois que ce ne serait pas honnête de le dire. Ce n'est pas la conséquence d'une imitation, d'une, je dirais, théorie qui émergerait de la prise de conscience de ce que Jésus a vécu. En tout cas, chacun fait ce qu'il peut. En ce qui me concerne, j'ai été élevé dans un climat de piété. Dans ma famille, j'étais certainement très favorisé par la piété de ma mère. Par tempérament, j'étais un bon garçon et, dans une certaine mesure, un garçon pieux, consciencieux, timide..., tout ce qu'il fallait pour faire un bon curé. Petit à petit, les choses se sont développées dans des dimensions tout à fait différentes de celles que je pouvais prévoir au départ, même jusqu'à 20 ans où j'étais l'enfant du catéchisme de persévérance qui allait à la messe tous les dimanches matins, entendait un sermon idoine, chantait des cantiques convenables.

C'est tout à fait hors de cette zone que je me suis découvert sous deux aspects. D'abord une rencontre avec un milieu tout à fait autre, celui d'un lycée d'école normale où on rencontre à la fois des garçons intelligents mais de spécialités tout à fait différentes. Cela m'a d'ailleurs fait beaucoup souffrir par le fait même que j'étais un pur scientifique et me sentais, dans une certaine mesure, une petite brute, sans que je sache le dire, vis-à-vis de ceux qui me semblaient plus affinés soit par leur famille, soit par leur instruction. Leur spécialité leur apportait quelque chose que je n'avais pas. Finalement, la rencontre de M. Portal. Ce n'était pas en tant que directeur de conscience car il l'a

peu été en définitive mais à travers tout ce qui s'est développé peu à peu entre nous deux sous la forme d'une rencontre où les aspirations profondes de Portal, qui avait été plus ou moins provoqué et blessé par les événements de la crise moderniste, sont devenues pour moi presque des éléments de mon propre passé. Je n'avais qu'une culture mathématique un peu forcée, je n'étais pas cultivé. Cette rencontre a développé des perspectives qui n'étaient pas dans le programme du départ. Après, on se rend compte que des décisions prises alors étaient plus la conséquence de la fidélité que de l'obéissance ou de la réalisation active, concrète d'un projet.

Quand vous parlez d'impact spirituel, c'est ce qui monte en vous qui n'est pas que de vous.

Le mot "impact" n'est pas un mot de mon vocabulaire mais, incontestablement, ça fait partie de ça, je l'ai découvert après. A ce moment-là, pour moi, Dieu était évident, la question ne se posait pas pour moi. Ce qui n'était pas évident, c'est que je prenne des décisions qui ne m'étaient pas imposées par le rôle qu'on me demandait.

Ainsi, pendant les vacances, nous avons des réunions à Chadefaud-Scourdois. Autour de 30 ans, on m'a proposé de faire partie des jurys d'examens pour St Cyr. C'était évidemment un chemin pour arriver petit à petit à Polytechnique ou à Normale Sup. J'ai refusé ce que beaucoup auraient accepté, ce qu'un collègue a accepté sans hésiter. Il a d'ailleurs réussi brillamment. Mais quand il a voulu aller dans une direction semblable à la mienne, il a pensé qu'on pouvait mener les deux choses à la fois. L'idée qu'on ne peut pas les mener à la fois et qu'il faut choisir, aucun règlement, aucune personne de l'extérieur, ne pouvait le dire. Quand on regarde son passé, on découvre tout ce qu'il a fallu faire pour rester à peu près dans la ligne qu'on avait amorcée jusqu'à présent mais qui n'était pas encore suffisamment claire pour que ça puisse être un projet.

Une telle décision, vous la prenez suite à une analyse de ce qu'on vous propose et de ce que vous avez à faire.

Le mot "analyse" est un peu fort. Je crois que la décision était prise avant d'y réfléchir vraiment. L'analyse est beaucoup trop intellectuelle ou conduit à des projets beaucoup trop volontaristes pour épuiser complètement le tournant qu'on prend à ce moment-là. Ainsi, l'histoire du groupe au départ supposait que, sans qu'on le sache, tout ce qui ne correspondait pas aux nécessités de ce groupe disparaisse. Ce n'était pas le résultat d'une analyse, ce sont des choses qui s'imposent à vous du dedans. A ce moment-là, je ne faisais pas la théorie de mon affaire, je n'avais pas besoin de me dire que cette exigence avait un caractère impératif qui n'était pas la conséquence des raisonnements que je pouvais m'en donner ou sous l'influence de ce que je peux recevoir des autres.

Trente ans après, on ne sait pas ce qui nous a fait prendre une décision mais on se rend compte que c'était dans la ligne de ce qu'on devait faire. D'une certaine manière, on pourrait dire que c'est ce qui est en moi et qui n'est pas que de moi qui m'a fait faire ce pas.

Ce que je peux vous dire, semble-t-il, c'est que je n'ai jamais entendu personne vous parler comme je vous parle. Je pense que c'est la conséquence d'une expérience personnelle qui s'est développée avant même que je sache que je la faisais et dont je prends petit à petit conscience à mesure qu'en vieillissant, je me dégage un petit peu de mon passé.

On ne parle vraiment de la vie spirituelle que lorsqu'on l'a vécue. Je crois que ce n'est pas une mauvaise chose. Quand on en parle en théorie, sous une forme intellectuelle, ce n'est pas mauvais, ça peut nous aider à en vivre un peu, ça ne va pas très loin. Il faut qu'il y ait autre chose qui vient de soi et qui vienne apporter à ce qu'on dit, non pas une nouvelle expression grammaticale, mais je ne sais quelle présence, je ne sais quelle aura, qui est à la fois une nourriture pour soi et une nourriture pour l'autre.

Cette vie spirituelle est en référence avec Jésus.

Elle est en référence à Jésus, non pas parce que je me réfère à Jésus, mais parce que, ayant cette vie spirituelle, il m'est peut-être possible d'avoir une intelligence de ce que Jésus a vécu tout autre que si j'avais été simplement un moraliste.

Nous, nous avons reçu une base qui était ce qu'elle était et qui nous a permis de démarrer, mais les jeunes...

A mon point de vue, nous avons eu heureusement cette base de départ mais aussi malheureusement car ça nous a empêchés de nous poser des questions fondamentales qu'il nous a fallu découvrir petit à petit à mesure que nous commençons à être plus ou moins soupçonneux, plus ou moins insatisfaits des solutions qu'on nous avait données, solutions qui allaient supprimer les questions. Les jeunes, quand ils seront mûrs, arriveront peut-être à se poser les vraies questions. En tout cas, ils auront une âme "vierge" pour aborder les questions fondamentales tandis que nous, nous avions une conscience plus ou moins sur-imprimée par le catéchisme.

Est-ce que vous pensez que sans, cette base religieuse que nous avons eue, il est possible de se

poser ces questions ?

Je suis convaincu que cette base religieuse a pu faciliter quelques départs et a empêché beaucoup de continuer. Je suis convaincu que les jeunes, au moins à certaines heures, ont une intelligence spirituelle du sérieux de la vie qu'ils vont avoir à vivre, qui les prédispose mieux que les cantiques que j'ai chantés au catéchisme jusqu'à 20 ans dans ma paroisse.

Est-ce qu'on pourrait dire que la vie spirituelle commence le jour où on se pose la question : qu'est-ce que je suis ?; quel sens a ma vie ? Il n'y a pas besoin de faire référence à Jésus pour se poser ces questions. Ce ne sont pas des questions en l'air mais des questions cruciales qui pourraient même conduire certains au suicide, s'ils répondent que la vie n'a pas de sens. Est-ce qu'on peut penser que c'est ça, la vie spirituelle ?

Continuellement, je vous donne une définition de la vie spirituelle qui est tout à fait autre que celle que l'on a spontanément dans le milieu chrétien, en particulier dans le milieu catholique. Quand je dis que la vie spirituelle émerge de la conscience lorsque j'arrive à découvrir en moi une exigence qui n'est pas la conséquence directe de ce qui s'impose à moi du dehors, sous une forme ou une autre, et que cette exigence est tellement personnelle qu'elle n'est pas nécessairement à connaître par d'autres que moi, là nous sommes au niveau de la vie spirituelle proprement dite. Alors évidemment, ça n'a rien à voir avec une vie spirituelle qui consiste à avoir de la dévotion, des pratiques religieuses, à réciter le chapelet une fois par semaine ou des trucs de ce genre.

Cela relève de l'humain, dans une prise de conscience qu'il ne répond pas à toutes les questions.

Cela relève de l'humain avec cette prise de conscience profonde que l'humain est une réponse insuffisante aux problèmes que l'homme se pose pour lui-même. La grande facilité, pour les adversaires des perspectives de ce genre, sera de nous dire que nous sommes des illuministes, des mystiques névrosés et tout ce qu'on voudra, car ils se défendent de cette façon. En nous accusant d'être des illuminés, ils se sentent rassurés de ne pas avoir eu cette lumière.

On pourrait trouver assez curieux qu'il y ait un tel décalage entre la notion d'esprit et la notion de spirituel dans le vocabulaire commun.

Dans ce que vous dites, le mot "esprit" serait plus ou moins proche du mot "intelligence". A mon sens, c'est autre chose. Tant que les choses sont séparées de ce que je vis moi-même pour l'essentiel de ma vie, indépendamment de tout ce que je peux me dire, le mot "spirituel" reste sur un plan abstrait. Ce n'est pas de la psychologie mais il y en a. Tout ce qui peut être plus ou moins enseigné ou communiqué sans dispositions personnelles particulières fait partie de tout ce que nous sommes en train de dire mais ne l'épuise pas car il y a un cachet personnel, une singularité qui se manifeste d'ailleurs dans son histoire lorsqu'on la saisit en profondeur sur une dimension suffisante de temps. Autrement dit, la vie spirituelle n'est pas une intelligence de la vie spirituelle. Il est certain que la vie spirituelle qu'on vit est intelligente mais on peut avoir une intelligence de la vie spirituelle qui ne correspond pas à ce qu'on vit et qui n'est pas la vie spirituelle. Il y a une très grande différence entre un spirituel et un professeur de spiritualité.

Nous sommes tout à fait en dehors de la perspective ecclésiale, de l'église. J'ai été aumônier de prisons. J'allais tous les mois à une réunion des aumôniers et nous échangeons sur ce que nous avons vécu pendant ce mois. Je participais également à une réunion du GMF, groupe multiprofessionnel des prisons, où il y avait des avocats, des éducateurs, des psychologues, des prisonniers et éventuellement des surveillants. Je trouvais une perception beaucoup plus spirituelle de la situation des prisonniers dans le GMF qu'avec mes frères aumôniers. Je trouvais que leur appréciation des façons d'agir des surveillants ou des prisonniers était plus juste.

Cela touche à ce que nous sommes en train de dire, sans l'atteindre tout à fait, parce que malgré tout, vous n'étiez pas des prisonniers et que vous regardiez les choses du dehors avec l'intérêt du métier, une collaboration entre métiers, mais enfin pas d'homme à homme. Un de mes amis était visiteur de prisons. Il s'est arrêté parce qu'un jour, un ancien prisonnier qu'il connaissait bien l'a ceinturé et lui a demandé 25 briques.

L'église s'est donnée un peu le monopole du spirituel, au moins dans la société occidentale.

Elle s'est donnée le monopole de ce qu'elle considérait comme la vie spirituelle. C'est d'ailleurs le drame de notre situation. Les gens qui dirigent l'église actuellement croient avoir la vie spirituelle, ils font vraiment tout ce qu'il faut mais tout ce qu'ils s'efforcent de faire pour redonner au peuple chrétien cette piété qui leur paraît être l'accomplissement de la vie spirituelle, reprendre les pèlerinages..., enfin tout ce que fait une religion de masse, est aux antipodes de la vie spirituelle individuelle. C'est un peu différent dans les milieux protestants. Je ne veux pas dire que le protestantisme soit uniquement centré sur l'individu mais, pour eux, la vie spirituelle passe par l'individu, c'est incontestable.

Il y a une différence fondamentale entre collectivité et communauté. Jusqu'à présent, dans tous les

livres que j'ai pu lire, collectivité et communauté sont toujours coïncidents. Comme le mot "communauté" est plus noble, on l'utilise plus souvent mais évidemment en le rabaisant aux exigences plus pauvres d'une collectivité disciplinée.

Il semble donc qu'il est difficile d'accéder à la personne de Jésus si on n'a pas déjà fait un cheminement dans la vie spirituelle. A l'inverse, pour quelqu'un qui ne serait pas sur une voie pour accéder à la vie spirituelle, en lui faisant découvrir que d'autres ont fait ce chemin ou qu'il découvre lui-même Jésus dans la profondeur dans laquelle vous essayez de nous introduire auprès de lui, à ce moment-là, même s'il n'a pas le niveau humain qui lui permet d'accéder à la vie spirituelle, est-ce que ce ne serait pas un moyen de l'éveiller à la vie spirituelle par la découverte de ce qu'a vécu Jésus et la façon dont il s'est comporté ?

Je le croirais volontiers à condition que, de son côté, il ait tout de même, implicitement ou non, quelque préoccupation, peut-être pas des questions, quelque préoccupation fondamentale dont on parlait : qui suis-je ?, ma vie a-t-elle un sens ? Ce sont des questions de ce genre que certains, Sartre et d'autres, se sont posés, et ils ne se sont pas suicidés. Incontestablement, la vie est absurde si on ne lui donne pas un sens. Voilà qui est beaucoup plus proche de la mentalité d'un jeune d'aujourd'hui que de celle des jeunes d'il y a 50 ou 100 ans. A mon point de vue, c'est par ce désert que, petit à petit, nous arriverons peut-être à nous dégager de l'ornière dans laquelle nous avons été continuellement enfoncés depuis des siècles.

Cela suppose un revirement complet au niveau de la position de l'église vis-à-vis du peuple auquel elle s'adresse, du fait qu'elle n'a pas du tout, actuellement me semble-t-il, pris cette démarche d'éveiller l'homme à lui-même, elle tente de lui apporter Jésus pour qu'il s'éveille à lui-même.

Je pense que, dans un climat comme celui que j'ai connu car je ne peux parler que de moi, incontestablement, la piété sulpicienne qui était la mienne au départ, n'a pas été étrangère à certaines facilités et à certaines déformations qui se sont progressivement développées. Prenons des exemples précis. Tout cela est dans la crise moderniste. Penser que Jésus pouvait se tromper, c'était impossible dans une conception sulpicienne. Or il y avait en Jésus une aspiration vers le royaume eschatologique qui était au fond puéril et qui correspondait parfaitement à son temps. C'est une conception qu'il a intériorisée par sa propre vitalité spirituelle mais qui, par certains côtés, s'aidait grandement de l'idée que ça allait venir. De fait, pendant les quelques mois du grand succès de sa prédication, il avait l'impression que les temps approchaient. Quelques temps après sa mort, lorsque quelques disciples ont eu quelque apparition ou quelque chose de ce genre, c'était pour eux comme la confirmation de la proximité d'une parousie. Donc nous sommes constamment aidés et alourdis par des facilités dont notre fidélité doit progressivement nous dégager à l'heure, non pas de la contestation, mais à l'heure de la fidélité. Car une contestation n'est pas suffisante, il faut y ajouter une fidélité pour que ce qui disparaît soit remplacé par quelque chose d'autre qui permet de continuer.

Est-ce qu'on peut dire que l'aboutissement de la vie spirituelle, c'est au fond la découverte de Dieu en nous sous la forme de l'action en nous qui n'est pas que de nous mais qui a besoin de nous ? Jésus en somme est un grand aîné qui nous montre une route et que l'on rejoint un petit peu. Il ne serait plus l'oméga.

C'est cela qui est intéressant dans la préface que Feillet a fait dans "Patience et passion d'un croyant" : "Les perspectives de Légaut sont essentiellement christiques". Chacun d'entre nous, à sa manière, suivant son temps, à partir de ce qu'il est, est un autre Jésus, un autre "Christ" si vous voulez. A mon sens, c'est une très bonne idée. Mais si vous acceptez que l'homme a la profondeur qui fait que c'est au-delà de ce qu'il fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il pense, nous ne sommes plus du tout dans des anthropologies scolastiques où on voit Dieu vis-à-vis de l'homme comme un antagonisme qui s'efforce de ne pas être trop direct, où il y a une collaboration qui n'est pas encore une communion, qui n'est pas encore un devenir ensemble. J'avoue que, quand j'ai vu cette phrase du livre de Feillet où il y a pas mal de canulars, je me suis dit : "Il a compris quelque chose". Mais il a utilisé un vocabulaire qui ne me plaît pas. Pourquoi le mot "christ" ?, car sitôt que nous prenons un mot qui a déjà été employé, chargé de tout un passé qui supprime un peu la vigueur de la pensée que cela représente...

A ce moment-là, Jésus serait celui qui nous mettrait sur la route. Ce serait tout à fait l'image que Rilke a donnée un jour : Jésus montre Dieu du doigt mais malheureusement les chrétiens n'ont regardé que le doigt.

Cela veut dire qu'ils n'ont vu que l'imitation, la doctrine, enfin tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, est à la portée de tous sans être spécialement organisé pour chacun.

Vous dites : Jésus, ferment de l'homme...

C'est du même genre, mais ça dépend de ce que vous mettez sous le mot "homme". Si c'est cette

sorte d'être qui, en communion avec Dieu, devient, alors nous sommes en plein dedans. Si vous mettez sous le mot une créature, vous avez une notion de Dieu à la manière du père Cromagnon, qui est extérieur à l'homme; alors, ça ne marche pas.

Cela dépend aussi de ce que vous mettez sous le mot "ferment".

A mon point de vue, le mot "ferment" est intéressant parce que c'est un élément invisible qui travaille la pâte et qui a besoin d'être complètement perdu dans la pâte pour avoir une action. On ne met pas une poignée de ferment dans une pâte, il faut la mélanger. C'est quand il est devenu totalement invisible qu'il commence à avoir l'efficacité maximum. L'image est intéressante.

J'ai une question sur "l'instruction religieuse". De jeunes parents sont inquiets car ils voient que leurs enfants ont une inculturation religieuse, ils ne savent plus rien. Est-ce qu'ils ont besoin d'avoir une instruction religieuse, d'avoir des connaissances pour connaître un jour qui est Jésus ?

Cette question s'est posée bien avant la guerre, dans une période tout à fait différente de celle que nous vivons. Une association s'est fondée pour faire lire la bible dans l'école publique car il n'est pas concevable que nos jeunes ne connaissent pas l'histoire d'Abraham... C'est une perspective de culture. Alors, c'est très bon. Seulement, ne l'absolutisons pas, ne mettons pas un microbe, dangereux à mon point de vue, dans ce que nous enseignons. Ce qu'ils découvrent, c'est une belle histoire, une histoire de poids humain mais ne lui donnons pas cette valeur absolue qui fait que, pendant des temps considérables et encore maintenant, il y a une certaine hostilité entre un savoir et une révélation.

L'histoire des religions a eu une telle importance dans la création artistique, en peinture, en musique, dans la littérature... qu'il est souhaitable que les jeunes la connaissent. Mais pour une vie spirituelle chrétienne, ce n'est pas nécessaire.

A mon sens, ce n'est pas nécessaire mais il est tout de même important qu'ils aient cette base pour que, sur cette base de culture, le jour où ils commenceront à devenir plus spirituellement chrétiens, ils aient des aliments de leur propre élaboration. Évidemment, il y a des résultats extravagants. J'ai envoyé un de mes enfants chez un camarade pendant un an pour qu'il fasse sa formation religieuse. On lui a montré beaucoup de diapos sur la Terre Sainte et autres... mais il ne sait pas ce qu'est la Pentecôte.

Selon un sondage, parmi 90 % de ceux qui se disent "chrétiens", la moitié l'ignorent.

Il est certain qu'une culture humaine est importante. Ayant reçu une culture uniquement scientifique, n'ayant jamais fait de grec, très peu de latin, juste pour avoir 15 points à Polytechnique..., il y a un tas d'histoires grecques que je ne connais pas. Quand je vous disais que j'étais une petite brute dans ce milieu de normaliens, c'est cela. Nous étions très peu de scientifiques parmi les littéraires. Tous les autres, les littéraires, avaient fait du grec, de latin, connaissaient une langue..., nous, rien. Dans les milieux étudiants, les seuls qui sont vraiment tout à fait silencieux, ce sont les scientifiques. C'est pourquoi, pour prendre ma revanche, je disais que les littéraires ont un péché originel supplémentaire, parce qu'ils parlent de tout sans rien savoir.

L'école normale avait cette grâce particulière de mettre ensemble des garçons intelligents de culture très différente et non seulement de les mettre ensemble mais de les faire travailler ensemble. Dans la turne où je travaillais avec 3 ou 4 camarades, j'étais le seul scientifique, les autres étaient des littéraires. Alors il y a des échanges, même lorsqu'on est une pauvre petite brute comme moi qui, tout en souffrant, arrive tout de même à recevoir des notions que je n'aurais certainement pas acquises si j'en avais pris l'initiative.

Vous touchez là un problème de l'enseignement. Il y a un équilibre à promouvoir entre le littéraire et le scientifique et peut-être même entre l'enseignement et la vie réelle, ce que vous avez cherché de votre propre chef plus tard.

Alors on se heurte évidemment, d'une façon terrible à mesure que nos connaissances se développent, à la spécialisation. A mesure que les spécialisations se développent, elles s'accroissent, elles s'excluent. Un des gros problèmes, c'est de devenir une collectivité de spécialistes qui a besoin d'un chef d'orchestre pour que chacun ait la possibilité d'exercer sa spécialité. Je crois que ce sont des dangers que nous ne voyons pas encore bien mais qui commencent à se faire sentir. Nous avons, depuis 50 ans, une évolution de la science tout à fait différente de celle que l'on pouvait rêver. Quand je suis parti à la terre, je rêvais... mais je rêvais que nos étudiants, pendant les premières années de la fac., découvrent la vie réelle. J'avais la vision des camps de jeunesse, des gars qui venaient de partout, de la ville en particulier, qui travaillaient en plein bled. Je rêvais une certaine harmonisation entre une abstraction qui allait devenir de plus en plus grande, et une reprise de conscience vive, active, violente et correspondant à la jeunesse, qui leur aurait permis de s'équilibrer. Mais cela ne peut se faire avant que beaucoup de choses ne dépérissent. Je pense à la

Roumanie. On dit qu'il n'y a plus de terre limitée, ce sont des champs immenses. On arrache l'homme à sa terre, au point qu'il ne puisse plus la reconnaître, pour en faire un prolétaire au sens le plus radical du terme, n'ayant plus aucune possibilité de propriété. A mon point de vue, rien n'est plus mortel pour le devenir de l'homme.

En France, il faudrait qu'il y ait 300 000 agriculteurs en moins.

Le problème n'est pas simple car, dans les milieux citadins, on préfère 300 000 chômeurs à payer que d'aider 300 000 travailleurs à être des hommes libres. Voilà la question telle qu'elle se pose. Il faudrait, dans le gouvernement, des gens extrêmement vigoureux mais ils ne seraient pas suivis. Voyez ce qui est arrivé en Russie et ailleurs. Si nous avons réussi à maintenir presque de force des petits qui n'ont que quelques hectares afin qu'ils puissent vivre en hommes libres, le fait de recevoir des indemnités pour vivre les transformerait en paresseux car ils ne se sentiraient plus responsables. C'est terrible pour l'homme. L'homme qui n'est pas un spirituel n'agit que sous le coup de la nécessité. C'est un des aspects de la vie spirituelle. Les exigences intérieures ne sont pas imposées du dehors puisque ça monte du dedans, mais on dispense l'homme d'être obligé de correspondre aux exigences impératives qui lui permettent de vivre. C'est le malheur des enfants de riches, ils n'ont plus aucun goût pour le travail. Ils voient leurs parents au moment où ceux-ci ne font rien et ils ont beaucoup d'argent. Il faut être vertueux spirituellement, à un degré élevé, pour essayer de vivre encore et de travailler parce qu'il faut correspondre à ce qu'on est.

C'est bien Teilhard qui a dit "Jésus, l'alpha et l'oméga".

Teilhard ne parle jamais de Jésus, il parle du "Christ", de Jésus ressuscité, c'est un personnage céleste. On ne pouvait pas éviter cela mais je crois qu'il faudra en sortir un jour. Le christianisme ne sera véritablement lui-même que lorsqu'il ne sera plus une religion de doctrine. Alors la seule question, le seul dogme sera : qui êtes-vous ? Tout le reste s'organise en fonction de cette réponse mais chaque fois qu'on sépare une réponse du centre, on idolâtre intellectuellement ou affectivement la réalité séparée. Cette réalité séparée meurt par le fait même qu'elle n'est pas unie fondamentalement à l'unique question.

Comment formuler l'unique question ?

Je crois que la formuler de façon unique n'est pas possible. La question capitale où les autres sont d'une manière ou d'une autre plus ou moins greffés dessus, c'est : qui suis-je ? et, vu ce que je sais de Jésus et dans un milieu chrétien comme le nôtre, qu'est-ce qu'il a vécu pour avoir tout de même une influence de ce genre, même si elle est assez néfaste par certains côtés, vu qu'il est devenu un homme divinisé..., qu'est-ce qu'il a vécu pour qu'il ait eu en quelques mois une percussive spirituelle de ce genre qui correspond, semble-t-il, à la question : qui suis-je ? Je ne dis pas qu'il me donne ma solution mais je me dis que, puisqu'il l'a trouvée pour lui, je peux, à ma manière, grâce à lui, la trouver pour moi. Je crois qu'il y a à chaque génération, des êtres qui n'ont pas raisonné comme nous raisonnons parce que ce n'était pas du tout le climat mental de l'époque, mais qui ont vécu cela beaucoup plus qu'ils ne l'ont dit et plus même qu'ils ne l'ont pensé.

Je me permets de vous poser une question au sujet de la célébration d'hier. Depuis que j'ai lu votre chapitre sur le dernier repas de Jésus, je suis porté à dire qu'on ne peut pas le célébrer tous les jours, d'une façon régulière, dans la mesure où on a besoin d'une organisation. Il me semble qu'on le célèbre d'une façon plus opportune quand on le fait à l'occasion d'une décision importante à prendre, d'un événement qui nous engage intérieurement davantage, comme pour manifester, comme Jésus, notre détermination à poursuivre notre route jusqu'au bout, soit pour l'affirmer collectivement, soit pour la célébrer collectivement au moins quelques fois. Il me semble qu'il aurait été plus ad hoc de le célébrer le dernier jour, avant de nous séparer.

Je vous l'accorde bien volontiers. D'ailleurs, pour ma part, je préfère aller à la messe de la paroisse le dimanche plutôt que de faire quelque chose ici. Mais je comprends bien qu'à la fin d'une session comme celle-ci, nous aurions pu faire quelque chose de ce genre. A mon idée, même la manière de présenter le dernier repas dans les évangiles est déjà liturgiquement orientée, surtout que vous avez choisi le texte de Luc. C'est le seul où il y a une relation explicite entre la Pâque juive et ce qu'on appelle la Pâque chrétienne. Déjà quand on dit la Pâque chrétienne, on est déjà un peu dans la liturgie. On est dans la Pâque juive du fait qu'il y a une première coupe et ensuite de nouveau le partage du pain et du vin. Vous ne l'avez pas dans Matthieu ni ailleurs. Autrement dit, dès ce moment-là, nous sommes dans une situation où on organise un culte. Pour ma part, l'idéal serait de refaire le geste de Jésus, non pas pour organiser un culte, mais pour se rappeler ensemble ce moment où Jésus a pris un dernier repas, dans des conditions extrêmes qui sont pour moi très significatives de ce qu'il a vécu et de ce que nous avons à vivre à notre manière. Ce que nous essayons de faire de temps en temps, c'est de nous rendre actuel ce qui s'est passé, il y a 20 siècles.

Alors, à mon point de vue, c'est l'essentiel du christianisme : rendre actuel, rendre présent ce passé qui est définitivement fini, passé, mais qui demeure au centre même de chacune de nos vies, en droit, et qu'aucune doctrine ne décrit, qu'aucun doute ne peut supprimer.

Je suis heureux de votre réponse. Je trouvais qu'il y avait encore effectivement un aspect culturel.

Je comprends très bien que, dans une société religieuse, le culturel soit très important parce que c'est l'aspect social d'une vitalité religieuse qui est fondamentalement enracinée en chacun d'entre nous. Quand je vais au Carmel, j'assiste à la messe tous les matins, ça ne présente pas la moindre difficulté mais nous ne sommes pas tout à fait sur le plan d'une célébration comme celle dont je viens de vous parler, on est davantage sur le plan d'un culte organisé par l'église depuis des siècles, avec des moyens qui correspondait mieux à l'univers mental de jadis qu'à celui de maintenant. Je l'accepte par le fait que nous faisons partie d'une société, l'église, qui dure. Ce que je vis aujourd'hui ne peut pas être totalement séparé de ce qui a été au départ et dont je suis moi-même l'héritier. On pourrait presque dire que la seule cène de l'année est celle que nous préparons à Pâques, avec tout ce qui se passe avant. Là, nous n'avons tout de même pas l'impression que nous sommes simplement au niveau d'une fête particulièrement solennelle du culte. Enfin on ne peut pas le concevoir ainsi. Au fond, au fin du fond, nous avons pour notre foi de la vivre ensemble mais comment faire ? Lorsque deux ou trois se rassemblent vraiment en son nom, il y a une possibilité d'actualiser ce qu'il a vécu il y a 20 siècles, qui déborde ce que nous pourrions avoir chacun de notre côté. C'est ça, l'essentiel.

Au cœur de cette action en lui, (page 135)

l'homme pressent la réalité impensable que depuis les temps les plus reculés, sous des expressions les plus diverses, on appelle Dieu. L'homme est ainsi conduit à voir en cette action, qu'il pressent s'il atteint suffisamment l'intelligence de son histoire, l'Acte pur par excellence, sans forme, sans masse, sans inertie, sans accélération, qui se noue à ses activités les plus personnelles et leur confère une réalité particulière, les rendant proprement humaines,

Là, j'aurais presque mieux aimé écrire, au moins aujourd'hui tel que je suis, à la place de dire "proprement humaines", "proprement personnelles" mais ça vient après.

les marquant de l'originalité de ce qu'il est en lui-même, les établissant dans une spécificité et une unité qui deviennent siennes exclusivement au point qu'entre son acte et lui toute distance tende à disparaître, au point qu'entre lui et quiconque toute différence tende à grandir...

Plus nous sommes singuliers, plus nous sommes distancés des autres, cela va de soi. Alors c'est pour montrer l'originalité fondamentale de cet acte qui se noue, de l'acte que je me fais auquel se noue quelque chose que je ne peux pas penser et qui donne à mon acte ce caractère très particulier qui fait que tous les autres actes fait par d'autres sont différents du mien.

Cette spécificité qui introduit l'homme dans l'unique, cette unité qui fonde l'harmonie de son existence, ne relèvent plus ni des temps, ni des lieux, ni d'aucune contingence, bien qu'elles en soient issues. Elles cernent au plus près possible le mystère que celui-ci est en lui-même. Elles relèvent de l'action que ce mystère permet et qui constitue l'homme dans une réalité tout autre que celle des phénomènes. A la suite des millénaires de croyants balbutiant leur foi comme ils le pouvaient, comme l'époque le leur permettait, on peut appeler cette action qui opère en soi l'action de Dieu sans nullement se donner de Dieu - et même en s'y refusant - une représentation bien définie comme celles dont par le passé les hommes ont usé si spontanément et si puérilement.

Ainsi lorsque l'homme veut se donner raison de ce qui s'est développé en lui au niveau de ce qui le caractérise parmi les vivants et de ce qui le singularise entre les hommes, il est conduit à affirmer au cœur de toutes ses activités, lorsqu'elles sont proprement humaines et véritablement siennes, la réalité de "l'acte en acte" qui existe en Soi par sa seule activité, qui s'accomplit dans le déploiement même de cette activité; existence dont le mode n'est pas pensable pour l'homme; pour lui qui, comme tout ce qui est autour de lui, "n'existe qu'en étant", et qui seulement devient en "accueillant" ce qui n'est pas soi.

Par un mouvement de foi semblable dans sa nature à celui de la foi en soi, l'homme, tout en ignorant radicalement en quoi consiste cette existence, affirme la réalité de ce qui, sans appartenir au domaine du réel que sa raison peut atteindre par la médiation de ses sens, n'est pas cependant pour lui comme n'agissant pas. Aussi bien cette affirmation ne peut-elle en aucune manière être appelée une connaissance. La reconnaissance du caractère radical de cette ignorance est l'unique et l'ultime connaissance que nous puissions atteindre de Dieu. Contrairement à tous les autres savoirs, cette reconnaissance relève de l'homme dans sa totalité et ne dépend pas seulement de son intellectualité. Tout autre que l'agnosticisme qui reste sur le plan des connaissances ordinaires, elle ouvre l'homme

sur la foi en Dieu, inséparable de la foi en soi comme le sont les deux faces d'une même pièce, l'une appelant l'autre ou au moins sous-entendant l'autre comme une face cache et indique l'existence de l'autre.

Dieu et l'homme. Deux mystères, chacun au cœur de l'autre, mais l'un, parce que c'est son mode d'être, "se donne en agissant" et ainsi s'accomplit,...

Prenez le mot "mystère" dans le sens radical, au-delà de toute connaissance. Il y a toujours des ambiguïtés. "S'accomplit", c'est bien. Un autre mot qui n'est pas tout à fait la même chose mais n'est pas contradictoire : "et ainsi devient". Dans les perspectives où nous sommes, "s'accomplir" et "devenir" ne sont pas synonymes en temps normal mais là, à mon point de vue, c'est en se joignant que chacun prend la dimension qu'il lui faut pour parler du mystère.

Est-ce que c'est "devenir" ou "advenir" ?

C'est intéressant car, pour moi, "advenir" ressemble beaucoup à "s'accomplir". Il s'agit de savoir ce qu'on met sous les mots. Il y a une différence semblable entre "devenir" et "s'accomplir". A mon sens, "devenir" est bon mais alors "s'accomplir" et "advenir" se rapprocheraient. C'est à chacun de charger les mots de sa propre manière de vivre car tant que nous restons sur un plan intellectuel, ce n'est pas intéressant mais c'est important de savoir dans quelle mesure Dieu "devient" à travers ce que nous devenons et dans quelle mesure, en "devenant", nous permettons à Dieu d'être.

J'aurais aimé dire, au lieu de "devenir", que c'est par une forme de reconnaissance qu'il "est".

Seulement la difficulté, c'est que le mot "est" prend tout de suite une stabilité, une immobilité. Chacun met sous les mots qu'il emploie une réalité qui lui est propre. Le mieux, pour satisfaire tous les lecteurs, c'est d'utiliser les deux registres, le registre du "devenir" et le registre du "s'accomplir". D'ailleurs, c'est bien ce qui se passe ici.

Parfois vous dites, en parlant de Dieu, qu'il "se déploie".

"Se déploie" est aussi très bon car ce n'est pas affirmer que ça existe avant que ça se déploie. Ce sont des nuances.

(lecture page 137)

... et l'autre, de par sa nature "accueille en s'y donnant" et ainsi par ce qu'il devient se reçoit, sans qu'en aucune manière on puisse parler d'antériorité et de postériorité entre le don de Dieu qui est appel et l'action de l'homme qui est réponse. Dieu, un dans la multiplicité et la diversité des modes de déploiement de son acte, l'homme unifié à partir de son appropriation de la multitude et de la variété des contingences de son histoire.

Dieu, agent de la communion en formation de tous les hommes en voie de devenir chacun, par une activité qui lui est propre, spirituellement adulte, un et singulier. La communion de tous ces êtres, essentiellement solitaires, sera leur fruit et celui de Dieu, non pas le projet poursuivi ensemble par Dieu et par eux..., fruit qui dépasse toute "promesse de Dieu" (*je fais ici allusion à l'ancien testament*), toute société idéale espérée par l'homme (*je pense au paradis terrestre*), toute "alliance" de Dieu avec les hommes.

Alliance est encore un mot trop extérieur vis-à-vis de cette communion qu'on essaye d'exprimer entre les deux. Il est tout à fait certain que, sitôt qu'on dit "alliance", on sépare ceux qui sont alliés de ceux qui ne le sont pas. Or c'est un des aspects importants du christianisme d'avoir un témoin en puissance dans les perspectives d'universalité que nous n'avons pas réussi à expliciter mais qui est fondamentalement Jésus.

Ces êtres sont chacun d'eux une image différente de Dieu, d'un Dieu tout autre que l'idée qu'ils peuvent se faire de Lui. Leur communauté, dans une perfection qui n'est pas de ce monde, est tout autre que les collectivités auxquelles certains d'entre eux appartiennent et qui se sont constituées autour d'une idéologie commune sur Dieu. Ces êtres et ces diverses collectivités ne sont encore que phases et étapes de l'accomplissement de Dieu, sans cesse et toujours en acte...

Je crois qu'il faut méditer ces choses; en discuter, ça perd tout de suite, je ne dis pas sa saveur, mais la possibilité d'un certain écho en profondeur. Il faut le faire en fonction de sa propre vie.

Justement la question est de savoir si Dieu est personnel. C'était une des grosses questions de la période moderniste : Dieu est-il personnel ?, le mot "personnel" étant pris dans un sens qui n'a jamais été bien précisé, surtout après avoir dit que Dieu était en trois personnes. Il y a un vocabulaire qui n'est pas à la page.

La relation de l'homme avec "son Dieu" (page 138)

est semblable à celle avec autrui quand il l'accueille au niveau où celui-ci est lui-même.

Cette action qui joint l'homme à Dieu et à soi-même à travers tout ce qu'il fait et tout ce qu'il pense, paraît semblable à l'action que en lui-même cet homme offre la possibilité d'exercer à celui qui l'accueille quand entre eux se développe une communication qui dépasse celle que procurent à eux seuls les sens et la raison.

On est arrivé à un niveau de présence à présence.

Telles sont les communications qui se produisent avec une exceptionnelle intensité dans l'amour humain avec une remarquable fécondité dans l'amitié spirituelle. Aussi est-on conduit, si on atteint à la foi en Dieu, tout autre que l'adhésion à une croyance idolâtrique sur Dieu, à parler de la "présence" de Dieu comme on parle de la "présence" en soi de celui qu'on aime.

De même que je crée en moi cette dernière présence

Sitôt que je crée, ce n'est plus une action qui serait en moi technicienne. Il y a toujours dans mon vocabulaire quelque chose qui n'est pas que de moi.

à partir de ce qu'est en profondeur celui que j'aime, et que je le fais nécessairement à partir de ma propre réalité, de même il semble que je puisse penser que je crée en moi d'une façon analogue une présence de Dieu qui se trouve être exactement de plain-pied avec celui que je suis et avec ce que je saisis de l'action en moi de l'acte en acte qu'est Dieu.

A partir de ma prise de conscience de cette activité en moi qui n'est pas que de moi, n'est-ce pas continuellement, d'une manière ou d'une autre, les choses sont reprises ainsi de suite, avec une stabilité à travers les discontinuités qui est tout de même une sorte de sujet d'étonnement.

Cette présence est en moi le Dieu

J'aurais dû mettre ici le "Dieu" entre guillemets, cette action n'est pas Dieu.

Mon Dieu n'est pas le Dieu de mon voisin.

que je peux atteindre, elle est proprement "mon Dieu" d'une manière identique à la mienne, tant, lui et moi, nous sommes différents bien que nous soyons tous deux un dans la mesure où nous sommes de Dieu.

De même que celui que j'aime "a" sa demeure en moi et qu'elle m'est propre, de même Dieu "établit" en moi sa demeure d'une façon qui s'adapte exactement à ce que je suis. De même que je "fais" ma demeure en celui que j'aime d'une façon que nul autre ne peut réaliser de manière identique, de même je "suis" en Dieu, je participe à son acte d'une façon unique.

C'est cette comparaison entre les deux qui fait que tout se passe comme si Dieu était une présence humaine, comme si Dieu était immédiatement atteignable par l'activité que je pressens en moi lorsque je suis créateur.

De même que lorsque je parle à celui que j'aime ou lorsque je l'entends inspiré par mon amour pour lui, ce que je dis ou ce que j'écoute vient de cette présence qu'il a en moi; de sa demeure qui s'est construite en moi, plus que de ce que mes sens me donnent à percevoir de lui et que ma raison me permet d'en penser, de même en est-il quand je parle à "mon Dieu" et que j'écoute.

Vous dites : de même quand je parle à mon Dieu..., comment parler ?

Cela va être précisé après parce que ces paroles où ces pensées, ce sont les paroles justes, les paroles vraies qui, dans une certaine mesure, ne sont pas à ma disposition, sont déjà de l'ordre d'une activité qui ne peut pas être sans moi mais qui ne dépend pas que de moi. Toute pensée juste, d'ailleurs dans ma prière, je dis "Toute pensée juste ou parole vraie est un langage de Dieu".

De même que c'est en me disant à celui que j'aime, grâce à ce qu'il est pour moi, que je me trouve et que de la sorte je me reçois, de même en est-il quand je me dis à "mon Dieu" par les paroles vraies que sa présence en moi me permet et me presse de prononcer. Aussi bien ces paroles sont-elles proprement créées et, par retour, créatrices de ce que je deviens.

De même que les paroles que par ma présence celui qui m'aime se trouve conduit à me dire, me pénètrent et m'atteignent bien au-delà de la conscience que je puis en avoir, de même ce que me dit "mon Dieu" par la voie des pensées justes qui montent en moi m'appelle au-delà des horizons de mon regard.

Pour bien montrer que c'est de moi, ça ne peut pas être sans moi mais ce n'est pas que de moi.

Finalement tout ce qui se communique entre moi et "mon Dieu" œuvre pour mon achèvement d'homme qui, recevant, donnant, "est" dans l'activité même de son acte.

Si on avait voulu être tout à fait précis, il aurait fallu dire ici "j'accueille l'action de Dieu". Mais l'action de Dieu, ce n'est pas Dieu. Je ne le touche que par cette action qui se manifeste en moi sous une forme différente des activités ordinaires. Tout ça, c'est à chacun d'arranger les choses comme il peut.

De la manière dont je suis,...

Ce n'est pas "dont je sais", "dont je veux" mais "dont je suis". Il faut mettre le verbe "être" au sens fort.

... j'accueille Dieu et Dieu se réfléchit en moi. En moi il communique avec Lui-même et je communique avec Lui. Du même mouvement, j'accède à ma propre humanité en laquelle, comme nul autre, je suis de Dieu, comme en nul autre, Dieu "se fait homme"...

Cela rejoint tout à fait ce que j'ai écrit depuis longtemps, que je n'avais pas vu aussi clairement dans la préface de Feillet en disant : "Nous avons tous, chacun, nous avons tous des "Christ" (éliminons le mot !), des "oints de Dieu" (le mot est encore trop gros), nous avons chacun à devenir une humanité en laquelle Dieu s'exprime, je dirais presque se découvre, se déploie. Ceci me paraît bon.

Questions - Réponses

Dieu s'incarne en quelque sorte.

Mais c'est tout à fait une autre incarnation que celle du credo. Autant que possible, il ne faut plus utiliser des mots qui sont très chargés d'une doctrine qui est tout à fait étrangère à ce que l'on veut exprimer maintenant.

Dans cette ligne, Jésus a dit : Je suis le chemin, la vérité, la vie. Je me dis que Jésus est chemin, vérité et vie et moi aussi.

On ne sait pas exactement ce que Jésus a dit, mais dire, "je suis le chemin", cela ne veut pas dire que chacun doit prendre ce chemin-là mais qui, lui étant sur son chemin, nous devons prendre le nôtre. C'est ainsi qu'il est notre chemin par le fait qu'il nous aide à prendre celui qui est le nôtre. C'était des perspectives tout à fait en dehors des horizons de la loi mais, incontestablement, je crois que cela a été vécu et peut-être très fortement par certains au temps de Jésus et même avant. Tous ceux qui étaient des prophètes donnaient par leur propre vie quelque chose qui ressemblait fortement à ça.

A vous entendre, j'ai l'impression qu'il y a eu une période, la période moderniste contre laquelle j'ai dû préférer un serment anti-moderniste, une période assez géniale qui a été étouffée dans l'œuf par l'interventionisme de la hiérarchie pontificale.

Le mot "génial" me paraît de trop parce que toutes sortes leur manquaient, me semble-t-il, au moment de leurs discussions. Mais que ce soit un moment extraordinaire par le fait que, pour la première fois, on pensait ce qu'on croyait, c'est formidable. Alors dans la perspective d'une autorité qui n'est pas capable de le faire elle-même et qui a tout de même des responsabilités vis-à-vis de beaucoup de ceux de ses membres qui ne sont pas capables de le faire, il y a en réalité un extraordinaire imbroglio. Incontestablement, cette période est beaucoup plus capitale qu'on n'ose le dire maintenant. C'est un point de départ, ce n'est pas un enterrement.

Aucun livre n'a été écrit sur cette période ?

Je trouve que les bouquins de Poulat dont je vous ai parlé souvent sont très éclairants dans ce domaine où souvent il s'efforce de débrouiller un peu l'imbroglio, les passions contradictoires qui existaient et qui faisaient parler les grands types comme Loisy, Blondel et les autres. Mais ce n'est pas mûr, pas du tout mûr, ça viendra.

Communion avec "son Dieu" et illuminisme (page 139)

Quand un croyant a vécu de façon suffisamment fidèle et qu'il a pu entrer assez dans l'intelligence de son existence pour y découvrir dans sa spécificité l'action de Dieu, cette action lui apparaît l'origine de ce qui en lui, ayant atteint l'unité et l'unicité à partir de ce qui se propose de la même manière à tous, demeurera de lui quand ce qui en lui, resté commun à tous, lui sera définitivement enlevé...

C'est le fait de dire : tout ça se fait dans le temps et le lieu mais c'est déjà un peu au-delà des temps et des lieux. Dans la mesure où précisément cette action n'est pas simplement que de l'homme mais qu'elle est cette réalité humaine à travers laquelle Dieu crée quelque chose qui n'est plus tout à fait du temps et du lieu, cela demeurera quand les temps et les lieux disparaîtront. Cela, c'est l'idée de la "vie éternelle" mais comprenez-la dans un sens assez précis.

... ce rien exclusivement devenu lui, à nul autre identique, qui le récapitule pour l'essentiel, ce fruit de l'esprit singulier qui lui est propre et par lequel s'est actualisé sa liberté dans l'espace et le temps, cette volonté en action, écho de l'acte en acte dans l'élément infime et éphémère de matière et de vie élevé au niveau de la conscience qui fut sien, ce vouloir qui le constitue dans sa réalité propre, un avec Dieu dans le devenir.

Dans le déploiement... C'est pourquoi ceci n'est pas ici mais justement on parle souvent de prière. Qu'est-ce que la prière ? A mon point de vue, dès qu'on parle de prière, on reste encore dans la

zone du père Cromagnon, on prie. Pour moi, ce qu'il faudrait essentiellement changer, c'est transformer le mot "prière" et "communion". On dit de se mettre en état de prière, mettons plutôt en état de communion. Cela correspond à cette idée : mettons-nous en présence de nous-mêmes et de Dieu.

Se mettre en état de disponibilité...

Oui, le mot "disponibilité" est tout à fait exact mais une disponibilité qui est déjà toute nourrie du fruit des disponibilités passées.

(page 139) On conçoit l'affectueuse communion que ce croyant est alors appelé à développer avec "son Dieu" qui lui est devenu "son Père"...

Maintenant, j'aimerais bien reprendre un mot qui n'est pas utilisé ici et qui est tout de même plus sobre, le mot "représentation". Il faudrait glisser ce mot dans la phrase de manière à écarter au maximum un réalisme sous-jacent qui fait que, après avoir parlé de "son Dieu" en sachant bien que ce n'était pas Dieu, on arrive rapidement à supprimer le "son" et ça devient "Dieu". Je crois que c'est une continuelle dégradation que nous pouvons avoir. Dieu est impensable. A mesure que j'ai cette communion qui est à la fois l'origine et l'expression de ce que je deviens, on aboutit à une représentation de Dieu. Une des représentations particulièrement chère à Jésus, c'est "mon Père". Pour moi, quand Jésus parlait de Dieu, il avait une représentation de Dieu : son Père. On a tout de même bien l'impression qu'il n'avait pas tellement changé sa représentation de Dieu. En disant "mon Père", il avait encore l'idée d'un Dieu tout-puissant qui fait ce qu'il veut, quand il le veut. Ainsi la prière du Notre Père est évidemment une prière où ce Dieu, notre Père, est très paternaliste. Il faut l'avouer et c'est normal. Chacun de nous est constamment en train de retomber dans des écueils de ce genre. La modestie consiste à se dire qu'on ne peut que se représenter Dieu, c'est quelque chose de très sain pour la vie spirituelle.

... parce qu'il se sent maintenant "son fils" tant par son accueil, il se découvre non seulement engendré par lui et agissant grâce à lui, mais aussi s'activant avec lui et pour lui...

C'est une transposition de l'évangile de Jean. Ce que l'évangile de Jean a montré en Jésus, c'est en chacun d'entre nous. La théologie de Jean est assez la même, c'est encore le Dieu du père Cromagnon qui est là, de sorte que, chez Jean, cette communion qu'il a, à mon sens, magnifiquement compris en Jésus n'est pas possible pour l'homme. La seule chose qui est véritablement possible pour l'homme, c'est, dans la mesure de la prédestination, "tout ce que je t'ai donné", nous sommes de nouveau dans les perspectives "qui donne ou qui refuse".

A certaines heures exceptionnelles, cela se présentera dans le vif des sentiments. A l'ordinaire, ce sera quand, s'appuyant sur le peu de chose qui lui en reste dans la mémoire et dans le cœur, il s'atteint en lui-même dans le recueillement.

Dans une période de recueillement suffisamment longue pour qu'on ait connu l'ennui. C'est quand on a traversé le mur de l'ennui qu'il y a une légèreté de l'esprit, ce qu'on appelle "l'ailleurs", "l'illumination", tout ce que vous voudrez, mais qui fait que, dans une certaine mesure, on colle avec la pensée qu'on a, on est avec la pensée qu'on a.

Cette affectueuse communion n'est pas inconnue du jeune à qui a été donnée une certaine préconscience de ce qu'il aura à devenir s'il est fidèle. Certes, cette communion se trouve toute mêlée en lui de dévotions convenant à la sensibilité qui caractérise son âge. Elle est composite et par bien des aspects ambiguë. Elle est nourrie de religiosité naturelle - celle qui apparaît en chacun dès qu'il est quelque peu conscient - et à l'occasion, de la piété collective cultivée par l'éducation reçue et le milieu ambiant. Cependant de plain-pied, et sans que nul ne lui ait dit comment, grâce à ses ressources personnelles plus encore qu'à ce qu'on a tenté de lui enseigner, il entre en "la présence de Dieu", il perçoit cette présence en lui, il parle à "son Dieu", il l'entend sans pouvoir sur le moment, vu son inexpérience de la vie spirituelle et son niveau d'humanité, faire les distinctions nécessaires pour ne pas verser dans l'illuminisme.

Le danger d'illuminisme n'est pas grave dans la jeunesse à cause de la relative inconsistance d'un âge qui permet des illogismes protecteurs. Il peut le devenir à la longue si, loin d'entrer dans la discrétion d'une vie spirituelle toute d'intériorité, on est porté par l'attrait d'exaltations superficielles à vivre cette communion chaleureuse mais encore ambiguë au sein de groupes où la ferveur est plus contagieuse que n'y est profonde la communication spirituelle. Cette communion, alors par trop contaminée d'illusions, peut dévoyer dangereusement soi-même et autrui, même si elle conduit à une grande générosité. Heureusement la vie de chaque jour, à moins qu'on ne tourne à l'hébétude, protégera de l'illuminisme. Elle aidera à se dégager de ce piétisme dû à une religiosité ancestrale qui refait surface. Elle aidera indirectement à approcher d'une véritable piété, digne de Dieu et de l'homme, capable de les unir dans la communion que permet la complémentarité. Les nombreuses circonstances qui se

présenteront quotidiennement donneront l'occasion de confirmer si ce qui monte dans l'intime est véritablement l'œuvre de Dieu ou, au contraire, est la conséquence d'une recherche inconsciente des sécurités et des certitudes auxquelles on aspire naturellement avec force, et d'autant plus qu'on est intimement fragile ou encore que l'avenir paraît incertain, voire menaçant.

Je crois que plus on a une charge élevée dans l'église, plus on est proche de l'illuminisme. Je fais allusion à quelque chose que j'ai lu récemment sur Léon XIII. Vers la fin de sa vie, il est mort à 93 ou 95 ans, il était convaincu que les États pontificaux lui seraient redonnés, il disait à un évêque : "Le Saint-Esprit me l'a assuré". Plus on est à un niveau élevé, plus on est obligé de prendre des positions précises et plus on est tenté, pour consolider ses positions, de les mettre sous le label du St-Esprit.

Questions - Réponses

Pie XII a connu des heures d'illuminisme tout à fait notoires quand il s'est cru, je ne sais pas exactement, en relation avec Fatima.

A un certain niveau, on est affronté à deux dangers : l'illuminisme dont nous parlons et l'adulation. Quand on est dans un milieu qui vous adule constamment, cela donne du poids à la vérité de ce qu'on dit. C'est vrai pour chacun de nous.

Une expression populaire dit qu'à un certain niveau et dans certaines circonstances, "on ne se sent plus".

Il y a un autre aspect que je connais un peu maintenant et qui est important, c'est quand la vie spirituelle baisse, les projets montent. Autrement dit, quand la vie spirituelle baisse, tout ce qui est un peu réadapté par les projets donne de nouveau un aspect de la vie spirituelle qu'on n'avait pas. Je reviens toujours aux mêmes idées. Dans la mesure où on a des projets, on a une vie spirituelle mais le fait d'avoir une vie spirituelle n'exige pas du tout qu'on ait des projets. Les choses viendront quand elles doivent venir. Alors ce sont les exigences intérieures, fruit de sa vie spirituelle, plutôt que des projets.

Pour passer d'une représentation de Dieu, celle du père Cromagnon, d'un Dieu extérieur, à une représentation de Dieu toute intérieure, on ne peut le faire d'une façon réelle, vivante, autant que la chose est possible, que si on a déjà expérimenté soi-même une activité en soi qui n'est pas que de soi et qui se manifeste à la fois dans les exigences qui naissent et dans la manière d'y correspondre par fidélité.

Tant qu'on n'a pas ça dans sa vie, tant qu'on a uniquement des perspectives de simple moralité, fatalement, nous ne pouvons avoir qu'une représentation de Dieu autoritaire. La grosse difficulté est que cette représentation de Dieu, cette prise de conscience en profondeur de la vie spirituelle dont nous parlons, ne s'enseigne pas. C'est à chacun de le découvrir. Tant qu'on ne l'a pas découvert soi-même, tout le reste est du verbiage, de la philosophie ou de la théologie. Dans un développement comme celui que j'ai indiqué, on insiste sur un aspect ou un autre. Nous n'avons pas tous à connaître de la même manière des incidences, des moments où cette exigence se fait particulièrement puissante, particulièrement évidente. Nous avons chacun à moduler les pages que nous avons lues, à la manière dont nous vivons nous-mêmes. Mais faut-il encore que nous l'ayons vécu pour pouvoir le moduler. Autrement, ça reste sur un plan d'idées et ça ne va pas plus loin. D'autre part, il faut le dire, ce n'est pas parce qu'on a l'idée d'un Dieu essentiellement intérieur qu'on va passer spontanément d'une vie de simple moralité qui s'impose du dehors à une vie de fidélité où tout monte par le dedans. Ce ne sont pas les idées qui changent, c'est moi-même qui dois me convertir, qui dois être converti pour pouvoir, précisément en vivant ça, donner du poids aux expressions nouvelles qu'on utilise pour parler de l'action de Dieu en nous, à condition de supprimer le mot "Dieu" dans l'expression "action de Dieu" : une action en nous qui n'est pas de nous comme les autres, parce que, sitôt que vous dites "de Dieu", vous raccrochez sur le père Cromagnon.

Dans cette prise de conscience, vous parlez très peu de Jésus.

J'en parle très peu dans la mesure où précisément c'est de Jésus mais il ne nous l'enseigne pas. Il ne nous apporte pas, par modèle, la réalité que nous avons à vivre mais, si nous entrons suffisamment dans l'intelligence de ce qu'il a vécu, à travers les écritures et notre propre vie spirituelle, il a une présence certaine, une sorte de filiation-paternité spirituelle, qui nous donne la possibilité de vivre ce que probablement nous ne pourrions pas vivre de cette façon si nous n'avions pas en nous une action, une intelligence de la vie qui nous a apporté filiation et paternité. La vie spirituelle ne suppose pas le christianisme mais incontestablement dans une vie chrétienne, le rôle de Jésus est capital, non pas par des conceptions théologiques, rédemption et autres, toutes les perspectives qui sont développées ordinairement dans la scolastique, mais par le simple fait que,

lorsqu'un homme est suffisamment actuel pour nous de sorte que nous entrons suffisamment dans la réalité fondamentale qu'il est lui-même, ça nous aide à devenir nous-mêmes. Au fond, l'idée principale grâce à ce que nous vivons, ce que nous avons vécu et ce que nous avons à vivre nous rendent actuel ce qui s'est passé, il y a 20 siècles, pendant quelques années dans un bourg de Galilée. Avec une compréhension en profondeur de la profondeur du drame humain, de la profondeur humaine que représente une vie de ce genre.

Alors c'est fondamental au point de vue chrétien. Alors qu'on ait une vie spirituelle sans cela, c'est tout à fait normal. Je pense que le fait que cette vie spirituelle dont nous parlons ait été plus ou moins inspirée, le mot "informée" n'est pas bon, ait été secrètement appelée par ce que Jésus lui-même a vécu, il y a 20 siècles, ça me paraît spécifiquement chrétien. Finalement, ça donne à la vie spirituelle une originalité très particulière vis-à-vis de toutes les autres vies spirituelles possibles.

On pourrait avoir une vie spirituelle sans connaître nécessairement un individu comme Jésus. Est-ce que ceux qui ne sont pas chrétiens ont besoin d'une personne à laquelle ils se raccrocheraient ?

Je n'en sais rien. Je penserais que la vie spirituelle, telle que je la conçois d'une façon large, est une réalité qui dépasse de beaucoup le phénomène chrétien proprement dit et que c'est dans la ligne fondamentale de l'homme. Maintenant comment chaque homme peut atteindre cette réalité qui ne peut être ni la conséquence d'un enseignement ni d'une imitation, cette action en moi qui n'est pas que de moi s'en occupe. Dans toute vie spirituelle, un besoin de communication en profondeur est indispensable, on n'a pas une vie spirituelle isolée au point de n'avoir aucune relation en profondeur. Elle est nourriture dans les deux sens avec autrui.

Je me souviens que vous avez dit une fois : cette action en moi qui n'est pas que de moi, qui est de..., là, vous faites le pas de la foi. Qui est derrière ce point d'interrogation ? Pour moi, j'entends "Dieu" mais pour quelqu'un qui n'est pas croyant...

Pour celui qui n'est pas croyant, j'ai un autre mot que j'ai d'ailleurs utilisé dans un article sur la vie spirituelle, c'est l'idée que je me reconnais dépendant. La dépendance est une constatation existentielle, je dépends du fait même que je ne peux pas faire certaines choses, qui se font en moi et dont je ne peux pas prendre l'initiative.

Dans votre chemin, l'impact de Jésus est quand même important.

A mon point de vue, dans les perspectives que j'ai, il est capital. Mais je crois avoir fait un progrès, c'est que ça ne soit pas indispensable pour tout être. Nous avons chacun un point de départ, nous avons un milieu, des racines. C'est avec ça qu'il faut travailler. Une découverte importante à notre époque, c'est de s'apercevoir que les milieux culturels ne sont pas homogènes, sont très différents et qu'on ne peut pas appartenir à deux milieux culturels différents. Alors je suis chrétien d'origine, donc je suis chrétien, mais si j'étais né à Bombay ou ailleurs, il est très probable que je ne serais pas celui que je suis aujourd'hui. Mais il n'est pas impossible que ma manière de vivre le bouddhisme ne serait pas sans avoir quelque ressemblance avec la manière dont je vis le christianisme parce que l'un comme l'autre dépendent fondamentalement de ce que je suis.

Est-ce qu'on pourrait dire que vous considérez Jésus comme le chemin qu'il a fait vers lui-même ou comme une invitation à l'homme, un appel pour faire le même chemin, le même chemin vers lui ?

L'acte de foi que pourrait faire l'homme, même s'il a foi en lui-même, serait une foi supplémentaire qui lui vient de Jésus par ce que Jésus a pu réaliser, pour un chrétien.

Ma manière d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu est très dépendant de mon christianisme mais la manière dont j'essaie de comprendre par le dedans ce que Bouddha a pu vivre me paraît étranger à certains aspects fondamentaux de la vie spirituelle que je peux avoir en tant que chrétien. Du côté chrétien, l'intériorité est essentiellement le chemin par lequel on produit des fruits, l'engagement. Dans l'autre cas, me semble-t-il mais c'est peut-être une erreur, l'intériorité est aimée pour elle-même, comme une manière d'échapper au réel. Autant d'un côté la vie intérieure chrétienne est une manière pour moi d'être suffisamment fort pour épouser le réel afin de ne pas être étouffé par le réel mais tirer du réel ce qui m'est nécessaire pour que je devienne moi-même. Ce sont des perspectives extrêmement positives. Je n'en sais rien mais j'ai tout de même l'impression que l'intériorité orientale est dans une direction tout autre quand on dit que c'est "pour ne pas souffrir". C'est différent sans préciser davantage car ceux qui disent cela ne sont peut-être pas tellement clairs sur ce que Bouddha lui-même a dû vivre de son temps. Enfin, de loin, me semble-t-il, la vie de Jésus manifeste un tragique, une grandeur tragique, une grandeur où toute la cruauté du réel se manifeste qui ne semble pas exister dans les perspectives de Bouddha. Je ne sais pas pourquoi mais je vois Bouddha mourir dans son lit. Jésus est mort sur une croix. C'est peut-être faux, ce que je vous dis. Peut-être Bouddha a connu la souffrance mais il y a une manière d'épouser le réel dans le cas de Jésus et une manière de se distancer du réel dans le deuxième cas qui me paraissent contradictoires.

On dit que des bouddhistes, à force d'élévation arrivent à ne plus sentir leur corps.

On parle de Jésus parce qu'on a été élevé dans la religion chrétienne. Actuellement, il y a des millions d'individus qui vivent des conditions dramatiques et qui les vivent pleinement. Je pense à certains hommes de l'Est qui ont vécu des choses exceptionnelles. On voit là la grandeur de l'homme. Ce sont des hommes respectueux des religions mais qui se déclarent athées.

J'aurais envie de leur demander de ne pas oublier qu'ils sont issus d'un peuple qui a été essentiellement orthodoxe. Ils ont donc derrière eux tout un passé avec lequel il faut composer, soit en le refusant, soit en en héritant plus ou moins indirectement. Il y a des hommes qui sont vraiment allés jusqu'au bout de leur humanité en vivant des heures dramatiques comme ça. Comment se fait-il que le christianisme qui était à l'origine de leur enfance n'ait plus aucune place dans cette aventure singulière de grandeur ? C'est terrible. Cela montre que cette religion est une religion de costume, d'une manière de se dire, une manière de faire, ce n'est pas une religion "d'être". C'est pareil chez nous. Tous les grands hommes avaient quelques aspects chrétiens mais ils n'étaient pas des disciples de Jésus, entrés dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu à un point que cela ait véritablement du poids dans la manière dont ils ont vécu eux-mêmes. Pensons à Montaigne. Bien évidemment, c'était un homme qui était très dégagé du christianisme de son temps mais comment se fait-il qu'il ne se soit pas posé la question : qu'est-ce qui s'est passé dans un petit Juif, en quelques années, pour qu'il ait eu une percussive spirituelle de cet ordre ? D'où cela vient-il et où ça va ? La doctrine était là pour résoudre tous les problèmes à mesure qu'ils se posaient. Je crois que c'est l'aspect tout à fait néfaste de la religion, de supprimer les questions à force de supprimer la recherche avant de supprimer les questions.

Cela vient aussi du fait qu'on a souvent présenté Jésus comme celui qui nous donnait des réponses.

Nous sommes là dans une certaine christologie. Au fond, nous n'atteignons qu'un aspect de Jésus qu'on appelle dans certaines revues belges "le jésuïsme". On ne sait pas ce qui s'est passé du temps de Jésus, pas assez pour avoir quelque intelligence un peu réelle de ce qu'il a vécu. Donc le point de départ est un texte et on tire de ce texte une doctrine sur Jésus. Nous ne connaissons Jésus qu'à travers une doctrine que l'église nous a enseignée et, pour que tout soit bien clos, on a donné à l'église une infaillibilité qui permet de donner un caractère absolu à un enseignement qui n'est que la construction, à partir de certains êtres, de ce qu'ils ont compris de Jésus.

Dans certains milieux, la vie de Jésus même est fortement contestée.

Ce n'est pas faux dans la mesure où précisément on sait fort peu de choses. Mais cela suppose qu'on s'introduise soi-même avec sa propre personne, sa propre vie, dans la réponse que l'on se donne. Alors on dira que c'est de l'illumination, du subjectivisme, tout ce que vous voudrez mais autrement vous avez enterré ce Jésus sous la doctrine et il n'est plus reconnaissable. C'était une idée de Garaudy qui disait: Rendez-nous Jésus.

Les évangiles ont été sacralisés.

A un degré où même les théologiens les plus ouverts sont encore extraordinairement fermés. Ils construisent leur manière de voir, non de ce qu'ils vivent, mais d'un raisonnement abstrait, en citant des versets tirés du contexte. Cela montre que, sans qu'on le sache, on donne un caractère absolu à l'écriture.

Cette recherche personnelle sur Jésus, vous l'inscrivez dans ce que vous dites que: l'esprit humain ne supporte pas qu'on lui impose des limites.

Tout à fait parce que, dans la mesure où nous avons sacralisé la doctrine sur Jésus, les questions du genre de la science humaine de Jésus ne se posaient plus. Ce fut un des gros progrès du Modernisme, les uns soutenaient que Jésus avait progressé en science et en sagesse, d'ailleurs ça se trouve dans l'évangile. Quand on lui demande quand est-ce que ce sera la fin du monde, il répond qu'il ne le sait pas, Dieu seul le sait. Cela posait des questions importantes et on explique que pédagogiquement il l'ignorait.

Au catéchisme aussi, on posait des questions et on donnait les réponses.

Au départ, il le faut bien. Mais autre est le catéchisme qui se donne comme une fin en soi, autre est le catéchisme qui se donne comme un point de départ qui doit être dépassé car il n'y a de départ que si on continue à marcher.

Comment rattacher tout cela ? Jésus est incarné dans une histoire, l'histoire du peuple juif. Je me demande si son activité spirituelle n'a pas été influencée par les prophètes que l'on pourrait représenter comme des grands vivants.

Je pense pour ma part que la prophétie, ce qu'on appelle la prophétie, l'esprit des prophètes, est beaucoup plus représentée par l'esprit que Jésus lui-même a vécu pour devenir ce qu'il est arrivé à être que par des prophéties que nous avons reprises dans un sens très matériel, après 70, pour montrer à quel point Jésus était le messie. On a fait une exégèse des prophètes sur un plan tout ce

qu'il y a de plus matériel. Que l'on ait fait dire à Jésus ou que lui-même ait dit que l'esprit fondamental qui animait Abraham, c'est l'esprit qui l'anime, cela, je le croirais; en tout cas, s'il ne l'a pas dit, je crois que c'est vrai. L'esprit qui animait Abraham, Moïse et d'autres est vraiment l'esprit qui animait Jésus et qui continue à animer, au moins dans la zone chrétienne, ceux qui n'ont pas fait de la religion une nouvelle manière de faire qui ne supporte pas une aspiration intérieure, une aspiration personnelle. Je crois que cet esprit fondamental qui est de l'homme se manifeste bien au-delà de la souche judéo-chrétienne où nous sommes enfermés d'une façon décisive. Seulement tout cela est encore dans l'espace judéo-chrétien parce que, concrètement, nous ignorons tellement cet esprit, autrement que par des considérations intellectuelles teintées d'ambiguïtés et parce qu'on ne s'y intéresse pas à l'endroit où on se trouve, pour comprendre par le dedans cet immense travail.

La foi nue est le fruit en l'homme de sa fidélité et de sa lucidité (page 141)

Cependant, pour être mené à bien, le devenir spirituel de l'homme demande tout autre chose que de cheminer accompagné et aidé ainsi de piété sensible, nourrie de pratiques religieuses et de dévotions privées ou collectives, ponctuées de temps de ferveur. Non seulement le croyant, grâce à son intégrité intellectuelle et à sa vigueur critique, mettant en œuvre ses propres ressources humaines, est appelé, quand l'heure en est venue, à se dégager des facilités qui lui viennent de sa sensibilité et, à l'occasion, du milieu où il vit...

Il y a là tout un élément qui n'est pas mis en évidence et dans lequel j'ai beaucoup plus insisté dans la discussion, c'est que nous avons un atavisme, un instinct religieux, l'instinct du père Cromagnon. Alors tout ceci est relativement superficiel par rapport à cet instinct profond. Nous n'avons pas à le détruire, parce que ce serait couper la branche sur laquelle on est assis mais nous avons besoin de le critiquer continuellement

...- facilités qui deviennent à partir d'un certain niveau spirituel des entraves étroites puis des obstacles insurmontables empêchant tout approfondissement - mais encore il aura à atteindre une vie de foi qui puisse se mesurer avec une prise de conscience du réel dont il a expressément besoin d'accueillir tout ce qui lui est accessible et supportable pour devenir lui-même.

Il y a une différence entre les deux grandes intériorités, celle qui donne la force de se tenir debout devant un réel qui nous écrase ou qui tend à nous écraser par la disproportion entre ce qui est et ce que je suis et d'autre part une intériorité qui fait qu'on se protège.

Si l'homme ne s'échappe pas - ce qui serait pour lui une infidélité majeure le condamnant à en rester, jusqu'à s'y enfermer, aux pratiques de dévotion usées, utilisées depuis toujours sous les formes diverses que commandent les peurs, les espoirs, les engouements piétistes du temps - cette prise de conscience viendra s'interposer entre ce croyant et "son Dieu" pour l'appeler à dépasser cette étape sans doute nécessaire mais encore fortement teintée de subjectivité, non en supprimant mais en relativisant ce qu'elle comporte de sensible, afin de faire une plus réelle, plus totale approche de Dieu. C'est toujours la même histoire, avec le mot "approche". Dans les perspectives que j'ai développées ces jours, je parle beaucoup plus de représentation que d'approche. La différence est considérable car une approche prend un poids d'absolu tandis que la représentation reste toujours modeste. Je crois qu'il est très important de se rendre compte que tout ce que nous pouvons dire de Dieu est une représentation, qui n'est pas une approche qui sera de plus en plus exacte, de plus en plus fine, à mesure que se développent l'intelligence et la parole. Ainsi sera-t-il conduit à une communion avec Dieu...

Si on veut être tout à fait clair avec ce que nous disons, il faudrait préciser "une communion avec l'action de Dieu" et non pas avec Dieu.

... qui s'élèvera au niveau de la foi nue à travers une approche de lui-même plus rigoureuse, plus profonde, plus dépouillée...

Là, il n'y a pas de difficulté à parler d'approche car nous ne sommes pas sur le plan de l'absolu. L'absolu est tout proche si on fait l'approche de Dieu. L'approche de nous-mêmes reste vraie. Cela veut dire que nous savons mieux ce qu'est "être" pour nous que pour Dieu. Autrement dit, il y a une convergence dans nos approches de nous-mêmes qui est significative mais les différentes représentations que nous pouvons avoir de Dieu peuvent très bien ne pas être convergentes. Elles peuvent être, d'une certaine façon et à un certain niveau, contradictoires ou être chacune particulièrement utiles à une certaine circonstance, sans que ce soit nécessairement convergent, comme les différentes approches que nous pouvons faire de notre propre mystère à partir des divers événements de la vie dont nous avons compris la réalité profonde.

... il y sera acculé par l'objection radicalement insoluble que soulève un univers, immense dans le temps et l'espace, dont l'histoire, complexe de toutes manières jusqu'à l'impensable, est manifestement

étrangère, avec une puissance et une cruauté implacables jusqu'au scandale.

J'aurais dû dire, pour que ce soit précis "le scandale humain". Le mot "scandale" n'a de sens que vis-à-vis d'un jugement humain. à tout ce que, croyant, il a atteint de Dieu à travers lui-même.

Je pense que si les prêtres acceptaient de reconnaître la cruauté de la vie, l'inhumanité du réel, et donc ne passaient pas leur temps à avoir l'air de la justifier (Légaut : de la gommer), je crois que ce serait une libération. Pour beaucoup de croyants, nous faisons des réponses dans le genre "langue de bois" parce que c'est vraiment impossible, on nous traiterait de pessimiste. Ce n'est pas être pessimiste. C'est comme si on disait à un marin que la mer n'est pas déchaînée, elle est normalement houleuse. Si elle était calme, le marin n'aurait pas envie d'être marin. Donc ce n'est pas du pessimisme pour le marin que de savoir que la mer est normalement agitée. Ce n'est pas du pessimisme pour l'être humain de savoir que la vie est normalement risquée, pleine de risques (et improbable).

Cette objection ne cessera jamais d'agresser sa foi et de tenter de l'ébranler jusqu'à la déraciner. Elle est à la mesure de la profondeur de l'abîme qui, de par ses origines et son inachèvement, le sépare de Dieu, à la mesure aussi de sa grandeur car l'homme capable de la transcendance de la foi dans la plénitude de sa nudité sans faille - foi qui unit l'homme à Dieu par le fond de soi.

Ce sont des mots qui n'ont de sens que si on leur donne un sens convenable. C'est à chacun de leur donner le sens qui correspond à son expérience personnelle.

Le difficile cheminement parsemé de tentations du croyant de foi (page 142)

Aussi bien une telle vie spirituelle paraîtra toujours à ceux qui y demeurent étrangers, ou trop personnelle pour être objective comme l'enseigne avec compétence et l'impose à juste titre "la vraie religion", ou encore pure illusion relevant d'une subjectivité qui s'ignore. C'est pourquoi, quand un croyant se risque à parler de la vie spirituelle, il veut la dire en témoin, non l'enseigner comme un professeur ayant une compétence de savoir et de fonction, lequel, il en est convaincu, se révèle dans ce domaine d'une inaptitude sans remède. Ce faisant, il ne peut pas s'empêcher de souffrir non seulement d'une impuissance radicale à communiquer à autrui ce qui constitue l'essentiel de ce qu'il voudrait lui partager quand cet essentiel est encore totalement étranger à celui-ci, mais aussi de ressentir quelques impressions pénibles d'insatisfaction, voire d'incertitude, et comme un relent d'imposture

Le mot "imposture" est intéressant car, sitôt qu'on commence à parler de ces choses, c'est déjà du dehors. Il y a donc un vide qui se creuse et qui se manifeste d'autant plus qu'on n'est pas tellement conscient de ce qu'on vit. Ce qu'on dit n'est pas faux, ce qu'on dit n'est pas étranger du tout à ce qu'on vit mais la manière dont on parle d'une activité qui nous le fait dire est étrangère à la réalité fondamentale, de telle sorte qu'il y a un déphasage, d'où l'imposture. En plus, il faut bien le dire, dans ce domaine, il y a une activité spirituelle fatigante. Un aveu de ce genre n'est pas innocent de la part de celui qui le dit par le fait même qu'il y a une manière de s'y livrer qui est presque de s'y abandonner.

Imposture de celui qui affirme toujours avec trop d'assurance ce qu'il n'a vécu qu'aux heures éminentes mais fort rares de sa vie, disséminées dans le grand engourdissement spirituel où gisent ses journées. Et d'autre part, ce qu'il dit n'est-il pas vrai et faux à la fois... et de toute façon incomplet ? N'est-ce pas trop personnel pour être étendu à beaucoup, à tous ? Beaucoup en jugeront ainsi...

Que valent ces généralisations et ces extrapolations de ce qu'il a exceptionnellement et pauvrement vécu ? Sagesse en formation ou simple idéologie naissante. Ces impressions encore douteuses pour tout autre que lui, expériences fragiles, il doit se garder de les absolutiser, veiller à ne pas les systématiser comme il est toujours tenté de faire quand il les expose. Les conserver pour soi ne vaudrait-il pas mieux ? Et même a-t-il vraiment vécu ce qu'il décrit ? Quelle est la part d'imagination, de verbalisme, dans la manière dont il l'a présenté ? N'a-t-il pas cédé inconsciemment à la tentation de dire ce qu'il voudrait vivre et être ? N'y a-t-il pas cherché un personnage ? Chez l'homme qui se confie, il est une transparence qui n'est encore qu'une apparence de plus derrière laquelle il se cache. Beaucoup n'en douteront pas.

Par ailleurs le plus intime est-il à dévoiler ? En fait il s'évanouit aux yeux de celui-là même qui a ainsi l'imprudence de se livrer. Aussi bien, son aveu ne laisse aucune trace en qui ne sait pas s'écouter en l'entendant et qui croit le comprendre quand il ne le comprend que grammaticalement. Finalement ce que ce croyant affirme n'est-il pas d'une extrême précarité, à la merci de puissantes réfutations, sujet à de nombreux contresens et même, à certaines heures, en butte à ses propres contestations ?

Cette communion avec "ton Dieu", comme tu dis, peux-tu vraiment en soutenir la réalité à la vue de cet univers écrasant par son immensité sans mesure, sans visage, d'une impensable prodigalité d'inventions, de formes et de comportements, théâtre où se succèdent sans cesse et imperturbablement naissances et morts, réussites et échecs, recommencements et retombées, où, depuis la matière jusqu'à

la vie sous toutes formes, jusqu'à notre espèce qui s'y adonne avec une frénésie et une "créativité" digne des imaginations infernales, se développe la violence cynique qui se rit de ses victimes et passe sur leurs corps pour continuer sa progression, faisant fi de tous les sentiments que tu prêtes à ton Dieu en le tirant du trésor de tes illusions ?

C'est un peu de la littérature, mais c'est vrai, c'est-à-dire qu'on peut en faire de la littérature. Alors tout consiste à ce que chacun en fait ce qu'il a à faire.

Certes, tout ceci n'est pas à ma mesure, et ma grandeur ultime demande non seulement que je le sache mais aussi que j'en prenne une conscience toujours plus vive, plus vaste, qui me pénètre, m'envahisse, m'engloutisse, m'écrase, moi qui suis un rien infime et éphémère. Moi qui "est" parce que ce néant, je le sais et encore sais que je ne peux pas le connaître. Cette disproportion radicale entre ce que je suis et ce qu'est l'univers, entre ce qui s'y passe journallement, partout et depuis toujours, et ce que je ressens de meilleur au plus profond de moi-même et que je ne peux pas surmonter me fournit, si je n'en fuis pas la vue, si, sans en être écrasé je la regarde jusqu'à la contempler en témoin, voire en être crucifié, la perception la plus significative que mes sens et ma raison peuvent atteindre de la transcendance de l'acte en acte, de Dieu.

Là, on atteint un peu l'histoire de Job. Ses amis qui sont empoisonnants comme tout disent : "C'est comme ça" et Job dit : "Bon, ça va, je l'accepte mais n'empêche que je trouve que c'est excessif", à la fois une affirmation et le refus de s'y soumettre. Cela touche un peu ce que j'essaie de dire.

Cette perception tout autre qu'une conception, n'est pas le fruit des imaginations puériles qui de façon abstraite multiplient jusqu'à l'infini les moyens et les attributs humains, croyant ainsi atteindre à la grandeur de Dieu avec des majuscules. Aussi bien ces imaginations sont-elles à la portée de n'importe qui, n'importe quand, quel que soit son niveau spirituel. Elles tirent leur origine de l'animisme spontané de l'homme. Peu à peu elles sont seulement perfectionnées verbalement, doctoralement à travers les religions païennes et chrétiennes.

Combien il m'est nécessaire de m'en tenir à l'intelligence de ce que j'ai vécu en profondeur humaine tout le long de mes jours, de m'enraciner dans ce passé qui ne peut plus désormais ne pas avoir été, de m'attacher sans jamais en perdre conscience au point de les méconnaître, aux manières dont Dieu agit en moi et dont je vis de Dieu, manières dont je ne puis conserver la mémoire de façon intacte et me ressouvenir avec intelligence que si je reste fidèle à ce qu'elles m'ont donné et à ce à quoi elles m'ont appelé. Comment autrement ne pas être détruit en ma spécificité humaine par cet univers que cependant j'ai besoin d'accueillir autant que cela m'est possible dans la totalité de ce qu'il a été, est et devient, pour me grandir à ma taille d'homme ? Les plus religieux des hommes n'ont-ils pas compris qu'ils mourraient s'ils voyaient Dieu ? Dans l'ordre du sensible et de l'intelligible, l'univers et son histoire ne sont-ils pas à la taille de Dieu ?

Combien il m'est nécessaire d'être aidé et fortifié par la communion invisible mais bien réelle des spirituels de tous les temps et de tous les lieux qui, chacun le faisant et le disant à sa manière, ont atteint l'intelligence de la même action essentielle en eux. Nous sommes tous issus du même réel brut et terrible, esclaves des mêmes déterminismes rigoureux qui en assurent mathématiquement la stabilité dans ses remous internes. Tous, nous en sommes pénétrés et nous en subissons les inerties et les pesanteurs jusqu'en nos replis les plus intimes. Mais pour que chacun ne soit pas conduit à ne rester qu'un élément de cette totalité sans visage, condamné à sa dégradation par le mouvement général de l'entropie comme les autres parties du monde qui en rejoignent inéluctablement les zones les plus inertes, ne faut-il pas que germe la semence de liberté enfouie en tout homme ? Cette liberté manque à l'univers pour que Dieu s'y retrouve après s'être livré de par l'Acte en acte qu'il est. La disposition qui nous permet, si nous y correspondons, d'atteindre à cette liberté, de la faire exister, fonde notre raison d'être. Faire lever cette semence en soi, c'est donner à sa vie le sens qui en chacun est personnellement et originalement en devenir à partir des virtualités innombrables du réel, c'est donner sens à l'univers, au moins à cette parcelle dont nous sommes issus et dont nous devenons ainsi chacun un fruit en lequel Dieu se trouve et s'accomplit.

Comme je suis fatigué, je trouve ça moins bon. Si on est en bonne situation, ça donne à la vie spirituelle un autre poids que la vie de simple moralité qui consiste à observer les différents commandements nécessaires pour que la société soit possible. Elle fait dépasser le cadre très limité d'une vie humaine. Je ne pense pas que ce soit idéologique au point que ça puisse être véritablement pensé avant d'avoir été vécu. Alors que nous commençons à le vivre, que nous soyons, pour mieux en vivre, capable de le faire de façon de plus en plus précise, c'est d'accord. Faut-il encore qu'au départ, il y ait quelque chose de posé en nous par ce que nous sommes, pour que ce travail, dans les deux sens de se proférer et de s'en nourrir, soit véritablement autre chose qu'une simple intellectualité qui nous distrait du réel. Voyez la différence qu'il y a entre se distraire du réel par une

doctrine et penser une doctrine à partir de ce qu'on vit soi-même pour en vivre davantage en se préférant. Cela suppose un certain état intérieur que chacun a à découvrir pour lui-même et qui probablement ne lui sera pas donné tous les jours de sa vie.

On pourrait dire que le chemin est vers une vision cosmique des choses.

Il est certain que, dans la période où j'écrivais ça, Teilhard de Chardin était toujours à la frontière. Je pense qu'il a fait quelque chose de ce genre dans ses perspectives mais évidemment en partant du tout plutôt que de l'individu. C'est la grande différence entre nous deux, quoique Teilhard avait une vie spirituelle personnelle qui nourrissait sa doctrine. Il n'est jamais sorti d'un milieu assez fermé, ce que nous ne connaissons presque plus maintenant.

Il n'y a pas qu'un chemin pour atteindre la vie spirituelle.

Je ne sais pas dans quelle mesure justement Teilhard n'avait pas les idées que nous pouvons avoir au sujet du cosmos. Je ne me souviens pas d'avoir eu l'impression qu'il en était comme écrasé à certains moments. Or je pense que nous pouvons arriver à ça, en être écrasé, par le fait même de la disproportion des dimensions. Pascal l'était. Ce sont des intuitions fulgurantes. Quand on est vraiment saisi par cela, on n'est pas un sectaire. Or Pascal était sectaire, c'était un converti, il s'est mis à dénoncer. Sitôt que cela apparaît, c'est quelque chose de significatif de la part d'une idéologie plutôt que de véritablement vécu. Ce n'est pas que je conteste la grandeur de Pascal mais il est de son temps.

La foi nue et la mort seuils du mystère de Dieu et du mystère de l'homme (page 146)

La distorsion extrême au point qu'elle me soit déjà insupportable même dans la faible mesure où je peux la concevoir, entre l'univers qui m'enfante et l'être que je suis, m'accule à la foi nue en ce Dieu qui m'engendre. Par l'intelligence qui m'est permise de cette distorsion et qui déborde grâce à mon activité spirituelle, la connaissance que je peux en avoir, j'approche de la transcendance de Dieu dans son absolue altérité, son altérité surhumaine, mais aussi "non humaine" jusqu'à une extrémité que je n'ose pas regarder en face, moi qui suis "fait à son image". Par cette même activité spirituelle, portant d'autre part sur la connaissance que j'atteins de moi-même, j'approche aussi de la transcendance de Dieu par l'intelligence de l'extrême intériorité de son action en tout ce qui en moi est proprement humain et mien. Deux mouvements qui se soutiennent, se garantissent l'un l'autre de toute déviation, de la prosternation qui n'est souvent que prostration, de l'intériorisation qui vite ne serait qu'introspection narcissique.

Vu ma mentalité actuelle, le début du paragraphe me paraît meilleur que la fin. Autrement dit, la manière de vivre cette communion avec Dieu est beaucoup plus à travers ce que je vis moi-même qu'à travers cette distorsion effrayante qui peut exister entre le cosmos et moi-même. Je crois que c'est probablement plus vrai parce que cette distorsion est écrasante, si je n'ai pas déjà en moi une grandeur qui puisse affronter cette extrême distorsion. Je reprends un mot que j'ai rarement utilisé et qui est d'ailleurs faux, "le néant", "ce rien que je suis". Il y a une différence entre "rien" et "néant". Pour pouvoir porter vraiment le regard sans être écrasé par les disproportions qu'il y a entre ce rien que je suis et l'univers d'où je suis né et où je retourne, il faut que je trouve en moi une grandeur qui soit en proportion de ce regard. A mon point de vue, cette proportion vient de ce que je suis capable de voir en quelle communion je peux exister.

Pour que je devienne, pour que ce rien se tienne malgré qu'il n'est rien et qui, par certains côtés, est tout, que tout ce dont il vient et auquel il retourne. Les autodéfenses instinctives, inconscientes, que seule la foi nue peut progressivement réduire quand elle est assez vigoureusement enracinée dans le croyant, s'effondrent d'elles-mêmes à l'approche de la mort quand on ne s'accroche pas à elles désespérément. Et une vie globalement fidèle, sa mission accomplie, est sans doute indispensable pour que la foi, en temps ordinaire toujours engluée de croyances combleuses de vide, puisse échapper à la tentation d'encre se vêtir d'elles aux derniers moments... Aussi bien, comme le mystère de Dieu n'est approché qu'à travers la nudité de la foi, sans doute faut-il penser que la taille adulte de l'homme ne peut être atteinte, dans le mystère qui lui est propre, qu'à travers les dépouillements d'une mort dont il aura su faire sa dernière action, à force d'avoir progressé vers son humanité grâce à son intelligence du sens de sa vie, approché tout au long de son passé sous la lumière de sa foi et sous l'action de sa fidélité. N'est-ce pas la raison pour laquelle la mort de l'être de foi et de fidélité, "du juste", est une lumière qui se propose à tout homme sur ce qu'il est en puissance de devenir ? Cette mort, par les profondeurs qu'elle illumine en lui et qui l'appellent, lui donne, s'il accueille cette lumière et répond à cet appel, la force d'aller sur le chemin de son humanité et de Dieu.

Nous avons une théologie qui consiste à faire de la mort de Jésus le sacrifice expiatoire..., donc

donner une raison pour laquelle cette mort peut nous apporter quelque chose. Si vous acceptez les perspectives que je développe là, la compréhension en profondeur de sa mort, indépendamment de toute conception théologique, par le fait même que c'est l'accomplissement de toute une vie qui est allée jusqu'au bout d'elle-même dans des conditions d'humanité particulièrement puissante, nous aide chacun, dans la mesure où nous en avons l'intelligence, à une compréhension en profondeur de ce que peut être la nôtre dans la mesure où nous sommes fidèles. Ce n'est pas simplement un plan psychologique. Nous sommes ici à un autre niveau. C'est trop profond pour n'être que psychologique. C'est au niveau de l'être, comme l'existence n'est pas au niveau psychologique, c'est la vie qui est au niveau psychologique. Vous trouverez des développements semblables dans "l'homme à la recherche", les derniers chapitres tournent autour de cela.

Postface (page 147)

Si, homme de l'Occident du 20^{ème} siècle, je puis vivre ainsi et le dire, c'est que dès ma jeunesse, j'ai été chrétien grâce à la formation qui m'a été donnée par les miens, au catéchisme, et aussi, grâce à la pratique religieuse qui était encore générale dans le milieu catholique de mon enfance. Mais c'est aussi parce que, à longueur de vie, sous l'influence des événements et des situations, grâce en outre à des rencontres qui furent capitales pour moi, j'ai découvert, à travers mes manques personnels et les graves carences de la formation morale et religieuse que j'avais reçue, combien il était nécessaire d'approfondir son humanité pour rester chrétien. C'est encore parce que j'ai découvert que pour devenir plus totalement chrétien - et n'est-ce pas une nécessité pour le rester réellement même dans les conditions extérieures les plus favorables ? - il me fallait, sans renier la piété que j'avais connue au début de ce siècle encore de chrétienté, la purifier de ce que cette piété, vécue depuis le début de l'ère chrétienne, présentait de puéril bien qu'elle ait été pratiquée d'une façon fervente, mais aussi trop souvent sclérosée, pendant de nombreux siècles. Il me fallait avoir la lucidité et le courage de reconnaître ce en quoi une telle manière de vivre et d'être s'opposait aux connaissances de tous ordres désormais acquises, ainsi qu'aux exigences modernes, et en un certain sens nouvelles, de l'authenticité humaine.

N'est-ce pas nécessaire pour que, devenu adultes dans la foi chrétienne autant que cela nous est possible aujourd'hui, nous sachions accueillir de la Tradition chrétienne ce qu'elle a à nous apporter d'original et d'unique dans l'ordre du spirituel pour que nous sachions inversement la prendre en charge dans la mesure de nos moyens, afin de pouvoir, à notre place, la transmettre de façon féconde aux générations qui nous succéderont ?

La Tradition (avec un grand T). Je dis "unique" mais ce n'est pas indispensable. Pour que ça puisse m'être apporté, il n'est pas nécessaire que ce soit unique. Je suis chrétien. Donc j'ai tendance à dire que c'est unique mais c'est peut-être faux parce que, si je donne à "unique" une valeur trop grande, je déprécie la réalité substantielle de l'être humain.

Ce cheminement vers son humanité permettra à chacun, suivant ce qui est en lui, la seule approche véritable de Dieu qui lui soit désormais accessible (allusion à la connaissance par le père Cromagnon), il ne le conduira pas à la possession de certitudes sur Dieu qui relèvent autant de la crédulité que de la religiosité collectives et que promeuvent, chacune à sa manière, toutes les religions, y compris celles qui se réclament de la tradition judéo-chrétienne lorsqu'elles s'abusent et visent surtout à avoir une action sur les masses et à être populaires sans chercher à être principalement et au préalable éducatrices de l'homme à partir de sa singularité personnelle. Ce cheminement et cette approche, intimement en relation l'un avec l'autre sont fondamentalement évangéliques. Ils sont dans la ligne de ce que, en réaction contre les coutumes religieuses de son peuple, Jésus a vécu en son temps par fidélité profonde à ce qu'il se devait d'être et dont il a porté témoignage pendant quelques mois dans un petit pays d'Orient, il y a vingt siècles. Cette vie et ce témoignage, chacun, grâce à sa vie spirituelle, a à s'y ouvrir, à les accueillir pour tendre vers une humanité plus adulte, ou du moins, s'il n'a pas eu la possibilité d'en atteindre quelque intelligence à partir de la manière dont en ont su vivre les églises, il a à en être inspiré implicitement sous l'influence des effets indirects que leur existence plus ou moins infidèle et ambiguë comporte à son époque.

Questions - Réponses

Vous pourriez parler encore de cette distinction que vous faites entre néant et rien: "Moi qui suis un rien infime et éphémère, moi qui "est" parce que ce néant, je le sais" (page 144).

Le rien existe, le néant n'existe pas. Mais c'est abstrait, chacun doit le sens sentir à sa propre manière.

Vous ne dites pas le néant que je suis, vous dites le rien que je suis.

Hier, j'ai tiqué à ce sujet, je n'ai pas eu le réflexe mais incontestablement, c'était "ce rien que je suis". Il y a un tout petit quelque chose qui peut être encore coupé en deux, il y a encore un tout petit quelque chose, tandis que le mot "néant" n'a qu'un sens abstrait: on ne peut pas penser le néant mais on peut penser le "rien". Je suis dans un trou, ça n'avance pas, ça ne nous donne pas un sens. Le trou est encore du rien, le trou est déjà un rien. Vous avez une habitation dans le trou.

Mon professeur de philo. définissait le néant "un trou avec rien autour". Le néant, c'est l'inexistence.

C'est assez réussi. Ce n'est pas pensable, de même que nous ne pouvons pas penser le commencement, une chose sans commencement et sans fin. Ce sont des choses qui sont hors de nos catégories de pensée. Tout ce que nous pensons a déjà commencé. A mon point de vue, ce sont des distractions d'intellectuels. Alors qu'on se pose des questions de ce genre, ça va mais ce n'est pas capital. C'est comme on cueille une fleur en passant.

Reprenons un peu ces choses car c'est important. Il est extrêmement important de ne pas vivre en fonction de ce qui vient après. On ne peut pas penser à ce qui vient après, c'est du "néant". On dit volontiers, je prépare aujourd'hui ce qui va venir demain, une sorte de projet, non pas anti-spirituel dans la mesure où ce projet est relatif. Mais si je lui donnais une valeur absolue, je ne suis pas fait pour le néant que je ne peux pas penser, spirituellement, cela ne serait pas exact. L'important, c'est ce que je vis aujourd'hui sans aucun autre projet que la fidélité à ce que je dois être aujourd'hui, maintenant. Alors que ce soit plus ou moins provoqué de l'extérieur par ma conception du ciel, de la manière dont on se retrouvera ensemble..., d'accord, mais c'est déjà extérieur.

Marcel Légaut pense au livre qu'il va faire. Il le porte déjà dans sa tête; c'est un projet. Il pense au présent mais, en même temps, il pense à ce que vont être les prochaines années, à ce qu'il va faire.

C'est exactement cela et, si je meurs avant, mon projet sera à l'eau. Autrement dit, il ne nous est pas possible de ne pas faire de projet. L'important, c'est de ne pas y attacher une valeur absolue qui consiste à ce que je suis plus valeureux que tous les projets valeureux que je peux concevoir.

Ce sont les projets qui nous valorisent.

Je ne dirais pas ça. Je dirais qu'ils nous facilitent le travail, non qu'ils nous valorisent car la valorisation proprement dite, c'est cette fidélité fondamentale qui fait que je dois le faire, non que je réussirai. Si ma fidélité était accrochée à ma réussite, d'accord, mais je crois que ma fidélité ne doit pas être accrochée à ma réussite. D'ailleurs, je crois qu'en fait, dans toute vie humaine foncièrement fidèle, on va à l'échec.

Ce n'est pas parce qu'on fait des projets qu'on va les réussir.

On fait tous des projets, il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais tout de même il y a une différence entre faire un projet auquel on est tellement attaché que la vie tient à ce projet et un projet qui nous est très utile pour vivre mais la vie est plus grande que le projet.

On n'est pas esclave du projet. Le projet, vu comme ça, peut être une sorte de fidélité. Comment parler de l'après d'une manière qui soit spirituelle sans se préoccuper de ce qui vient après le passage de la mort ?

Je crois que la meilleure manière d'en parler, c'est de ne jamais rien dire, de ne rien imaginer, de ne rien penser de ce qui peut venir après. Même accepter est aussi faux, accepter que c'est le rien, le néant.

Il vaut mieux ne rien dire mais aujourd'hui, nous sommes appelés de plus en plus à accompagner des personnes qui ont un deuil à faire.

A mon point de vue, on est dans une situation impossible. Quand une mort n'est pas préparée par toute une vie, elle est évidemment une brutale discontinuité à laquelle on ne peut pas donner de sens de l'extérieur. Dire que nous irons au ciel, que nous aurons la chance d'en avoir terminé avec cette diablerie de vie..., c'est puéril.

Vous vous refusez à imaginer quelque chose, ce n'est pas une angoisse pour vous ?

Radicalement, absolument pas mais je ne sais pas pourquoi. Je pense que c'est pour la même raison que vous. Je pourrais m'angoisser si ça se présentait pour moi en me disant : je meurs, je laisse ma femme et mes enfants avec des problèmes qui ne sont pas faciles à résoudre. Je peux m'angoisser à ce sujet, dans des conditions concrètes mais il me semble que c'est tout à fait à un autre niveau que le niveau personnel.

On vous a demandé s'il n'y avait pas des zones d'ombre dans votre approche spirituelle de Dieu. En lisant ce que vous avez lu hier, vous dites qu'à certaines heures on est en butte à ses propres contestations. Est-ce que vous pourriez nous parler de ces contestations ?

Prenons mon cas. Incontestablement, j'aime beaucoup faire des topos, vous rencontrer, connaître des heures où je suis plus intelligent que d'habitude. J'y suis attaché et le jour où je serai coïncé dans mon lit en attendant la mort, tout cela sera par terre. Il n'est même pas sûr qu'à ce moment-là j'aie

un souvenir vivifiant de ce dont je serai désormais et pour toujours privé. Chacun connaît cela d'une manière ou d'une autre. Nous sommes attachés à notre vie, même si nous nous en disons détachés par le fait que nous savons que nous allons mourir. Le jour où on passe de l'activité à la retraite, c'est une petite mort. Il y en a d'autres plus sérieuses qui posent des problèmes singuliers. Dans un couple que je connais, le mari a eu une vie très occupée, il n'était pas souvent à la maison. Fatigué, il a dû arrêter son travail et cela a changé leur vie conjugale. C'est un des aspects terribles de la retraite, l'homme et la femme se retrouvent comme aux premiers jours, avec la différence d'âge.

Parlez-nous un peu de la percussio spirituelle de Jésus qui est pour vous la pierre angulaire de tout ce que vous avez entrevu à travers cet homme.

Je peux dire que toutes ces choses ne viennent pas les unes après les autres, ça se développe parallèlement, conjointement, sans l'expliquer d'une manière particulière. Quand on a fait un certain trajet et qu'on regarde sa vie, on a tendance à voir un peu comment ça s'est organisé mais la manière dont on voit que ça s'organise n'est pas du tout la manière dont on l'a vécu sur le moment même, de sorte qu'on a des idées claires sur une histoire d'une extrême complexité. Plus on découvre que les idées claires sont utiles, sinon on ne pourrait pas en parler, plus on approche aussi de l'extrême singularité d'une action en nous qui ne peut pas être sans nous mais qui, dans une certaine mesure, manifeste à travers le temps une persévérance, une continuité qui donne du poids à l'expérience qu'on a. Il n'est pas impossible que ces choses soient encore vécues mais, à certaines heures, tout peut être balayé par l'impression de ce néant qui approche. Quand on a mis sur les lèvres de Jésus : "Pourquoi m'as-tu abandonné ? ", tu m'as appelé et tu m'as laissé tomber, je suis convaincu qu'il y a dans la bible des cas où justement on accuse Dieu d'avoir trompé : tu m'as séduit, mais le mot "séduction" est plutôt péjoratif.

Job dit aussi: il aurait mieux valu que je ne sois pas né.

Tout ce que nous avons à vivre à notre dimension, cela a été vécu par des gens qui ont été appelés comme nous le sommes, dans des conditions tout à fait différentes, et qui l'ont dit à leur manière. Il y a une différence de mentalité dans la piété chrétienne entre la phrase qui est mise sur les lèvres de Jésus dans Matthieu et Marc "Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?", et ce qui se trouve dans l'évangile de Jean: "Je remets mon âme entre tes mains". Il y a toute la différence entre la piété de Jésus et une piété sulpicienne.

Autrefois, au moment des funérailles, on attachait beaucoup d'importance à ce que le mort vivait déjà dans l'au-delà, à la résurrection. Aujourd'hui, on parle davantage de la qualité de vie de celui qui a disparu. C'est un progrès, me semble-t-il. Spontanément, je dis "tu as été" mais est-ce que tu restes ? Au fond, je dis "tu as été et tu resteras", ne serait-ce que par le souvenir que j'en garde.

C'est important. C'est mon premier verset "éternelle présence d'un passé qui n'est plus". Ce qui reste n'est pas un prolongement plus ou moins transformé de ce qui a été. C'est fini, ça, mais éternelle présence.

C'est plus encore "tu as été et tu seras, tu as été et tu continues à devenir auprès des êtres avec qui tu as été en relation profonde".

En tout cas, "tu as été et tu ne peux plus ne plus être". Chacun, suivant l'accueil qu'on en fait peut être pour l'autre une lumière particulière mais ce que tu as été ne peut plus ne pas avoir été.

Dans votre prière, "Que chacun aille en paix", vous parlez du mystérieux passage de la mort vers l'au-delà et, à la fin, "étant de Dieu qui est". Vous n'en restez pas à "je me refuse à me suicider".

D'accord ! Il faut bien avouer que ça dépend des moments spirituels qu'on vit. Quand je rédigeais ces prières, je ne dis pas du tout que le père Cromagnon était maître de ma vie spirituelle mais je ne posais pas avec autant d'acuité les questions telles que je les pose maintenant. Cela correspond à ce que nous disons souvent : ne demeurera de moi que ce qui n'est pas que de moi, l'éternelle présence.

Je change un peu de sujet. Depuis que je vous fréquente, j'ai l'impression que vous avez une prédilection pour l'évangile de Jean et que, d'un autre côté, vous le torpillez.

On torpille cet évangile dans la mesure où on le considère comme ayant moins de prise de contact direct avec ce qui s'est passé. Il y a aussi des éléments historiques dans l'évangile de Jean mais il me semble qu'il y en a plus dans les synoptiques. Nous torpillons l'évangile de Jean dans la mesure où nous ne lui donnons pas l'historicité qui ferait que Jésus a tenu tous les discours qui se trouvent avant et après la cène, comme vous le savez. Nous le torpillons dans une certaine mesure quand on le lit d'une façon fondamentaliste. Mais la vie spirituelle, telle que nous la développons entre nous, ressemble beaucoup plus à celle que nous pouvons concevoir en Jésus d'après Jean, plus que dans les synoptiques où on nous expose sa façon de vivre. Dans les synoptiques, c'est surtout au niveau du comportement, du faire, du dire, des choses pratiques, concrètes qui n'ont pas d'orientation fondamentale dans la vie intérieure de celui qui la mène.

Ce qu'on disait hier de la présence de Dieu en nous par la communication, on la retrouve un peu dans

un verset de Jean : "Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous irons à lui et nous ferons notre demeure chez lui" (Jn 14,23). Cela permet, par rapport à votre expérience, de mieux comprendre comment vivre cette communion.

Il y a beaucoup de passages de Jean qui sont dans cette direction. Tant qu'on n'a pas atteint le niveau de la vie spirituelle des exigences personnelles, ce que j'appelle la mission, le Dieu dont on parle est un Dieu extérieur, genre "père Cromagnon". Sitôt que la mission prend le premier pas dans notre vie, non pas en tant qu'envoyé par, ce serait retomber dans l'ornière, mais fidèle à ce qui monte en nous, alors la vie spirituelle devient tout à fait celle de Jean, celle que Jean prête à Jésus dans tous les discours qu'il fait, qu'il met sur les lèvres de Jésus. Je pense que Jésus n'a pas prononcé ces discours mais on peut penser que tout de même, à certains moments, Jésus a dit: Bienheureux les pauvres, bienheureux... Cela semble être plus dans le langage que Jésus a pu prononcer que des langages relativement théologiques où il y a déjà une construction derrière qui est sous-entendue.

Vous avez eu une formation, vous vous êtes destiné à la science, aux mathématiques et, par ailleurs, vous avez eu une formation religieuse. Est-ce qu'il n'y a pas eu une période de votre vie où ces deux formations étaient inconciliables ?

Il y a eu un moment, tout à fait au départ, où la recherche religieuse et la recherche mathématique n'étaient pas conciliables. Du temps de Teilhard de Chardin, on lui disait que le rôle du prêtre n'était pas de faire de la recherche scientifique mais d'être prêtre. Par conséquent ce problème se posait de façon très précise pour des grands hommes comme Teilhard. Très vite, sous l'influence peut-être de Teilhard, en tout cas du milieu dans lequel je me trouvais, recherche religieuse et recherche intellectuelle se sont jumelées. Tout un chapitre de "Travail de la foi" est une méditation pour bien les distinguer. A ce moment-là, je n'avais pas encore fait la distinction entre spirituel et religieux, de sorte que, malheureusement, dans la nouvelle édition, je n'ai pas su corriger à temps. Là où il y a "religieux", on aurait dû écrire "spirituel".

Pour moi, il y a une différence importante entre une recherche intellectuelle et une recherche spirituelle. On peut être un mauvais mari et être un très bon chercheur intellectuel mais on ne peut pas être un mauvais mari et, en même temps, un bon chercheur spirituel parce que, pour moi, il y a une authenticité de la vie qui n'est pas nécessaire absolument dans la recherche intellectuelle mais qui est au cœur même du travail qu'implique la recherche spirituelle. Vous avez cela dans "Travail de la foi" et je suis à peu près sûr qu'on le trouve aussi dans "L'homme à la recherche". Il y a deux ou trois points où cela m'a beaucoup apporté parce que c'était important pour moi car ce sont des recherches qui ont beaucoup de ressemblances, elles ont les mêmes ferveurs, les mêmes temps de sécheresse... Elles vous prennent par le dedans avec une grande passion, ça vous absorbe.

Prière

Je voudrais terminer cette session par quelques formulations qui correspondent à ce que nous avons dit hier.

Vie et mort de Jésus couronnés par la croix
Éternelle présence d'un passé qui n'est plus
Souvenir indicible qui se couvre de silence
Il ouvre sur l'au-delà du revivre impossible
De ce qui est sans cesse au centre de la vie
Que nulle doctrine n'exprime
Qu'aucun doute ne supprime
Me sera-t-il donné l'appel du huitième jour
Où l'avant et l'après se fondent dans l'éternel
Où le oui et le non se conjuguent et se taisent devant l'abîme.

La parole qui s'efforce de dire exactement ce que j'attends de Dieu,
malgré une ignorance invincible de nature,
ce que j'espère de lui malgré l'ordre transcendant qui le sépare de moi,
ce que j'aspire à être de façon authentique par ce qui est en moi,
ce que j'atteins de moi quand je suis à moi dans la lucidité
est la seule prière dans le langage de l'homme qui soit langage pour Dieu.
L'adressant à moi-même dans le recueillement, je me tiens devant Dieu,

l'adressant à Dieu dans l'adoration, j'entre en ma présence.
Autant qu'il m'est donné, quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute,
quand je m'écoute ainsi, Dieu me parle.

Si on voulait être absolument rigoureux dans les termes, il faudrait remplacer "Dieu" par "mon Dieu", comme nous l'avons dit. Seulement si on se met à préciser les choses à un tel point, il y a quelque chose qui tombe.

Vous ne dites pas : Dieu m'exauce. Que devient la prière de demande ?

Parce que Dieu n'est pas une cause, c'est un point auquel je tiens beaucoup. Dieu n'est pas un personnage historique. On peut transformer la prière de demande dans une perspective comme celle-là mais Dieu n'est pas cause, c'est important. Il y a entre nous des relations autres que des relations de cause à effet. Je ne suis pas cause de la manière dont vous me comprenez. Que j'y sois pour quelque chose, je l'espère un peu tout de même mais je n'en suis pas la cause; Il y a une action de présence à présence. Le mot "cause" est un mot assez terrible. Au fond, il n'y a jamais d'événement qui ne soit pas sans de multiples causes. Si vous prenez ce point de vue, vous liquidez complètement la notion de cause. Sitôt que vous ne lui donnez pas ce caractère un peu absolu qui consiste à dire qu'il est suffisant pour produire le reste, ça ne marche pas. Cette notion sur laquelle nous dissertons sans scrupule, rien n'est plus mystérieux qu'une cause qui est sans distance avec son temps, sans distance et hors du temps avec son effet. Jadis, quand on a commencé à se poser des questions à ce sujet, on a inventé l'éther, un milieu dans lequel on puisse avoir une notion de cause qui fait que, par transmission, on arrive à expliquer que la cause a eu un effet. Je crois que la notion d'éther a complètement disparu. Cette notion de cause à effet est très complexe.

C'est une représentation.

C'est nous qui mettons une représentation et, à ce niveau, ça va. Mais spontanément, lorsque nous parlons de cause et d'effet, ce n'est pas une notion de représentation, il y a déjà ce réalisme ontologique puéril qui a commandé l'esprit depuis des millénaires.

C'est juste dans les choses concrètes de la vie. Celui qui va trop vite et écrase un piéton est bien la cause de l'accident.

C'est utile dans la pratique mais nous ne sommes pas du tout à ce niveau dans la notion de cause à effet.

Nous sommes par vous, nous sommes pour vous.

En nous, vous vous engendrez de nous.

En vous s'achève votre action en nous.

Puisque c'est par cette action de Dieu en nous que nous devenons, c'est en devenant que Dieu se retrouve. Il y a une interaction dans les deux sens.

Vous êtes vous-même en nous donnant d'être.

Autrement dit: vous ne pouvez pas ne pas nous donner d'être, en prenant les choses par le négatif.

Nous sommes en nous recevant de vous,

nous sommes l'accomplissement de votre plénitude.

Ne cherchez pas à pinailler parce que "accomplissement de votre plénitude", on ne sait pas très bien ce que ça veut dire.

Vous êtes le maître d'œuvre de notre achèvement

Que votre être sans cesse à venir s'accomplisse en nous comme en vous.

Que l'achèvement de ce que nous devenons ne nous frustre pas

dans votre attente sur nous.

"Votre attente sur nous" est ce que nous devenons.

Dieu, l'absolument autre, ni clos ni enclos, sans contenant, sans contenu,
pour briser toutes les notions de choses

non pensable comme objet, loin au-delà de tout espace,

proche en deçà de toute distance.

C'est un peu ce qu'il se passe entre la cause et l'effet

sans agir comme sujet, d'où tout sujet procède, se déployant en tous

si vous acceptez que ce Dieu crée la liberté de l'homme en étant au cœur même de cette liberté. Dieu crée notre liberté en devenant lui-même à travers ce que nous devenons, des êtres libres

l'acte en acte, l'acte d'être, l'être" de l'acte en acte d'être,

ça devient de plus en plus clair ! Comprenez bien. Je mets le premier "être" entre guillemets. La manière d'être pour Dieu, c'est d'être acte; tout en étant acte, il est. Alors l'être de Dieu de l'acte en acte d'être.

L'être non étant qui se tient dans l'instant, sans passé, sans avenir,
qui se déploie en soi sans commencement, sans fin,
qui sans cesse se dit et jamais ne se redit,
qui sans cesse devient et jamais ne redevient,
que nous nous devons d'affirmer par tout ce que nous sommes
pour n'être pas nuées que notre conscience dissipe se dissipant elle-même,

En même temps qu'elle dissipe, elle se dissipe elle-même. C'est cette idée qu'il y a des situations où le fait de le nier, c'est se renier. Je prends pour le nier une vigueur qui est contradictoire avec la négation que je porte. Prenons la "vérité": Je vous assure que la vérité n'existe pas. En disant qu'elle n'existe pas, je dis une vérité; en affirmant que la vérité n'existe pas, je soutiens une vérité. Bien entendu, si on se met au niveau des représentations, ça saute, mais au niveau de la vérité avec un grand V, quelque chose d'absolu... Partout où l'absolu arrive, vous avez des contradictions de ce genre.

mais que chacun ne sait que nommer à partir de sa propre substance,
car rien de ce que nous connaissons ne nous permet de dire davantage.
Dieu, question nouée à l'homme qui prend conscience de soi,
question porche du mystère que l'homme est en lui-même.

C'est quand on se pose cette question qu'on commence à se poser une question sur soi.

Question née du vide de "l'absence" qui se creuse avec lui,
quand l'homme sait s'y tenir, il s'ouvre sur lui-même.
Question née du silence de "l'attente" et qui se nourrit d'elle,
et qui meurt avec elle quand l'homme se renie.
Question qui ne supporte aucune réponse vraie,
mais sans cesse en suggère quand elle reste vivante.

C'est tout à fait vrai aussi pour la représentation. La représentation, pour qu'elle soit vivante, doit constamment se critiquer pour en trouver une autre.

Socle mystérieux d'union entre les hommes,
quand ils s'affrontent à elle chacun dans le secret,
elle les oppose entre eux quand tous hors du silence
lui donnent quelque réponse.

Chaque fois que l'homme va vouloir donner une réponse qui lui est propre à la question fondamentale qui est commune à tous, il va se distinguer des autres et cela les sépare. Cela les sépare s'ils restent simplement au niveau de la question initiale qui est à l'origine de leur diversité.

Questions - Réponses

"Conservant la présence de tous les êtres aimés" et emportant la présence des êtres aimés, il y a les êtres qu'il aime et les êtres aimés. Pourquoi ces deux catégories ?

Par rapport à la foi en soi... Il y avait une difficulté, si je me souviens bien, il y avait "qu'il aime" ou "qui l'aiment". Les deux "foi" ne sont pas identiques mais elles s'enracinent, l'une et l'autre, dans la réalité fondamentale de ce que Je SUIS.

Alors la foi nue. Il y a déjà de la foi nue lorsqu'elle est habillée parce que, dans la mesure où je suis extrêmement attaché à mes costumes, d'une façon absolue, il y a bien de la foi nue si je suis convaincu avec fermeté au point que ça a du poids dans ma vie et que ma vie en soit transformée par le fait que j'y adhère. Il y a déjà de la foi nue dans cette foi habillée, même si elle est grimée, si elle est impossible à montrer en public. Il y a là quelque chose de l'être qui n'est pas dans tous les êtres ou qui devrait être ou qui est peut-être, à certains moments, dans toutes les vies. Je crois que, dans toutes les vies, il y a un moment où vraiment on est à fond. Le malheur des temps fait que, très généralement, on est à côté de cet état intérieur, parce qu'on fait comme si... Le grand malheur de l'homme, c'est de croire exister quand il ne fait que comme s'il existait. Dans ces conditions, la foi nue est enracinée dans ce que je suis.

La foi en soi n'est qu'une manière particulière de ce don, de cette affirmation radicale qui n'a pas d'autre contenu intellectuel que la réalité de ce que je suis, indépendamment de toutes les connaissances, de tous les savoirs que Je peux avoir sur moi. Tout ce que les sciences humaines peuvent me dire est de l'ordre du général et, par conséquent, n'atteint pas la singularité très particulière que chacun de nous se trouve être en lui-même. Voilà ce que j'appelle la foi en soi ! Elle est enracinée, comme l'autre, dans la foi nue mais évidemment pas tout à fait de la même manière. Elle a la même racine, le même terreau. En fait, il n'y a pas de foi nue par le fait même que chacun l'habille avec sa petite manière de penser. L'important, c'est justement un des aspects de la vie

spirituelle, c'est de ne jamais absolutiser ce qu'on croit être vrai. Là, nous sommes au niveau des représentations, un mot qui me paraît fort important parce que, quand on réfléchit à tous les crimes qui ont été commis dans l'humanité par ceux qui possédaient "la Vérité", il y a tout de même quelque chose qui n'est pas tout à fait d'aplomb. Or pratiquement, toutes les religions et toutes les idéologies ont possédé "la Vérité" et ont commis, en son nom, tous les crimes qu'on pouvait désirer.

Une chose qui est actuellement en train d'advenir, c'est que nous n'avons pas le fond des choses. La vérité, ce n'est pas pour nous. Tout ce qui est à notre portée, c'est d'avoir une représentation du réel à la taille de ce que nous sommes capables de voir, qui nous permet d'avoir une action sur le réel ou, du moins, des comportements avec le réel qui soient compatibles avec ce réel et avec nous-mêmes. Alors ces représentations vont changer suivant les époques et aucune ne s'impose de façon absolue. Nous sommes capables de nous donner à fond sur du relatif, ce qui est le sommet d'un esprit créateur, se donner à fond sur du relatif.

Vous disiez: vivre au jour le jour sans penser à ce travail pour l'avenir, sans penser à la mort de demain, qu'est-ce qui peut exister ?

Je veux dire que ce que je fais, la raison pour laquelle je le fais, l'intensité avec laquelle je me donne à ce que je fais ne dépend pas essentiellement du succès de ce que je fais.

Je suis franciscain. Depuis que je vous connais, j'essaie de rencontrer François d'Assise comme j'essaie de rencontrer Jésus, c'est-à-dire d'avoir une intelligence de ce que me dit François. C'est un homme qui est allé jusqu'au bout de sa fidélité à lui-même. La façon dont on le présente dans ses biographies, est conforme aux usages de l'église et même à la critique historique actuelle. Quand il a embrassé le lépreux, il y avait là une action qui était de lui mais qui n'était pas que de lui.

Je suis d'accord mais je ne pense pas qu'il soit allé jusqu'à demander à ses novices d'embrasser des lépreux. De même, si on lui fait dire qu'il a demandé à un novice de planter des poireaux à l'envers, je ne pense pas que ce soit un acte particulièrement édifiant. Même si cela était, je ne dirais pas que c'était sous l'action du St Esprit et lui-même aurait été étonné qu'on le dise. Après, il a dû se dire : quelle manière imbécile de lui montrer ce qu'est l'obéissance mais qui m'était presque imposée par ce que je suis et ce que je voudrais être ! Entre nous soit dit, il aurait mieux valu apprendre à ce novice l'intelligence de la désobéissance, ce que François a fait lui-même.

D'après ce que j'ai compris, vous n'acceptez pas l'idée de rédemption, d'un sauveur.

Cela dépend de ce que vous entendez par rédemption, sauveur. Vous avez dans le système paulinien un système juridique où il y a l'esclave qu'on rachète, une certaine conception du mérite. Cela, je ne l'accepte pas, incontestablement. Je n'accepte pas non plus que les souffrances de l'un aident l'autre, par le fait que le premier souffre, à ce que l'autre souffre moins. Je trouve ridicule une pensée comme celle de Thérèse de Lisieux qui marchait pour que les missionnaires se fatiguent moins. Il faut être carmélite pour penser de pareilles histoires. A mon point de vue, c'est peut-être édifiant, mais c'est absurde. En revanche, je comprends très bien qu'une fidélité profonde à ce que je suis, si elle peut être entrevue par l'autre, l'aide à être spirituel. On peut alors employer le mot "rédemption" mais c'est très dangereux. Il vaut mieux employer un mot neuf pour désigner une chose neuve car si vous employez un mot chargé de toute une mentalité, de toute une sentimentalité, de toute une intellectualité, il est très difficile de le dégager suffisamment pour qu'il soit capable d'exprimer la réalité nouvelle qu'on veut dire. Ainsi la paternité-filiation spirituelle me paraît infiniment plus adaptée à ce que j'essaie de vous dire en ce moment que le mot "rédemption".

Jésus, quand il a accepté sa mort...

Jésus a pensé que sa mort était dans la ligne de sa mission. La seule chose à laquelle il n'avait pas pensé, c'est qu'il serait crucifié. Il pensait qu'il serait lapidé, comme l'a été Étienne qui est venu après et qui a pris, dans une certaine mesure, la position de Jésus vis-à-vis du Judaïsme. Jésus a été crucifié parce qu'on a réussi, par des astuces ecclésiastiques, à en faire un comploteur, un résistant. A mon point de vue, il ne s'attendait pas à cela.

Donc on peut faire un parallèle entre la mort de Socrate et celle de Jésus.

Pourquoi pas ? Je pense que Socrate a été essentiellement fidèle à ce qui montait en lui et qui n'était pas en accord avec ce qui s'imposait du fait qu'il appartenait à une certaine société. Par conséquent, c'est une victime de sa fidélité. Je ne vois pas pourquoi opposer Socrate et Jésus, sauf à donner à Jésus des profondeurs théologiques qu'on ne peut pas accorder à Socrate. Si on veut faire l'inverse, on a peut-être la possibilité de dire qu'il y avait dans Socrate des explicitations sur l'humain, sur l'homme, qui n'étaient pas tellement dans le message de Jésus. Jésus était un Juif, non un Athénien.

Je crois qu'actuellement, nous assistons, sans le savoir, à l'effondrement de toute société humaine qui, à force de se développer, exige de plus en plus de l'homme en l'écrasant et qui s'effondre dans la mesure où précisément l'homme n'arrive pas à suivre. Ce fut le grand rêve de l'Est, du

communisme, quel magnifique rêve ! Mais les Russes étaient incapables d'être communistes, ils étaient trop individualistes. Des types haut placés dans l'organisation communiste ont tout de même dû comprendre que, malgré toutes les sanctions, les organisations, les hommes tiraient au flanc. Des hommes comme Gorbatchev ont bien dû se rendre compte que tout foutait le camp et qu'il fallait prendre des mesures inconcevables pour un public extérieur.

Nous sommes en train d'assister à la même décrépitude, mais encore bien cachée, dans l'église catholique romaine de France. Je parle de la France parce que je connais un peu. L'état laïque et républicain accule l'église à être vraie avec elle-même. Le nombre de religieux qui peuvent disposer de leurs propres ressources à l'âge de 60 ans, au moment de la retraite, est considérable. C'est l'heure de vérité pour eux.

L'église repousse de plus en plus les possibilités d'évoluer pour maintenir ce qui est.

C'est-à-dire que l'âge de la retraite permet aux gens de prendre leur destin en mains. Autrefois, comme beaucoup me l'ont dit, quitter l'église, c'était devenir un gueux; donc on reste dans l'institution par nécessité. Pensez à toutes ces "vocations" qui ont été achetées à l'âge de 12 ans et qui se trouvent dans cette situation, ils n'ont aucun revenu. Maintenant, l'État leur donne une retraite à 60 ans. C'est un peu comme nos vieux paysans qui n'ont jamais eu autant d'argent que depuis qu'ils sont à la retraite. Partout ça craque, je crois que nous sommes en train d'assister à ça. Alors on essaye de colmater mais on ne va pas contre un mouvement d'une telle dimension. Même ceux qui en sont les ouvriers ne sont pas les derniers à connaître ces mêmes dérives.

Je repense à Socrate et à Jésus. On peut se poser la question de savoir pourquoi Socrate n'a laissé aucun traité ni au plan intellectuel ni au plan spirituel. Jésus a quand même laissé autre chose.

Je ne connais pas assez la vie de Socrate pour en parler. Dans ma rencontre avec Varillon, il m'a opposé la mort de Socrate. A ce moment-là, j'étais encore convaincu qu'il y avait en Jésus une transcendance qui n'était pas dans Socrate et, par conséquent, j'étais assez proche de sa position. Ne parlons pas de transcendance car, au fond, on ne sait pas très bien ce que ça veut dire. Mais si Socrate a accepté cette manière de poser le problème et, par conséquent, d'en être la victime, d'aller jusqu'au bout de sa position, ça ressemble diablement, si j'ose dire, à ce que Jésus a vécu. Alors je vous accorde volontiers que le milieu dans lequel Socrate évoluait était démocrate, un milieu beaucoup plus cultivé intellectuellement que le milieu dans lequel Jésus a vécu, qui était lui aussi fort cultivé cependant, car son apostolat à Jérusalem a été plus important sans doute que les synoptiques ne l'ont dit. Après la mort de Jésus, il y avait tout de même 120 Judéens pour une vingtaine de Galiléens qui se réunissaient ensemble. Je crois que Jésus a eu une plus grande influence qu'on ne le pense dans les milieux dirigeants, en tout cas les gens instruits de Jérusalem. Il y a une certaine vraisemblance que c'est plutôt dans les rues de Jérusalem que sur les bords du lac que ce sont faites les discussions de ce genre.

Comment expliquer alors ses origines populaires ? C'est un charpentier.

Léon XIII, parlant un jour de ces problèmes à un évêque italien à l'époque où la grande affaire était les états pontificaux, disait que, si Jésus s'est penché sur les pauvres, il était de sang royal par sa mère et plus ou moins par son père. Tout ça, c'est dans Poulat, ce sont des choses que vous ne trouveriez pas dans La Croix. On peut vraiment dire tout ce qu'on veut pourvu qu'on le dise avec une autorité canonique suffisante pour que ce soit vrai. Il y a toute une polémique au sujet de la famille de Jésus. Elle a voulu prendre la tête du mouvement après la mort de Jésus. Jacques, un frère de Jésus, a été l'homme important de Jérusalem. On voit bien que, dans l'évangile de Luc, il y a toute une polémique pour rappeler que l'autorité ne vient pas du sang mais des apparitions du ressuscité. Dans l'église naissante, on a eu la possibilité d'un choix entre un califat chrétien, la famille de Jésus, et une autre orientation. On a quatre directions à l'origine : celle de Paul essentiellement charismatique (ce que je vous ai prêché est vrai, vous en avez la preuve, c'est la force des charismes); celle de Jacques, une succession par le sang; celle de Luc qui conçoit l'église à partir de la grande mission apostolique organisée par Jésus avant son échec en instituant les Douze, une organisation qui s'est développée dans les milieux à la fois juif et grec; et celle de Jean, un milieu très intériorisé, proche de ce que Jésus vivait en profondeur et qui a été choisi par sa mère au lieu de Jacques. Pourquoi Marie n'est-elle pas allée avec Jacques, le personnage important de l'église de Jérusalem ? Parce qu'il avait une conception très traditionnelle. Marie avait fait une évolution que Jacques n'avait pas faite mais qu'Étienne avait faite.

Puis le temps et la mort ont fait leur œuvre. L'influence de Paul qui fut constamment empoisonnée par Jacques et l'église de Jérusalem a baissé. Jacques a été assassiné. Le mouvement de Jean, sans organisation, s'est coulé petit à petit dans ce qui existait des mouvements précédents.

On peut déduire de ce qu'on entend que vos racines vont surtout du côté de Jean.

Je pense que nos racines viennent plutôt du mouvement johannique. Je ne voudrais pas soutenir que ce mouvement soit marqué principalement par l'ésotérisme du temps, par le gnosticisme. Il y a du gnosticisme dans Jean incontestablement mais il y a une intériorité qui dépasse de beaucoup l'imagerie gnostique que nous en avons.

Il y a un rapprochement étonnant entre l'évangile de Marc et celui de Jean. Ce qui est singulier dans Marc, ce qui l'oppose aux évangiles de Matthieu et de Luc, c'est que Jésus refuse tous les titres qu'on lui donne, tandis que Luc et Matthieu s'efforcent au maximum de montrer que Jésus était le messie. Ils montrent tous les signes, toutes les prophéties qui permettent de dire que Jésus est bien le messie. Nous sommes donc dans des positions tout à fait différentes, qui correspondent d'ailleurs à des situations d'églises différentes. Chacune répond comme elle le peut à la question sur Jésus. Jésus ne voulait pas qu'on lui donne de titre, parce que ça le limitait dans la fidélité qu'il devait avoir à ce qui montait en lui. Le secret messianique est une manifestation de la fidélité fondamentale que l'homme doit avoir vis-à-vis de ce qui monte en lui par rapport au projet qu'il peut faire ou qu'on peut faire à son sujet. Dans la TOB, on vous dira autre chose, que le rédacteur de l'évangile de Marc était convaincu que Jésus savait qu'on ne pourrait pas le comprendre avant la Pentecôte. A mon sens, c'est absurde. C'est tout de même étonnant que cet évangile de Marc se trouve être dans une orientation qui donne un éclairage sur Jésus, où Jésus est essentiellement fidèle à ce qui monte en lui, ce qui est précisément le schème profond de la manière dont l'évangile de Jean voit la relation de Jésus avec son Père.

L'évangile de Marc et celui de Jean se compléteraient ?

A mon point de vue, le mot "compléter" est de trop. Ils sont tous deux proches d'une réalité qui a été vécue par Jésus et que chacun exprime à sa manière, de la façon qui correspondait à sa mentalité.

Qu'entendez-vous par les écueils du gnosticisme johannique ?

Toute idéologie est, pour moi, un écueil. Toute construction d'esprit à laquelle on donne une valeur religieuse absolue, c'est une idolâtrie. Dans la Gnose, on avait une idée de Dieu, de la transcendance de Dieu, et on voulait, par des intermédiaires, combler le fossé infranchissable entre la transcendance d'un Dieu impensable et la créature que nous sommes. Il fallait donc des intermédiaires. Jésus, devenu le Christ, en est un, entre la réalité de l'homme que je suis et, d'autre part, ce Dieu impensable auquel j'adhère, auquel j'ai adhéré jadis sous l'influence du père Cromagnon, auquel j'adhère maintenant, d'une façon plus réfléchie, en me représentant cette activité en moi qui n'est pas que de moi et qui me fait prendre conscience de ce qui se passe en moi, au-delà de ce que je peux en savoir.

Votre prochain livre, M. Légaut ?

C'est un enfant qui est un peu extraordinaire. On ne sait pas combien de temps il faut pour le couvrir. Alors je ne sais pas du tout s'il sortira. Je souhaiterais beaucoup qu'il sorte mais il n'est pas encore né. Tout ce que je suis en train de vous dire n'est pas étranger à ce que je pense y mettre. La grosse différence entre mon temps de vieillesse et le temps d'avant, c'est qu'avant, j'écrivais à la mesure même de ce qui me venait, tandis que maintenant, à cause de ma fatigue, mon travail court après ce qui me vient, il s'essouffle, il est vieux.

A propos de Socrate et de Jésus, il est évident que Socrate n'a pas eu ultérieurement la percussive que Jésus a eue. Si la percussive a été moins importante, cela viendrait du fait qu'il y a eu une orchestration autour de Jésus qui fait que le motif initial a été tellement entouré de fioritures qu'on ne le reconnaît plus 2000 ans après ou pas beaucoup. Il faut beaucoup de boulot pour le reconnaître.

Je pense que, dans une large mesure, le christianisme s'est adapté à l'infantilisme des hommes. Nous n'avons pas à dire cela mais nous voyons que le christianisme actuel doit sa vie plus à la religiosité du père Cromagnon qu'à la doctrine professée par les scolastiques. On arrive à ce phénomène singulier, c'est que les chrétiens ont une doctrine qu'ils ignorent et la manière dont ils sont fidèles à leur église est la conséquence du père Cromagnon. Justement ce sont ces perspectives qui ont peut-être de la fragilité maintenant à cause du bouleversement que provoque l'avènement des sciences dans les univers mentaux.

Ce qui est très difficile, c'est que le christianisme pourrait mourir du fait de ce développement extraordinaire de la science parce que sa doctrine ne correspond plus du tout aux idées du temps.

Le christianisme dépend moins de la perpétuation des docteurs que d'une tradition (avec un grand T) qui ne ressemble pas à la tradition scolaire, bien entendu. A chaque génération, d'une façon ou d'une autre, plus ou moins maladroite, plus ou moins puérile ou enfantine, il y a des êtres qui sont de véritables disciples, tout en ayant des idées fausses sur leur Maître et qui sont tout de même allés jusqu'à donner totalement leur vie à cela, par le fait même que ça touchait à la totalité de ce qu'ils sont. C'est cela qui tient le coup et pas la succession apostolique des pouvoirs. Tout ça, c'est de la

pacotille, c'est bon pour les clients convenables mais ça ne tient pas lorsqu'il y a un univers mental tellement bouleversé que ce qui était acceptable hier ne l'est plus aujourd'hui et ne le sera pas non plus demain. Si on essaie de le refaire, c'est jouer fatalement la mauvaise carte, même avec le meilleur jeu possible.

Est-ce qu'on peut penser que ceux qui ont donné leur vie l'ont aussi fait par fanatisme ?

Non. C'est pour ça que j'ai fait attention en vous parlant de la foi nue. La foi nue dont je parle n'est pas le fanatisme. Le fanatisme suppose au moins d'avoir un costume en bleu ou en vert ou en rouge. Ni fanatisme, ni sectarisme. Le sectarisme est dû à ce fait qu'on possède la vérité. Celui qui ne la possède pas se trouve évidemment dans une position inférieure et c'est vraiment par charité qu'il faut les aider à en sortir.

Galilée aurait pu être pendu ou fusillé.

Ce n'est pas impossible. J'ai lu dans Poulat que les paratonnerres avaient été interdits pendant un siècle car ce doigt d'acier dans le ciel était une insulte à la divinité. On peut tout dire au nom de Dieu. L'évolution du monde est à une autre dimension que celle d'une vie humaine, même si le temps s'est accéléré actuellement au point que cent ans de notre époque correspond presque à cent siècles de l'époque précédente. Le temps n'est pas homogène. Le temps psychologique, le temps de l'homme n'est pas à la même dimension. Mais on est capable, en prenant suffisamment conscience du passé de se rendre compte qu'on est foncièrement solidaire de beaucoup d'êtres avec lesquels on ne s'entendrait absolument pas si on se mettait à se causer, mais avec lesquels on pourrait s'entendre très profondément dans la mesure où la manière dont ils ont vécu en profondeur correspond à la nôtre, vu que c'est à travers ce qui montait en eux et qu'ils interprétaient à leur manière qu'ils sont allés jusqu'au bout de leur chemin et qu'ils ont souvent échoué parce que, précisément, au bout, ils devenaient, non pas des asociaux mais des marginaux, donc des gens peu acceptables. Donc souvent ce sont des gens dont la vie a été couronnée par un échec, non pas un échec dû à un manque de projet, un échec dû à l'originalité fondamentale de ce qui naissait en eux et qui n'était pas encore né chez les autres. Cette société de spirituels, c'est l'église.

Évidemment, il ne faut pas parler d'une église comme l'église romaine. Dans ce cas, il vaut peut-être mieux ne pas employer le mot "église" quoique ce mot a été utilisé par Paul. Incontestablement Paul avait une conception charismatique de l'église qui n'était pas supportable non plus, qui ne l'est pas non plus chez Luc où il y a une organisation pour fonder l'autorité et l'église sur des pouvoirs. Malgré tout, à toute époque, zone chrétienne ou non, il y a des êtres humains qui deviennent eux-mêmes. Au fond, l'essentiel n'est pas de travailler pour telle ou telle confession, à mon point de vue tout cela est condamné d'une manière ou d'une autre à des impasses, c'est de faire des hommes, faire des hommes intérieurs, leur donner l'occasion, par le fait même de ce qu'on est, de trouver de leur côté ce qu'ils doivent être. Voilà le seul travail utile actuellement. Tout le reste, c'est de l'organisation condamnée à être des châteaux de cartes. Ne me transformez pas en prophète parce que je vous dis cela. N'y voyez surtout pas un charisme du genre de celui que Paul pouvait avoir, prétendait avoir. Il prétendait avoir un plus qui venait de Dieu. Il faut avoir du culot pour oser dire, comme dans les actes : Nous et le St-Esprit décidons que...

On parlait d'une orchestration qui a permis à l'église de se développer. Depuis trois ans, j'ai fait un certain chemin. Quand je me retrouve dans un milieu ecclésiastique ou dans une célébration, je vois l'assurance de mes confrères, dans la solennité, dans toute cette orchestration, une telle plénitude, une telle assurance, que, tout à coup, j'ai une angoisse, je n'existe plus. Là, vraiment, je ne suis rien.

Pas néant ! Je suis moins que rien mais encore rien. J'ai passé quelques jours à En-Calcat. C'est un monastère qui est vivant, 75 moines, beaucoup de jeunes. Ils fêtaient le centième anniversaire de leur construction, c'est une fondation de la Pierre-qui-Vire. Je ne peux pas ne pas être ému, interpellé, par cette communauté et j'ai envie de leur dire que ce n'est pas de chez eux que sortira la nouvelle spiritualité qui pourra être vécue par le monde. Leur présence peut l'aider à naître, aider certains à prendre mieux conscience de ce qu'ils sont, mais ces cérémonies magnifiques... Je crois que les laïcs sont mieux placés que ces moines pour tirer spirituellement ce qui leur est nécessaire pour devenir eux-mêmes. Ils sont trop pris par la splendeur de la liturgie, par le hiératisme, l'harmonie de ce genre de cérémonie.

Il y a un abîme entre ce qu'on essaie de découvrir avec vous et ce qu'on trouve dans nos églises. Pour moi, ça devient impossible.

Vous avez à devenir adultes. Je crois qu'il y a une certaine indépendance, une façon de se détacher de son passé pour être un nouvel homme, une nouvelle femme, avec les choses anciennes. J'y suis très sensible. J'avais près de 20 ans quand les Bénédictins sont rentrés en France après la séparation de 1903. Ils donnaient à notre jeunesse une orientation monastique dont beaucoup ont

conservé des traces. Qu'un vieux comme moi qui, sur la fin de l'âge, retrouve un peu les dévotions de son enfance, c'est peut-être vrai, plus particulièrement pour moi. Néanmoins, toute cette organisation donne l'impression d'être très matérialisée. C'est une grande richesse mais dans une atmosphère totalement étrangère à celle dans laquelle l'ensemble de l'humanité est condamnée à vivre. Donc ce sont des choses étrangères mais, en plus, quel signe de puissance. La tentation du pouvoir est accroché, enraciné, dans le fond même des hommes qui se trouvent là et qui ne sont pas là pour faire semblant. Je ne dis pas que tous ces jeunes qui entrent dans les monastères ne puissent pas être déçus à la fin, Je le leur souhaite même. Je me rends compte qu'en entrant dans un monastère, on entre, je ne dis pas au ciel, mais dans une certaine structure, dans une voie de solidité, de profondeur, de tradition, enfin tout ce qui fait contraste avec la vie ordinaire d'un simple laïc à notre époque.

Ce peut être emballant, enthousiasmant. En voyant ces belles phrases, il y a un petit glissement sur la pente affective, sentimentale. ..

Nous sommes ainsi mais ma foi nue se trouve là un peu, je dirais, des colliers, quelques perles, des boucles d'oreilles... Il n'y a pas qu'En-Calcat, y a aussi Mazille, ce n'est pas contestable. C'est un des aspects de ce Carmel par rapport à d'autres, c'est qu'il est beaucoup plus monastique que d'autres, en ce sens qu'il y a beaucoup plus de discipline. Ainsi, dans beaucoup de carmels, les sœurs viennent à l'office, chacune de leur côté; à Mazille, elles viennent en rang. Il y a donc une organisation, disons militaire, plus accentuée. Les chants qu'elles font sont beaux. Leur cuisine aussi est bonne. Que voulez-vous, elles ont dans ma vie une place. J'ai quelque intérêt, quelque écho, quelque manière de dire : elles sont en train de se rassembler dans la chapelle. C'est comme une certaine accointance où ce qu'elles font, je le ferais aussi si j'y étais. C'est un peu puéril, c'est comme ça.

Mazille n'est quand même pas pareil aux autres monastères.

Ce n'est pas tout à fait la même chose, nous sommes bien d'accord. Je suis persuadé que si j'avais un langage direct avec En Calcat, par exemple, je trouverais quelques moines avec qui j'aurais une communication immédiate. J'ai été une fois invité par un monastère de Trappistes à Notre-Dame des Monts, dans le Nord. J'ai parlé à la communauté. C'était lourd, il y en a eu quelques-uns qui se sont passionnés mais ils sont écrasés par la masse. Si j'avais quelques rencontres avec les sœurs de Mazille, je pourrais parler avec elles assez à fond mais Mère Marie-Thérèse, qui est une femme prudente, ne me laisse pas tellement de marge. J'en ai quand même un petit peu car elle est suffisamment fine pour ne pas m'entendre.

On pourrait dire cela de beaucoup de communautés où il y a une vraie spiritualité, même dans des communautés laïques. A Mazille, à travers leur façon d'être et quand on peut parler avec elles, on sent une certaine liberté et une capacité d'accueil. A travers la question qu'on vous a posée tout à l'heure, on trouve la question que les uns et les autres se posent en permanence ou au moins à certains moments de notre vie : faut-il rester dans l'église-institution, peut-on y être libres ?

Il faut y rester et on peut y vivre libre si on est capable d'être libre dans un milieu fermé.

Georges nous a parlé d'un détenu qui se sentait libre à l'intérieur de la prison. Je ne veux pas dire que l'église est une prison mais il y a ce problème de rester libre soi-même dans une institution qui, par ailleurs, est une chape.

A mon point de vue, il faut y rester en étant, en devenant libre. Il ne faut pas prendre des positions qui sont intenables dans une société d'autorité mais qui sont cependant tout à fait tenables dans cette société où, malgré tout, la puissance de l'autorité est relativement réduite. Ce n'est pas comme l'armée. Ils ont essayé de le faire avec les dénonciations, l'Opus Dei... et ils ont réussi en partie dans les milieux cléricaux, au temps du Modernisme. Mais chez les laïcs, ce n'est pas possible. Il faut donc rester dans l'église.

Ils n'ont plus assez de pouvoir.

Ils n'en ont plus. Au fond, ce fut la grande souffrance du début de ce siècle, c'est que les modernistes croyaient trop à l'église et ce fut la difficulté majeure entre ceux qui croyaient être dans le vrai, qui croyaient être moins dans le faux, et ceux pour lesquels ce que l'église leur imposait était vraiment intolérable. Les sanctions sont tombées. N'oubliez pas que Loisy n'avait pas le droit d'entrer dans une église. Quand il y allait, immédiatement le prêtre et les fidèles devaient s'arrêter de célébrer la messe et partir. Loisy n'a pas pu assister à la messe de mariage de ses nièces parce que cela aurait créé un vrai scandale. Voyez où en était la puissance de l'église au début de ce siècle. Il faut se rendre compte de ces choses. Maintenant, ce n'est plus possible. D'ailleurs, la censure fait de la réclame à ceux qu'elle condamne.

Loisy a été condamné après avoir écrit un livre qui était une censure du protestantisme et une

certaine manière de concevoir l'exégèse qui était plus critique que l'exégèse catholique ordinaire. Un des gros problèmes de l'époque était de savoir si le Pentateuque était le livre de chevet ou le carnet de route de Moïse. Au début du siècle, pour les exégètes catholiques, il avait été écrit par Moïse lui-même, jour par jour, pendant les 40 années de l'exode. C'était une question tout à fait fondamentale parce que Jésus se réfère à Moïse dans les évangiles. Or tout ce qui se trouve dans l'évangile est donné avec l'autorité de Jésus et est donc une base contre laquelle on ne pouvait pas aller. C'était un verrou. Il a sauté maintenant mais il n'avait pas sauté au moment où Loisy en a parlé. Il y a eu bien d'autres choses. Au fond, vous ne vous rendez pas compte de l'extraordinaire différence entre la mentalité catholique du début du siècle et celle que nous avons maintenant. Nous sommes tous protestants et, au fond, de mauvais protestantisés.

Vous dites qu'il faut rester dans l'église mais les femmes ne peuvent pas tellement y prendre des responsabilités.

Ce que vous essayez de faire en restant dans le milieu chrétien, c'est d'aider certains jeunes ou moins jeunes à atteindre une vie spirituelle qui leur permettra de prendre leur autonomie au point de vue spirituel, là où ils sont encore sous le joug d'un enseignement théocratique.

Tout notre diocèse est en synode. J'ai douté du synode et je continue à douter. Est-ce qu'il faut y participer ?

Je suis tout à fait étranger à cela. J'ai écrit à votre évêque. il m'a répondu une lettre très gentille, très épiscopale : vos critiques, (sitôt que ce sont des critiques, ce sont des attaques, donc vos attaques) de l'église ne sont pas très précises. Vous devriez écrire un livre sur la question. Alors je lui ai envoyé le livre et il m'a remercié chaleureusement en disant : "Je le lirai... quand j'aurai le temps".

Si tous les gens intelligents qui sont dans l'église la quittent, si tous les gens intelligents qui ne sont pas dans l'église n'ont aucun désir d'y entrer, comment voulez-vous arriver à une société plus parfaitement médiocre ? Je crois que nous sommes déjà dans un milieu fort médiocre, sans que nous le sachions.

Il y a encore des voies d'accès à l'église, on en a sous les yeux avec les mouvements charismatiques.

C'est très bien. L'important, c'est qu'ils se refusent à être des sectes dans l'église, ce qui est difficile.

Je pense aussi qu'il est important que ces gens, pour être foncièrement chrétiens grâce à ce qu'ils ont reçu de ces mouvements charismatiques ou autres, les critiquent suffisamment pour en sortir et, d'une manière ou d'une autre, atteindre une vision de l'église moins limitée que celle qu'ils ont reçue.

C'est impossible, c'est tout miel, tout sucre, tout beau.

Je ne connais pas mais je suis convaincu, car c'est la règle des choses, qu'un mouvement qui a 20 ou 30 ans est déjà sur son déclin. Tous les mouvements humains connaissent une phase d'emballlement et après, ça se tasse. Qu'il y ait des durs pour maintenir la chose, ça va de soi mais ce sont des mouvements qui sont voués à la stérilité.

Pour certains que je connais, je crois que cela a été une voie qui les a fait un peu échapper à l'enfer ou à quelque chose d'approchant parce qu'ils avaient besoin de sécurité, de chaleur.

Peut-être que l'année prochaine, à cette époque, quelques-uns d'entre nous se retrouveront avec un an de plus et quelques préjugés en moins.

Sommaire

Introduction

Chapitre 3 : approche et accueil de l'autre page 2

- obéissance de fidélité et relation à autrui	4
- adhésion de foi et relation avec autrui	6
- intelligence de l'autre	7
- présence à soi et présence de l'autre	7
- présence à soi et présence de soi en l'autre	8
- respect de l'autre et intérêt pour l'autre	9
- intelligence de la loi	10
- insuffisance de la loi	10
- tentations que l'enseignement rencontre	10

Questions - Réponses (page 12)

- instincts fondamentaux et vie spirituelle	16
- amour humain	16
- exigences personnelles	17

Questions - Réponses (page 18)

- souffrances de celui qui aime	27
- amour impossible	28
- cas extrêmes	30
- amour maternel et amour paternel	30
- rencontres avec autrui au niveau de l'essentiel	30
- amitié spirituelle entre jeunes	31
- filiation et paternité spirituelles	32

Questions-réponses (page 34)

Chapitre 5 : approche du mystère de Dieu

- méditation d'un homme sur son passé	36
- questions que pose la méditation de sa vie	38

Questions-réponses (page 39)

- réfléchir sur son activité créatrice	40
--	----

Questions - Réponses (page 41)

- au cœur de cette action en lui	47
- relation de l'homme avec "son Dieu"	49

Questions-réponses (page 50)

- communion avec "son Dieu" et illuminisme	50
--	----

Questions - Réponses (page 52)

- la foi nue	55
- difficile cheminement	56
- foi nue et mort	58

Postface

Questions-réponses (page 59)

Prières

Questions - Réponses (page 64)